APR 27 1936

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

1er AVRIL 1936

GÉNÉRAL MANGIN.	*Lettres de Rhénanie*	481
LOUIS FRANCIS.	*La Neige de Galata.* — II	527
PIERRE D'ESPEZEL.	*Le Palais-Royal au XVIIIe siècle.*	565
BARON RHEINBABEN.	*France et Allemagne*	594
GEORGES POTUT.	*Si la Dévaluation...*	616
GABRIELE D'ANNUNZIO.	*La Chanson d'Hélène de France*	630
M.-O. MONOD.	*Amour et Littérature*	641
KAY BOYLE.	*Avant-hier* (fin)	660
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire*	688
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre*	696
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris*	705

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE *NUMÉRO 7*

Vient de paraître :

TABLE DES ARTICLES

parus dans la REVUE DE PARIS

au cours des années 1914-1933

Cet ouvrage comprend trois parties :

I. *Table alphabétique par noms d'auteurs.*

II. *Table analytique par matières.*

III. *Table géographique par régions.*

Le volume : **Vingt francs**

LETTRES DE RHÉNANIE[1]

Du mois de décembre 1918 au mois d'octobre 1919, la Xe Armée, commandée par le général Mangin, reçut la mission d'occuper une partie des territoires rhénans, jusqu'au moment où la démobilisation amena un regroupement de nos forces. Mangin fut alors rappelé à Paris et le commandement de l'Armée du Rhin fut confié au général Degoutte.

Les lettres que nous publions ici ont été écrites par Mangin pendant cette période et interrompues de juin à septembre, lorsque cessa la séparation qui motivait cette correspondance.

On verra comment l'observation du pays et des populations dont Mangin avait la charge fit naître peu à peu dans son esprit l'idée qu'une politique séparatiste s'imposait sur le Rhin.

Des conversations avec de hautes personnalités de l'Allemagne occidentale et méridionale allaient encore élargir, au cours de l'été, cette conception, jusqu'à celle d'une fédération des États allemands de l'ouest et du sud, affranchie de l'emprise prussienne.

On se rappelle que les pays de la rive gauche du Rhin étaient autrefois des États indépendants sous le gouvernement de princes

1. Nous n'avons pas besoin d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt historique des lettres de l'illustre soldat que nous publions ici. Elles évoquent avec puissance les heures d'indécision qui suivirent la fin de la guerre. Mais, en ce qui concerne l'opportunité même de la politique rhénane suivie par le général Mangin, les discussions restent possibles. Le fait est que cette politique ne fut pas approuvée par notre gouvernement et qu'elle ne semble pas avoir répondu aux désirs de la grande majorité de l'opinion française. On n'a pas de peine à croire que si, par impossible, la Rhénanie avait été transformée en république autonome, elle aurait saisi par la suite la première occasion de retourner au sein du Reich, et les Allemands auraient conservé l'idée que nous avions favorisé le démembrement de leur pays, ce qui n'eût pas été sans leur inspirer quelque rancune supplémentaire. (N. D. L. R.)

Copyright 1936 *Revue de Paris.*

ou d'évêques. Pendant les guerres de la Révolution ils avaient voté leur annexion à la République et avaient formé des départements français. Ils fournirent à la Grande Armée un grand nombre de soldats et d'officiers.

Les traités de 1814 et de 1815 donnèrent à la Prusse la plus grande partie de ces territoires, et à la Bavière le Palatinat. Seul le grand-duché de Hesse-Darmstadt resta indépendant. La ville libre de Francfort, sur la rive droite, n'était devenue prussienne qu'en 1866.

Les territoires occupés par la Xe Armée comprenaient une partie de la Hesse-Darmstadt (devenue république au moment de la révolution allemande) avec Mayence, siège du commandement, une partie de la Hesse-Nassau, province prussienne, avec la ville de Wiesbaden sur la rive droite, et une partie de la Prusse rhénane avec Trêves, et Aix-la-Chapelle. C'est dans la Prusse rhénane que se trouvait la région de la Sarre. L'enclave de Birkenfeld dépendait du grand-duché d'Oldenbourg.[1]

5 décembre 1918.

Je me suis invité à déjeuner chez Fayolle à Sarrebourg. Ma pauvre ville était affligée de quatre régiments allemands et transformée par les villas des officiers et fonctionnaires, et tout l'attirail de la clientèle des envahisseurs.

Guidé par un contemporain, engagé volontaire pour la guerre, parvenu au grade de capitaine d'artillerie et actuellement agent de l'Administration française, espèce de sous-préfet. J'ai vu la maison où je suis né. J'ai reconnu immédiatement la place de la Fontaine et j'ai été tout droit à la maison — revu la terrasse où je faisais des pâtés de sable, et le jardin avec ses arbres fruitiers. Mais je n'ai pas retrouvé la promenade des remparts, démolis, ni reconnu l'église où j'ai été baptisé.

Ici, trouvé un Landrath tout à fait prussien. Je l'ai traité avec une condescendance un peu distante qui l'a ravi. Ce doit être d'ailleurs un bon fonctionnaire, qui veut avant tout que les officiers français soient bien persuadés que les fonctionnaires de tout ordre leur obéiront ponctuellement.

1. Dans ces Lettres, on a fait disparaître le mot « boche », alors couramment employé, et on l'a remplacé tantôt par le mot « allemand », tantôt par le mot « prussien », qui n'a pas exactement le même sens. Mais l'expression « allemand prussianisé » aurait trop alourdi le texte.

9 décembre 1918.

J'ai beaucoup à travailler et à étudier, car je me prépare aux tâches politiques qui vont m'échoir inévitablement.

Nos troupes sont magnifiques de tenue et de dignité. Chaque soldat se sent un ambassadeur et porte la dignité de la France dans les plis de sa capote.

L'impression de tous, c'est qu'il suffirait de dire un mot pour faire sortir des drapeaux tricolores en Prusse rhénane et en Palatinat. Mais il reste les fonctionnaires, considérés comme des espions par les gens du pays. Et ceux-là aussi ne demanderaient qu'à prendre du service près de la R. F.

Rien qui, dans mon armée, ressemble aux attentats dont vous me parlez. Toutefois, quelques malandrins ont donné un coup de bâton à un cycliste militaire, à la limite de deux communes : 20 000 francs d'amende à une commune, 10 000 à l'autre, telle fut ma sentence improvisée.

Quelques troubles à Mayence, que j'ai fait occuper aujourd'hui en devançant l'heure. Lettre du prince Frédéric-Charles de Hesse, marié à une sœur du Kaiser, qui me demande s'il peut rester dans son château du Taunus sans crainte d'être arrêté. Je lui réponds d'être sans crainte.

10 décembre 1918.

Je pars demain pour Kreuznach et entrerai le 14 à Mayence. Utile et instructive conversation d'un heure et demie avec mon Landrath (quelque chose comme un sous-préfet). L'ignorance de ce fonctionnaire cultivé et assez intelligent, qui a beaucoup voyagé et lu, est stupéfiante sur les origines de la guerre et sur son développement. Pour lui, l'Allemagne cède à temps, au nombre et à la famine. Il est très malheureux que les hostilités n'aient pas duré trois semaines de plus, et Foch a bien raison. Il le dit assez pour que cette opinion arrive à moi en même temps qu'à vous par plusieurs côtés.

Mon Landrath ajoute que Ludendorff a eu une faiblesse nerveuse, une défaillance de volonté.

12 décembre 1918.

A déjeuner Hanotaux et Henry Bordeaux, qui sont dans le meilleur état d'esprit. C'est très important. Il faut absolument

que la question de la rive gauche du Rhin soit tranchée en notre faveur ou tout au moins réservée.

Mais c'est une grosse affaire. On a très peur de Wilson. Grey[1] affirme qu'il changera d'avis, si toutefois il a à changer d'avis, car les renseignements sur ses intentions me paraissent bien vagues et fort douteux. Vu dans le journal un bon discours de Degoutte au tombeau de Charlemagne. C'est un peu ambitieux de parler en un tel lieu, surtout après les 500 vers que Victor Hugo y a mis dans la bouche de Charles-Quint, mais Degoutte a bien fait. J'ai envoyé Savart à Nancy; il m'a rapporté une belle palme avec l'inscription : « Le général Mangin à Jean Bon Saint-André, Préfet de Mayence. » Douze ans de préfecture extraordinairement fertile.

13 décembre 1918.

A Kreuznach (ex Q. G. impérial) je suis logé dans un hôtel qui abritait Guillaume II en avril 1917, et je vous écris sur sa table. A Mayence, je logerai dans le palais du Grand-Duc. On m'avait réservé la chambre et le lit de Napoléon Ier (du voyage de 1804, je pense), mais j'ai décliné cet honneur.

Gouraud s'annonce par téléphone pour l'entrée à Mayence, nous déjeunerons ensemble ici demain et irons ensemble en auto à Mayence. Je suis ennuyé de n'avoir pas vu Cl. — Personne ne comprend rien à la situation ici, et j'en suis à protester contre le blocus des provinces rhénanes par la France. Comme l'Allemagne est également bloquée, c'est l'étouffement d'un pays industriel, etc... Rien de plus maladroit.

Vous me dites que ma proclamation fait bon effet en France : quelques notables de Saint-Wendel sans se savoir écoutés, l'ayant lue par les soldats, ont dit : « Après tout, nos grands-pères étaient Français, et pour qui sait comprendre la proclamation du général Mangin, nous pourrions bien le redevenir; et ce serait très bien.... »

15 décembre 1918.

Ce qui fut le plus remarquable, c'est la magnifique attitude des troupes, l'impression de force et de discipline, et de sou-

1. Officier américain, agent de liaison auprès de la Xe Armée.

plesse aussi, qui résultait de la correction des manœuvres et de la belle tenue, mais aussi de l'orgueil concentré, de la cohésion née dans les longues batailles. A-t-on jamais vu une armée qui ressemble à celle-là? L'impression sur la population a été très forte. Elle s'exprimait par quelques remous, de rares rumeurs de surprise (au passage des gros 155 et des chars d'assaut, par exemple), et surtout par l'attitude, l'expression des visages presque constamment silencieux.

Les notables assemblés ont été harangués par Fayolle, qui, comme il était convenu avec moi, leur a expliqué que l'Allemagne était bien battue, explication que l'attitude de la Presse, des généraux et du gouvernement rendait nécessaire. J'ai dit ensuite quelques mots légèrement adoucissants.

Ce matin, j'ai été à la messe. Long office d'une heure qui s'est terminé par un *Te Deum* tout à fait inattendu. La coupole romane de la cathédrale m'a paru fort byzantine. La maîtrise est belle, mais elle a des réminiscences de « Parsifal ».

Ce soir, visite au cimetière. Le tombeau de J.-B. Saint André est simple et bien. Ma grande palme d'or, avec des rubans tricolores, fait bon effet. Salué la haute colonne élevée en 1897 à la mémoire des soldats Rhénans de la Grande Armée... Les tombes de nos prisonniers de 1871, et de la dernière guerre. Toutes très bien tenues. Si bien, que j'ai donné cent marks au gardien chef pour son personnel.

Ce soir, entretien avec le Directeur de la Province de Rhein-Hessen qui a mission de régler tout pour la tête de pont. Les conversations d'affaires à but précis sont assez amusantes avec les Allemands. Il y a par instants des moments de franchise. Leur idée est que l'Allemagne sera débarrassée de tous ses princes et formera une république analogue à la nôtre, et gardera ses fonctionnaires actuels, bien entendu.

17 décembre 1918.

Mayence a été occupée depuis longtemps, à sa demande, pour arrêter les troubles; j'y avais envoyé trois bataillons en camions-autos et des autos-canons.

[Je suis] au château du Landgrave (Deutsches Haus) — Quelques meubles français — beaucoup d'autres imités — style Louis XVI rustique pas trop laid — bronze empire —

pendules de chez Leroy — Le lit de Napoléon « Empereur de France » — vaisselle de Sèvres (quelques pièces de Saxe en imitation de Sèvres) — Vaste construction XVIIIe très bien — plafonds un peu rococo — Ensemble bien et très peu allemand, qui caractérise assez la maison de Hesse fort cosmopolite. Le père du Grand-Duc actuel était très francophile. Le majordome, de père en fils dans la maison, l'est resté, dit-il.

17 décembre 1918.

Hier, séance du Conseil municipal de Mayence sous ma présidence, assisté de « quatre z'officiers ». La mise en scène n'avait pas la simplicité que j'attendais pour mettre les gens en confiance d'abord, puis leur imprimer dans l'esprit quelques vérités sur la situation générale. — Estrade d'un luxe lourd, assemblée d'une soixantaine de notables en redingotes. Alors j'ai commencé bravement à leur expliquer que l'Allemagne était bien battue; « il m'est indifférent — voire même agréable — que la Prusse se gorge d'illusions à ce sujet : le langage qu'on y tient est de nature à indiquer aux Alliés combien il est nécessaire de prendre des précautions contre elle. Mais pour les Rhénans, c'est autre chose, parce que je m'intéresse à leur sort qui m'est confié, en partie tout au moins, par le maréchal Foch, et qu'il est nécessaire de leur faire connaître la vérité. » Une demi-heure de prêche, temps de la traduction compris. Puis j'ai sollicité des questions sur la situation du pays, et j'en ai eu bientôt à revendre. — Une heure et demie sur les besoins du pays et la façon de pallier aux inconvénients du blocus. Au début, l'assemblée était forcément froide et renfrognée; peu à peu, voyant ma façon d'envisager les choses précises, elle s'est dégelée. Quelques bravos, d'abord timides, ont paru, puis se sont renforcés, et nous nous sommes quittés très bons amis. En somme, je pense pouvoir faire accepter sans trop de mauvaise humeur ce blocus qui gène toute la vie locale, et en atténuer beaucoup les effets.

19 décembre 1918.

J'ai ma presse locale tout à fait en main ici : les cinq journaux (95 000 exemplaires au total) marchent comme un seul

homme. Ils ont l'habitude d'être guidés. Je vais continuer dans tout mon territoire en usant des mêmes procédés.

22 décembre 1918.

Avant-hier matin j'ai été à Oppenheim assister au lancement du premier pont français sur le Rhin, très réussi, malgré quelques défauts d'instruction dans le personnel. Mais j'ai remarqué qu'avec quelques précautions on peut se lancer dans ces grands ouvrages et que le détail technique s'improvise assez facilement.

L'après-midi j'ai été à Coblence assister au passage de quatre bataillons (deux zouaves, deux tirailleurs algériens) avec le Général commandant la IIIe armée américaine. On est un peu en froid avec les Yanks en ce moment. Le refroidissement vient de haut, entre Pershing et Foch.

Hier réception de trois délégations : socialistes de Mayence, mandataires de Francfort, Alsaciens-Lorrains de Mayence : neuf heures d'audience Le tempérament allemand est dur à mener. Nos aïeux avaient bien remarqué la tête dure et carrée de ce peuple. Il faut une patience d'ange pour traiter avec eux, toujours prêts à chercher les fissures, à revenir sans cesse sur le point le mieux établi (ici, c'est le blocus), à abuser de toute concession de détail pour généraliser et obtenir davantage.

24 décembre 1918.

Le rafraîchissement de température entre nos alliés et nous est très sensible, malgré une certaine bonne volonté locale de leur côté, une très grande du nôtre, comme vous pensez bien.

Je reçois à déjeuner douze journalistes américains convoqués par un ex-journaliste du *Petit Parisien*, le lieutenant de Tessan, de par les instructions de Pétain. Je leur explique notre rôle ici et le mimétisme des populations, l'influence des fonctionnaires prussiens sur elles, le néant de poursuivre les sanctions individuelles si on ne commence pas par établir et poursuivre les responsabilités collectives. Je pense que tout cela est bon à dire à nos voisins.

A Wiesbaden on vient de découvrir un entrepôt de mobiliers français et belges en plein fonctionnement au profit des offi-

ciers pillards. Le stock restant est évalué à deux cent millions de marks, et nous avons les livres de comptes qui permettent d'engager des poursuites judiciaires contre les voleurs. Je pense que cette affaire va faire quelque bruit. J'attends des précisions détaillées avant de la lancer.

27 décembre 1918.

Hier soir me sont arrivés M. Tirard, contrôleur général des Services civils de l'Allemagne occupée, et un de ses acolytes. Il trouve tout très bien. C'est l'homme de Foch pour le civil.

Ce soir, c'est le lieutenant-colonel Toutain, homme de Pétain pour la même partie, venu dans le même but d'études et aussi d'inspection discrète, je pense, et qui dit de même. Il affirme que c'est nous qui faisons tout et que personne ne s'occupe de l'administration ou de la politique à suivre dans les provinces rhénanes, que beaucoup ont renoncé à tout effort et considèrent que la paix est faite, et que les militaires n'ont plus qu'à se reposer.

30 décembre 1918.

Sur place, les affaires vont très bien. Et c'est bien le principal. Mais dans la paix, tout se complique, les solutions sont beaucoup plus lentes, leur évidence n'apparaît pas toujours très clairement. La conséquence des fautes est aussi plus lointaine et plus obscure.

La situation reste difficile du côté américain. En outre, les divisions de nouvelle formation n'ont pas le sentiment de la lutte qui anime encore les autres, et se laissent prendre aux flatteries des Allemands. Il y a eu de nombreux incidents pendant la traversée de la zone américaine par le corps de cavalerie qui venait occuper une demi-tête de pont de Coblentz; le sang-froid des officers a réprimé heureusement l'indignation de nos troupes. Mais enfin tous ces incidents sont révélateurs d'un fâcheux état d'esprit.

Hier j'ai été entendre le *Tannhauser*, passablement interprété par la troupe, très bien par l'orchestre.

J'avais vu mon camp de Darmstadt, où 5 000 prisonniers étaient arrivés, pleins de rancune contre leurs bourreaux.

J'ai trouvé en rentrant chez moi le lieutenant-colonel

Park (?) chef de la mission américaine auprès du G. Q. G. de Metz. Je lui ai montré la chambre de l'Empereur, et dans les œuvres de Moltke, la phrase : « Mayence, le bouclier et l'épée de la Prusse... »

La correspondance de nos soldats[1] fourmille de remarques sur le grand nombre de petits enfants dans tous les villages.

4 janvier 1919.

Nos lettres subissent [des] retards anormaux. Il en est de même de notre ravitaillement, mais ici nous nous heurtons à une crise de transport tout à fait générale, et dans laquelle je crains que notre incurie n'ait joué le rôle principal : incapacité de prévoir les conséquences : 1° de l'avance (ceci concerne les militaires); 2° de la reprise du mouvement économique (voilà pour les civils). Nous n'avons pas prévu assez largement la réfection de notre réseau ferré et nous nous montrons trop doux dans l'exigence de la livraison rapide du matériel allemand. On se demande à quelles difficultés nous nous serions heurtés, si nous avions dû continuer la lutte en avançant.

Il est remarquable de constater que les chemins de fer rhénans marchent parfaitement et suffisent au trafic des armées d'occupation, sous la direction allemande contrôlée par nous.

Nous avons à prendre ici quelques leçons d'organisation, d'hygiène publique, de construction (maisons propres, chambres vastes et bien éclairées), de prolificité... cela fait beaucoup de leçons.

Mayence, 4 janvier 1919.

J'ignore tout à fait pour combien de temps je suis ici : j'y resterai de bonne volonté tant que je pourrai y être utile, car je sens bien que j'y puis jouer un grand rôle, de première utilité pour l'avenir du pays. Mais le pourrai-je? En ce moment, je ne suis que très peu entravé dans le fond, et je marche. En somme, les décisions que je prends, en l'absence de toute instruction, sont généralement approuvées, et ma petite

1. A la suite d'indiscrétions que l'on supposait commises par des combattants dans leur correspondance, le haut commandement français avait dû instituer un contrôle postal, dont les intéressés avaient été dûment prévenus.

organisation va son train. Tout irait bien plus vite avec un peu de décision, mais d'où viendrait-elle? — J'ai eu une bonne réponse de Mordacq à une lettre de recommandation pour deux officiers de mon État-Major; il me dit que notre voisin[1] viendra.

Je pense que ma situation se renforcera par le temps et que j'aurai usé les hostilités.

Mais le contraire est possible. Si je me trouve hors d'état de rendre service ici, je n'y resterai pas.

Les idées de madame X... sur les Américains sont tout à fait fausses. C'est un grand peuple qui représente une force énorme, et le fait de s'exagérer encore sa puissance n'est pas une faiblesse.

M. Martin raconte sa première conférence avec les délégués allemands. Il lit le texte signé, dont il s'agit de réaliser le contrôle : « L'Allemagne s'engage à n'autoriser sous aucun prétexte le transfert en pays neutres des valeurs étrangères possédés par ses nationaux.

— Cela ne nous engage absolument à rien, disent les délégués allemands, car le transfert n'exige aucune autorisation préalable. Nous n'autoriserons pas, mais nous n'empêcherons pas... » Et tout à l'avenant.

Saarbrück, 7 janvier 1919.

Je suis arrivé ici hier soir, en passant par quatre cercles, dont Neukirchen et Sarrelouis. Visite assez impressionnante : Gobelins donnés par Louis XIV, grande plaque de marbre noir sur une petite maison bien ordinaire : « Ici est né le maréchal Ney. »

Saarbrück a 120 000 habitants. C'est la plus grande ville de ma zone. Très prospère. Un gros côté prussien prononcé.

8 janvier 1919.

Je suis rentré ici par une journée splendide, qui m'a permis de bien voir le pays, en même temps que mes administrateurs et les fonctionnaires prussiens. A Saint-Wendel, j'ai retrouvé mon Landrath un peu assoupli, se demandant visiblement

1. Clemenceau.

quand le moment viendrait de commencer son évolution... mais il est encore au bord de l'eau. Notre indécision est très fâcheuse.

Ce matin onze journalistes américains à déjeuner, avec trois officiers du G. Q. G. qui les pilotent. — Photo, interviews. Puis m'arrivent six vedettes, petits bateaux pour la police du Rhin. — Vu les officiers. — En dehors de ce rôle, rien de prévu. Je fais étudier la navigation du Mein, notre voie de pénétration.

Mayence, 9 janvier 1919.

1° Mes chemins de fer rhénans marchent très bien; j'ai envoyé seize trains de prisonniers libérés qu'on a fait continuer dans toute la France, par région, et le système de surveillance par les employés français est réduit au minimum. Au début, il a fallu affirmer notre autorité, mais ce fut fait facilement et rapidement. 2° Si nous savons nous y prendre, je pense avec beaucoup de gens bien informés que dans dix ans nous pouvons faire un plébiscite dans les provinces rhénanes et que nous ferons voter l'annexion à la France. Dès maintenant, beaucoup de Rhénans pensent que le rôle de petit État tampon, neutre ou non, n'est pas à désirer après l'expérience de la Belgique, qui renonce délibérément à ce statut. Or le pays est anti-prussien et l'unité germanique va se trouver grevée de lourdes charges... Mais il faut du temps, dix ans peut-être. Tout dépend de notre politique ici, encore bien indécise, et forcément...

Cet après-midi, visite à mon camp de prisonniers libérés près de Darmstadt. Revu quelques-uns de mes anciens poilus de la 5e D. I. qui me reconnaissent : « On vous a vu tout le temps dans les tranchées. Vous avez bien failli être pris avec nous le jour de Brimont, etc... » Et des questions à n'en plus finir. Une vraie soif de vengeance contre les mauvais traitements.

Mayence, 11 janvier 1919.

J'ai été assister au lancement d'un pont à Saint-Goar. Départ en « vedette » — petit bateau de seize mètres de long armé d'un 75 et de deux mitrailleuses, deux autres vedettes

m'accompagnant. Au départ, brume, puis éclaircie, puis beau temps; à l'arrivée, soleil radieux, paysage d'un pittoresque un peu trop classique, trop de retapage dans les ruines et trop de tours gothiques à l'entrée des tunnels de chemin de fer. Mais sur l'eau on voit beaucoup mieux l'ensemble, qui est très beau. A Saint-Goar, le cadre est merveilleux. Donc, lancement parfaitement réussi. C'était très important; les Allemands ayant beaucoup tâtonné, au même endroit, pendant leur retraite, les habitants suivaient nos opérations avec grand intérêt.

Mayence, 13 janvier 1919.

Je viens de causer longuement avec le sous-directeur du service de l'information du G. Q. G. J'ai essayé de lui faire comprendre la différence foncière entre l'Alsace-Lorraine et les provinces Rhénanes, traitées sur le même pied au point de vue de la propagande, alors qu'en Alsace il faut éliminer les Allemands, et ici les assimiler.

14 janvier 1919.

Ce matin, lancement d'un pont à 10 kilomètres en aval de Mayence. Opération très réussie. J'ai eu l'idée d'ouvrir le pont à la population pendant une heure. Elle s'y est gaiement précipitée. Je vais rétablir les ponts deux fois par semaine pendant une demi journée chaque fois; le reste du temps, il faut laisser la navigation passer; elle est formidable.

Visite de M. Outrey, député de Cochinchine, qui vient me recommander des Siamois qui sont dans mon armée comme automobilistes. Je les verrai après-demain.

Mayence, 15 janvier 1919.

J'envoie en mission à Paris le sous-lieutenant Lebey, qui dirige mon service de propagande. J'espère ainsi obtenir d'abord des livres et des films de cinéma, ensuite obtenir aussi des journaux français, lus ici, une attitude qui ne contrecarre pas la mienne.

Pour ce qui est de la connaissance de l'allemand, je constate que les officiers d'État-Major, très bons élèves, l'ont appris

pour le bachot, Saint-Cyr, l'École de Guerre. Quelques-uns ont même passé deux ou trois mois en Allemagne avant d'entrer à l'École de Guerre. *Aucun d'entre eux* n'est capable de s'en servir. Saint-Mars[1] dit quelques phrases, parce qu'il a eu une bonne allemande. Eugène[2] parle très bien.

La *Gazette de Voss* s'inquiète fort de mon attitude ici. Elle signale que, pour flatter les catholiques, j'assiste tous les jours à la messe dans mon palais. Je ne sais si je vous ai dit que j'avais fait rouvrir la chapelle; j'en ai remercié l'évêque, venu me demander quelques petites faveurs très simples que je lui avais accordées, et je lui ai demandé depuis quand la chapelle était fermée : « 1814. — Ah! au départ des Français, et rouverte au retour des Français! » — La *Gazette de Voss* parle aussi de mes « paroles flatteuses » au Conseil municipal.

16 janvier 1919.

J'ai oublié de vous dire que nous avons eu la visite d'un colonel japonais, Kobayaki, que j'avais déjà vu à La Morlaye, puis à Coyolles en août. Nous avions causé assez franchement, ce qui est rare avec les Orientaux, et même je lui avais dit — avec quelques précautions préliminaires — que les amis de son pays (dont je suis) regrettaient fort de ne pas le voir entrer plus carrément dans la guerre, car c'est en fonction des services rendus que la paix devait se faire. Et nous avions discuté assez librement à cette occasion. Il me parle fort tristement de l'état de son peuple, des diplomates trop petitement réalistes, des intellectuels longtemps éblouis par la force qu'ils supposaient à l'Allemagne. Il affirme que notre victoire a une importance au point de vue du relèvement de l'idéal dans le monde.

Mayence, 17 janvier 1919.

J'envoie Eugène reconnaître les tombes — vides — de Hoche et de Marceau. Je verrai ce qu'on peut faire : réparer ces monuments, je pense, et comment.

1. Capitaine de Saint-Mars, officier d'ordonnance du général Mangin.
2. M. Cavaignac, beau-frère du général Mangin, historien, alors capitaine à son État-Major.

Mayence, 18 janvier 1919.

Eugène est revenu de Coblentz. La tombe de Marceau a besoin de quelques réparations; elle est entre une colline à pic et une grosse gare, dont la création nouvelle a encombré ses abords. Celle de Hoche est à peu près en état; les inscriptions sont très visibles : « L'armée de Sambre-et-Meuse à son général — Hoche — » je vais faire mettre en bon état les deux monuments, et j'irai y porter une palme, après entente avec les Américains.

Le général Churchill, chef du deuxième bureau du Ministère à Washington, est venu voir son ami Requin[1] — et aussi l'armée de Coblentz. Je l'ai amplement documenté. Il est bien intentionné et a dit à R... qu'il était très touché de nos procédés. Je lui ai montré, avec documents à l'appui, combien il était dangereux de laisser croire aux Allemands qu'il pourrait y avoir une fissure dans le bloc des Alliés. Au point de vue tenue, les Américains ont fait de grands progrès. Mais ils ne comprennent pas le blocus; ils ne voient pas sa nécessité ni même son utilité, et ils voudraient que tous les produits fabriqués ici puissent aller retrouver la clientèle dans l'Allemagne non occupée.

Mayence, 24 janvier 1919.

Les conférences internationales où se trouvent réunies des Américains et des Allemands sont invariablement néfastes, et les grossières flatteries des Allemands ont toujours le même effet.

Quant à moi, je me tiens à longueur de gaffe de mon voisin, Je viens de lui envoyer, de la main à la main, par un officier de liaison, un dossier sur une assez désagréable affaire d'ivrognerie : insulte aux officiers français, faux noms donnés,... par deux officiers américains opérant dans la zone française. Le général Dickmann m'a fait remercier. L'allure extérieure a changé, mais pas le fond; et c'est presque plus grave.

1. Officier à l'État-Major du général Mangin, qui avait été envoyé, pendant la Guerre, en mission aux États-Unis, et commande aujourd'hui un corps d'armée.

Mayence, 27 janvier 1919.

Je pense que M... vous a expliqué les commissions dont je l'ai chargé pour notre voisin, qu'il verra à son domicile, j'espère. Polybe aura préparé un peu le terrain.

Hier, j'ai été à Wiesbaden (vingt minutes d'auto) assister à une représentation de *la Walkyrie* jouée en remplacement de *Siegfried*. J'avoue que j'ai été un peu déçu, parce que l'orchestre de l'Opéra joue très bien cette partition, surtout le troisième acte où il est vraiment soulevé. Quant aux acteurs, ils sont très inférieurs aux nôtres, mais nous avions déjà fait cette remarque au Prince Régent — Théâtre de Munich. Siegmund tenant dans ses bras Sieglinde rappelait l'orang-outang enlevant la jeune Anglaise... La salle est du plus grand luxe, de par la volonté du Kaiser, dont l'aigle est partout.

Ce matin séance de deux heures avec fonctionnaires prussiens : bourgmestre de Mayence et Oberpraesident de la province Rhein-Hessen.

Visite du commandant Dincher, né à Sarrelouis, venant de la part de M. Mirman. Il passera deux jours ici pour se documenter sur la Sarre, qu'on traite avec une ignorance qui passe les bornes.

Mayence, 28 janvier 1919.

Tous les livres [nouveaux] sur le Rhin sont introuvables en librairie et mon agent n'a pu rapporter que quelques bribes de ce qu'il avait charge de donner à mes bibliothèques d'officiers, sous-officiers et soldats.

J'ai eu hier à dîner l'amiral Géhenne, qui est chargé des marins, fusiliers, canonniers et des équipages des canonnières fluviales. Il était accompagné de deux capitaines de corvette, et nous nous sommes très bien entendus. Il aura des bateaux de faible tirant pour le Rhin supérieur (au-dessus de Strasbourg) qui pourront aller très loin dans le Mein.

Causé longuement avec un docteur de la Sarre, financier consommé, dont j'autorise le voyage à Berlin. Il y dira à quelqu'un : « Voulez-vous avoir dans la Sarre la situation de MM. de Wendel en Lorraine ou être ruiné? » Nous les tenons à la fois par le charbon (mines fiscales de Napoléon devenues prussiennes et que nous retrouvons) et le minerai de Briey. Il

ne doute pas de la réponse, mais croit que les intéressés mettront une quinzaine de jours à comprendre la question.

Mayence, 30 janvier 1919.

Les relations avec les Américains sont bien meilleures aux armées, mais ils restent beaucoup trop coulants avec leurs administrés et c'est fort gênant. Et puis il y a leur attitude en conférence, qui est celle d'arbitres entre nous et les Allemands, avec une pointe de partialité pour l'ennemi.

Mayence, 31 janvier 1919.

Je viens de causer utilement avec le lieutenant Cl..., fils de notre voisin, qui est assez bien documenté et a l'intention d'agir dans le bon sens, pour l'organisation des pays occupés et l'arrivée des contingents indigènes.

Mayence, 3 février 1919.

[Hier]... J'ai mis le nez en sortant de table dans des documents qu'un chartiste est allé me déterrer à Paris sur Hoche et sur Marceau; samedi, j'ai approuvé les plans de restauration que je fais exécuter des monuments à ces gloires si pures, élevés comme pour servir de bastion à la défense de notre patrie. Et j'ai laissé passer l'heure du courrier, tout vibrant de ces souvenirs... Je suis encore tout enivré de ce vin capiteux. C'étaient des notices de l'époque, car par la suite on s'est détourné de la Révolution : la politique, puis l'éclat des campagnes napoléoniennes.

J'ai eu à déjeuner ou à dîner des missionnaires de Spa règlement des réquisitions en territoire occupé; un sous-secrétaire d'État anglais à la guerre, venu, à ce qu'il me semble, enquêter sur les dispositions des populations rhénanes à notre égard. Je reçois ce soir en pompe l'escadrille anglaise venue par le canal de la Marne au Rhin.

Mayence, 4 février 1919.

Ce matin, revue du régiment colonial du Maroc — un escadron de spahis me sert d'escorte pour aller à cheval à la revue. Foule énorme. — Quelques décorations remises. —

Puis j'ai à donner sa dixième palme au drapeau du R. I. C. M. Je leur dis à peu près ceci : « Marsouins du Maroc, je suis fier de vous souhaiter la bienvenue à Mayence. Mes vieux compagnons d'armes, nous étions ensemble à Fleury, au moment où la bataille de Verdun changeait de sens et où les Français regagnaient le terrain perdu... Ensemble nous étions à la reprise de Douaumont et de Louvemont, alors que cette bataille s'est transformée en victoire... Ensemble le 18 juillet, dans la glorieuse journée qui a décidé du sort de la Grande Guerre... Ensemble dans la bataille du 20 août, où nous avons prolongé les résultats du 18 juillet. Et je confère sa dixième palme à votre drapeau, en vertu de la citation suivante : ... signée général Gouraud! »

J'ai retrouvé un clairon qui a été à la prise de Marrakech avec moi... Après le défilé, les troupes se massent le long du Rhin, où défilent les cinq petites canonnières anglaises et deux canonnières françaises. Les quelques hommes d'équipage sont rangés sur le bord de chaque embarcation et l'officier commandant crie : « Pour le général Mangin, Hip! Hip! Hourrah! » répété par les hommes très joyeux. Les Français tirent dix-sept coups de canon de salut. Ils seront salués à mes deux ponts par les troupes, les pontonniers dans leurs bateaux, avirons levés.

Un rayon de soleil pour éclairer le tout. C'était très bien.

Mayence, 5 février 1919.

J'ai été à Wiesbaden entendre *Siegfried*. M. Tirard est venu m'y rejoindre. Nous avons causé sérieusement, puis travaillé ce matin.

Un correspondant de guerre du *Times* est ici, très frappé des résultats obtenus par nos méthodes; il veut les expliquer à ses lecteurs et Tirard n'y voit que des avantages. L. de Tessan, lieutenant d'occasion, le pilote et a causé beaucoup à Cologne et à Coblentz, et aux environs. Le « laisser-faire » n'a pas toujours de bons résultats, surtout quand il s'accompagne de quelques rigueurs inutiles. Le recteur de l'Université de Bonn lui a dit : « Ah! si nous avions ici un Mangin! » J'ai la réputation de favoriser les intellectuels.

Mayence, 6 février 1919.

Marchand avait l'impression que j'allais être mandé immédiatement et je n'ai rien reçu. J'écris à Mordacq que je puis venir en permission régulière sur un télégramme de lui, mais que je ne le fais point d'initiative, ayant fort à faire ici et craignant d'aller me casser le nez à Paris.

Tirard part dans le meilleur état d'esprit, m'ayant donné carte blanche pour l'application de dispositions du maréchal Foch (signées de lui). Il a constaté les progrès très considérables que nous avons faits depuis sa dernière tournée et a été enchanté de tout ce qu'il a vu.

M... voit notre voisin très bas physiquement; il me faisait presque un devoir de conscience de l'aller voir sans plus attendre... Mais en attendant, et malgré tout, nous ne faisons pas de mauvaise besogne.

Mayence, 9 février 1919.

Affaire importante à régler : j'ai prescrit l'étude obligatoire du français dans les écoles. Je me suis basé sur ce fait qu'on me demandait partout des cours pour les adultes et que, chargé du contrôle de tous les services, je constatais ainsi une lacune dans l'Instruction publique. D'où question au Conseil municipal de Mayence et vote de protestation auprès de la Commission de Spa, sous prétexte que le cas n'est pas prévu dans l'armistice. Le bourgmestre est resté muet. Or je l'avais longuement entretenu de la question en conférence. Je me demande si ce n'est pas l'occasion de m'en débarrasser en le révoquant et en l'envoyant à Darmstadt ou à Francfort. J'étudie de près la question, dont la solution peut mener loin. Elle est fonction du choix de son remplaçant. C'est un prussien, fonctionnaire de carrière; donc, aucun scrupule vis-à-vis de la population, à laquelle je présenterai l'affaire sous son vrai jour, comme me donnant des possibilités d'être encore plus libéral.

Mayence, 11 février 1919.

J'ai pris une décision pour le remplacement de mon bourgmestre. Je lui ai demandé de vouloir bien me donner sa démission en l'avisant qu'il serait remplacé par le premier fonction-

naire le suivant, à la date de demain. La conversation a été assez pénible. Il me faisait toutes les promesses possibles pour l'avenir. J'ai tenu bon. L'entrevue avec le successeur a été bonne, sans exagération; il faut tenir compte du souci de correction extérieure de ces gens-là, c'est par là qu'ils sont utilisables et d'un assez bon rendement. Il y a une conscience professionnelle très développée chez eux.

Mayence, 13 février 1919.

Je ne m'étonne pas du pessimisme des P. A. La situation est très sérieuse. L'Allemagne, livrée à elle-même, se camoufle en démocratie à l'usage de Wilson et pense que cela suffit pour avoir la latitude de se reconstituer en État militaire avec les Autrichiens allemands pour remplacer avantageusement les Alsaciens-Lorrains et les Polonais. Les Prussiens pensent à un grand succès industriel d'abord, militaire ensuite. Ils se persuadent qu'ils n'ont pas été battus et commencent à le croire, aidés d'ailleurs à cette conviction par notre attitude diplomatique. Mais ils manquent de psychologie, et c'est ce qui nous sauve. L'attitude de notre presse, qui me paraît avoir reçu le mot d'ordre du Tigre, me fait espérer que nous allons montrer les dents.

Mayence, 16 février 1919.

Ce matin, vu mon agent de liaison près du gouvernement prussien de Francfort; il a reçu cette nuit la visite de deux officiers qui commandent la garde civique de matelots à Francfort (c'est la seule force sérieuse). Ces messieurs venaient spontanément lui déclarer qu'ils seraient à ma disposition le 17 pour le maintien de l'ordre à l'entrée de mes troupes. A Mayence, nous avions à collaborer avec des policiers de l'ancien régime. A Francfort, il n'y avait que des sentiments de sympathie pour la nation libérale; tout serait très facile, etc. Ce sont des révolutionnaires à tout crin qui parlent ainsi, prévoient le renversement du gouvernement actuel beaucoup trop bourgeois, offrent des témoignages et des preuves sur les crimes commis en France et en Belgique...

Mayence, 17 février 1919.

Vu mon financier retour de Berlin avec bonne impression. Ces gros industriels commencent à saisir la réalité et la nécessité de conjuguer leurs intérêts avec ceux des Lorrains. Vu Andlauer[1] retour de Paris. On n'y comprend pas la question, et une conférence Tardieu-Tirard-commandant Lerond (représentant Foch)-Andlauer, etc., n'a rien fait de bon. Andlauer rapporte bonnes nouvelles de Sarrebrück, où la Chambre de Commerce demande des relations avec la France (après les avoir refusées). Mais Loucheur ne leur donne que des débouchés en Suisse, par crainte de concurrence pour ses affaires personnelles...

Mayence, 19 février 1919.

Le nouveau renouvellement de l'armistice ne me paraît pas fameux, vu d'ici. Je ne sais qui il faut accuser de nos timidités, mais elles nous coûteront cher.

Mayence, 21 février 1919.

J'insiste beaucoup [auprès de Desticker[2]] sur la nécessité de ménager l'avenir, car pour moi les Rhénans demanderont à devenir Français, à moins qu'on ne leur fasse un traitement exceptionnellement favorisé dans le statut provisoire. Mais c'est très difficile à faire comprendre aux gens qui viennent de l'arrière. En tout cas, il s'agit d'une très longue occupation militaire.

Mayence, 25 février 1919.

Dès maintenant on pourrait créer un collège français, qui aurait certainement plus d'une centaine d'externes français. Et en peu de temps on aurait des indigènes. L'internat viendrait ensuite. Seulement à qui raconter tout cela? Qui comprendra l'importance de cet établissement?

Si je suis prévenu à temps [que Clemenceau reçoit] j'accourrai et pourrai, peut-être, avoir une certaine action. Il suffirait qu'il se débarrasse de sa maladive impression de nivellement inférieur — je n'ose dire de jalousie — qui le pousse à

1. Le général Andlauer commandait le territoire de la Sarre.
2. Colonel Desticker, de l'État-Major du maréchal Foch.

écarter tout ce qui paraît une supériorité même dans les spécialités les plus étroites. Mais comprendra-t-il que les petits calculs usuels ne sont pas utilisables dans mon cas particulier? L'allure maladive de son action générale m'inquiète; [les précisions] confirment l'impression de Marchand, un peu visionnaire, et dont il faut tenir compte. Et l'excès de volonté, d'action personnelle (ou plutôt la recherche poussée à l'extrême de cette action) produisent au point de vue général le même résultat que l'aboulie. Nous le constatons en tout.

Vu mon agent de liaison de Francfort, — des plus intéressants en ce moment. Le chef de la garde navale de Francfort (celui qui prenait mes ordres en vue de l'occupation) est décidément quelqu'un — sorte d'illuminé — qui va à Berlin avec peu de chance d'en revenir, mais avec la conviction que son assassinat amènera la révolution, la vraie.

Mayence, 26 février 1919.

En ce moment Francfort est très inquiet et un mouvement assez important est possible de ce côté. Mannheim est fort agité, et Darmstadt, quoique plus calme, pourrait bien bouger aussi. Je serai fixé dans deux ou trois jours.

Il ne s'agit encore que de manifestations antigouvernementales organisées par les socialistes indépendants (non spartakistes), qui disent que le gouvernement actuel est un camouflage assez grossier du gouvernement impérial. Le prince Frédéric-Léopold, vingt-quatre ans, fils de Frédéric-Charles, m'a demandé asile s'il fuit de Munich, où je pense qu'il conspirait; l'assassinat de Kurt Eissner devait, probablement, être le signal d'une contre-révolution qui a été manquée. Mais il était en sécurité à Francfort et je juge compromettant de le recueillir en ce moment et de lui faire une faveur exceptionnelle.

Mayence, 27 février 1919.

[Votre lettre] s'est croisée avec la mienne où j'examinais le projet... de créer un collège ici. Cette coïncidence m'ouvre l'espérance d'aboutir, puisque l'idée paraît réalisable aux Universitaires. Il y a eu, pendant le Premier Empire, un lycée à Mayence.

Les gens d'ici sont avides de s'instruire, et particulièrement en langue française.

Mayence, 28 février 1919.

Je vois que notre voisin se porte bien. Il est de l'intérêt général que je cause avant le renouvellement de l'armistice en essayant de dire mon mot, quoiqu'on ne m'y engage guère. Je viendrai donc vraisemblablement à Paris lundi ou mardi, ayant revu la Sarre.

[Au cours d'une permission à Paris, le général Mangin vit Clemenceau et se mit d'accord avec lui sur la politique à suivre en Rhénanie.]

Mayence, 13 mars 1919.

Nous marchons dans la Sarre beaucoup plus vite qu'on ne pouvait l'espérer, grâce au ravitaillement des populations, aux désordres allemands dont la vue fait apprécier notre protection, à la bonne tenue des troupes, à l'adresse active d'Andlauer. J'ai dit tout cela ce matin en arrivant.

Mayence, 23 mars 1919.

J'ai craint que mes bonnes relations avec les évêques ne créent du côté protestant un foyer d'hostilité systématique. Je me suis fait amener un pasteur, aumônier militaire, avec lequel j'ai causé; il m'a mis au courant des dispositions qu'il rencontrait chez ses collègues rhénans, qui sont certainement moins bien disposés pour nous que les prêtres catholiques. Je lui ai demandé de causer avec eux, et bientôt il m'a amené le « Decan », qui n'est pas du tout un Rajah de l'Inde, mais le chef du décanat, c'est-à-dire un groupement de dix églises réformées — en somme un petit évêché. Et bientôt j'ai reçu l'invitation d'aller entendre un Requiem de Brahms au Temple. Mon pasteur a réglé le cérémonial. Les deux desservants du culte m'attendaient sous le porche, ils m'ont conduit dans la tribune où se tenait le Grand-Duc de Hesse quand il venait au Temple, avec révérences et plongeons. Je m'y suis installé sous les regards de toute l'assistance — curiosité sans la moindre antipathie... cinquante musiciens, 120 choristes — faisant un ensemble admirablement fondu. Le premier pasteur

avait eu la complaisance de faire à mon usage une traduction en français du texte allemand et me donnait des explications surabondantes. Je suis parti avec mêmes révérences et mêmes plongeons qu'à l'arrivée.

Tout ceci s'est passé après indication de ma part que Darmstadt n'aurait plus rien à voir avec Mayence dans peu de temps, et qu'il faudrait évidemment improviser ici une organisation indépendante. La perspective de voir Mayence redevenant capitale, et plus importante qu'autrefois, commence à produire son effet.

24 mars 1919.

Incident désagréable à Sarrelouis par excès de zèle. Andlauer vient et tout s'arrangera. Puis visite des délégués alliés et français venant conférer ici avec les industriels allemands qui tiennent tous les produits colorants du monde entre leurs mains, avec pharmacie, etc. L'industrie textile en dépend. Je vois tout le monde.

Mayence, 25 mars 1919.

Vu un homme supérieur, M. Frossard, Alsacien de Thann, qui dirigeait une usine de produits chimiques en Russie avant la guerre et qui l'a transformée aussitôt. Condamné à mort deux fois, à Thann et en Russie, par les Allemands. Il mène supérieurement des conférences très importantes entre chimistes alliés et chimistes allemands : il s'agit d'obtenir livraison de stocks très importants de colorants, indispensables en ce moment pour toutes nos étoffes.

Mayence, 25 mars 1919.

Je suis revenu par Langenschwalbach; vu l'administrateur militaire du cercle, qui est logé dans une villa qu'habitait en 1864 l'Impératrice Eugénie. Elle porte encore son nom, avec un grand lion, qui soutient un écusson avec l'aigle française (ou plutôt romaine).

Je fais distribuer, comme secours, 300 000 rations par jour aux populations urbaines. Cela fait grand effet. Nécessité de devancer le ravitaillement régulier de l'Allemagne.

Mayence, 26 mars 1919.

Les Allemands ignorent — en général — tous les événements, qui leur ont été profondément déformés. Ils ne savent pas qu'ils ont déclaré la guerre, comment ils l'ont faite et comment elle s'est terminée.

Mayence, 28 mars 1919.

Conférence avec mes autorités allemandes hier matin. Nous en avons toujours pour 2 heures, 2 heures et demie, mais ce n'est pas du temps perdu. J'acquiers une patience marmoréenne. Je suis capable d'écouter les redites les plus fastidieuses en ayant l'air d'y prendre un vif intérêt.

Quelques ennuis dans la Sarre : grève partielle par suite des salaires insuffisants : nous avons ravitaillé aux prix français et nous continuons à payer en marks, en ne relevant pas suffisamment le nombre des marks. Et nous continuons à nous plaindre de ce que la Sarre fabrique trop bon marché pour que nous puissions importer ses produits...

29 mars 1919.

[*Le bruit a couru dans la presse de l'envoi de Mangin en Roumanie.*]

Je me défendrai comme un beau diable, car l'œuvre ici commence bien, et [elle] perdrait beaucoup dans un changement : il faut avant tout de la suite dans les idées, ici plus qu'ailleurs, et tout est action personnelle.

Paris (30 mars?)

J'ai été appelé par télé à Paris. Ordre de Clemenceau de partir immédiatement pour aller d'urgence me présenter au Cabinet du général Alby, chef d'état-major général de l'armée. Il a dans ses attributions les théâtres extérieurs de guerre, et les journaux lus en route précisent l'objet très probable de cet entretien. Je ferai une belle défense, mais...

[Mangin, à qui Clemenceau proposa de l'envoyer en Roumanie comme adjoint du général d'Espérey, tout en le laissant libre de sa réponse, refusa cette mission et repartit pour Mayence.]

Mayence, 2 avril 1919.

J'ai trouvé d'abord à la gare l'officier d'ordonnance du général Iliesco venu pour arranger mon entrevue avec la reine dès mon retour à Paris, Sa Majesté ayant la volonté de me voir le plus vite possible... On ne supposait pas que je retournasse à Mayence pour y reprendre mon commandement, car les assurances formelles étaient données à M. Bratiano.

Quant aux Mayençais, C..., qui parle allemand et va se faire raser dans une officine publique en feignant d'ignorer cette langue, dit qu'ils étaient réellement catastrophiés. L'évêque a fait appeler l'aumônier, qui me sert d'agent de liaison avec lui, pour avoir des nouvelles certaines, témoignant la plus grande inquiétude. Les deux bonnes femmes du palais fondaient en larmes et le ton de l'architecte témoignait d'une angoissante oppression.

3 avril 1919.

Voici la grève de la Sarre qui s'indure. Les présidents de syndicats, qui étaient venus à composition, ont été lâchés par leurs commettants. Andlauer m'a demandé à réquisitionner les mineurs. J'ai refusé, ne voyant pas comment assurer l'exécution de cet ordre qui atteignait 55 000 ouvriers. Sur les instances d'Andlauer, j'ai décidé d'aller le voir, et Fayolle m'a invité à causer avec lui à mon passage à Kaiserslautern. Parti à midi, arrivé à Sarrebrück à quatre heures trente. Andlauer est flanqué des deux capitaines chargés du service des mines et je prends contact avec la situation. Toutes relations à peu près impossibles avec les mineurs d'une part, avec les fonctionnaires prussiens des mines fiscales d'autre part, qui nous regardent nous dépêtrer d'un air narquois. Le mouvement a son origine Outre-Rhin; il est combiné pour nous créer des difficultés au moment même où se traite la question de la Sarre; les ouvriers marchent par ordre de meneurs très obscurs que nous connaisons mal ou pas du tout. Il ne s'agit pas de forcer les mineurs à descendre dans les puits *manu militari*, mais de donner un ordre militaire dont l'inexécution amènera les coupables

devant le conseil de guerre qui condamnera, puis je prononcerai l'expulsion. Je suis convaincu et repars pour Kaiserslautern où j'arrive à huit heures. Fayolle demande une modification de forme, d'ailleurs heureuse, à l'affiche d'Andlauer, ce qui retarde tout de quarante-huit heures, car nous ne pouvons reprendre le travail un dimanche. Retour à Mayence à minuit et demie.

Mayence, 5 avril 1919.

Pour la Sarre, j'ai déjà lancé trois fois l'idée que la grève actuelle démontre l'impossibilité d'exploiter les mines si on ne gouverne pas les mineurs. La possession du sous-sol amène forcément celle du sol. J'ai pu correspondre directement avec Luxembourg[1], qui transmet à Spa.

Mon génie a obtenu cession des terrains nécessaires autour du monument de Marceau. Les travaux commencent aussitôt, ainsi qu'au tombeau de Hoche. Les Américains s'étaient embarrassés d'un formalisme ridicule et n'aboutissaient pas; j'aurais voulu devoir quelque chose à leur complaisance, mais j'ai dû opérer à prix d'argent et hors de leur intervention.

Mayence, 6 avril 1919.

Causé avec Campbell, auquel je montre le contrôle postal du mois dernier pour Sarrelouis-Sarrebrück. Le mouvement en notre faveur est indéniable.

Mayence, 8 avril 1919.

J'ai été fort bousculé hier par les grèves de la Sarre et aussi une petite grèvette des employés de Mayence, qui ont repris le travail dès que je l'ai demandé.

Mais dans la Sarre, 55 000 mineurs, auxquels pouvaient se joindre comme grévistes autant d'ouvriers métallurgistes, avec menace de 16 000 cheminots arrêtant le trafic... En outre, il suffit que la grève dure dans les mines pour que les usines s'arrêtent faute de charbon, même si les ouvriers veulent travailler.

1. Où se trouvait le Q. G. du maréchal Foch.

9 avril 1919.

La situation s'améliore beaucoup dans la Sarre. J'ai fait diriger sur Worms un premier contingent de mineurs sur lequel je prélèverai quelques meneurs qui seront expédiés outre-Rhin. C'est une dure punition, mais elle est fort efficace. Les ouvriers métallurgistes étant prêts à se mettre en grève, le principal meneur fut appelé et averti qu'il eût à faire ses paquets pour cette destination. Il a immédiatement mangé le morceau et obtenu de rester en répondant de la soumission des autres, qui en effet n'ont pas bougé et travaillent.

Voici [pour madame H...] un autographe du prince Frédéric-Charles de Hesse, qui me demandait quelque faveur. Il a eu deux fils tués à la guerre (aucun Hohenzollern n'a été tué) — et j'ai pour lui quelques égards.

Mayence, 10 avril 1919.

Tout va bien dans la Sarre : le travail est repris partout conformément à mes ordres militaires. Les pourparlers continuent entre patrons et ouvriers, mais sans la pression de la grève. J'exporterai environ 150 mineurs sur la rive droite. Ici, même attitude; pourparlers en bonne voie. En somme, gros succès pour la méthode : on ne peut pas la généraliser sans quelques tempéraments, mais dans les circonstances actuelles c'est fort efficace.

Seulement, il faudra que Loucheur consente à quelques sacrifices pour les mineurs : les taux de salaires sont trop bas. En outre, j'ai maintenant la journée de huit heures et demie, pendant que l'Allemagne discute la journée de six heures et la France celle de huit heures; mais il faudra céder sur ce point; dès que nous aurons voté la journée de huit heures pour la France, elle sera ici inévitable. L'état d'esprit patronal devient terrible quand il est renforcé par l'état d'esprit fonctionnaire.

Mayence, 11 avril 1919.

La situation est redevenue tout à fait normale dans la Sarre.

Visite d'un sénateur bavarois qui vient me proposer de créer une Société indépendante [de viticulture] sur la rive gauche du Rhin. Je saute sur cette idée, tout en restant fort calme.

De même, un conseiller d'État de Hesse-Darmstadt vient me proposer d'amener doucement [les syndicats agricoles] à regarder vers l'ouest; il est petit-fils d'un chef d'escadron de la Grande Armée, et, délié du serment de fidélité envers le Grand-Duc, n'a plus de scrupules à travailler dans notre sens, celui d'un « patriotisme local »...

Tout ce monde paraît se précipiter au guichet pour prendre des numéros.

Mayence, 16 avril 1919.

Le général Bourgeois est parti à trois heures. Il emporte pour Mandel une lettre où je lui demande de faire part de mes inquiétudes au sujet du statut de la Sarre. Je lui dis que la rive gauche du Rhin est « personnaliste » et ne peut être gouvernée par des conseils, surtout internationaux, qui ne décident que rarement et avec une extrême lenteur, particulièrement fâcheuse dans une période de transition et avec des populations ouvrières. La grève de la Sarre ne s'est terminée qu'après que les officiers de Loucheur, débordés, ont abdiqué entre les mains du général Andlauer, et que j'ai obtenu carte blanche pour lui du général Fayolle. D'où retards, mais pourtant solution, qui eût été impossible avec un Conseil. Il faut un chef, Andlauer, et une sorte de Conseil général élu, avec des pouvoirs seulement administratifs. De même à Mayence : deux républiques rhénanes, séparées par la ligne de partage des eaux au nord de la Moselle (Trêves et Coblence avec la république du sud). Constitution analogue à celle de la Sarre.

Je ne sais ce qu'il adviendra de ce papier, mais je me suis cru le devoir de l'écrire.

17 avril 1919.

Le discours du descendant des vétérans[1] était tout à fait inattendu. On n'a pu donner son nom parce qu'il est [fonctionnaire]. Il y a un mouvement très net depuis une quinzaine et les bonnes volontés s'offrent de tous côtés.

Schweisguth[2] va à Paris et verra l'officine Tardieu, où il

1. Vétérans de la Grande Armée. Discours reproduit dans les journaux français.

2. Officier de l'État-Major de Mangin, aujourd'hui général.

portera des faits précis. En même temps Risler[1] va à Luxembourg parler aussi. Il a investi un gros banquier d'ici et me l'a amené ce matin, causer très posément de l'organisation de la République Rhénane.

Une ou deux? deux plutôt, Cologne et Mayence, etc.

Ce banquier était, au début, très allemand, presque prussien et il vient à nous par la force des choses. Il est venu me présenter l'expression de la « joie respectueuse » de la Chambre de commerce à mon retour à Mayence.

Si seulement les Allemands pouvaient refuser pour de bon les conditions de la paix que nous allons leur offrir!... Nous continuerions à prendre quelques gages supplémentaires...

Mayence, 19 avril 1919.

Aujourd'hui à déjeuner [M. Daniels] ministre de la Marine des U. S. J'ai osé parler net sur la difficulté de voir l'Allemand, qui a l'instinct collectif, « grégaire » (je n'ai pas dit ce mot, naturellement), et de la nécessité d'avoir une barrière, non seulement militaire, mais politique, entre les Rhénans et le reste de l'Allemagne.

J'ai obtenu par télégramme du maréchal Foch l'autorisation pour six notables de Sarrelouis d'aller à Paris entretenir le gouvernement français et le Comité des Quatre de la situation de leur région, demandant l'annexion immédiate. On sent que les décisions sont proches et on est inquiet.

Mayence, 20 avril 1919.

A dîner Mac-Orlan, correspondant de *l'Intransigeant*, qui rentre à Paris après avoir passé quatre mois ici. Il est dans le meilleur état d'esprit et réagira contre ses collègues qui veulent manger du « Boche » ici, injuriant ceux qui nous font bon visage, et s'élèvent contre l'idée d'utiliser les produits du pays à la reconstruction de nos maisons détruites. Je ne puis obtenir d'exporter quoi que ce soit en France, alors que nous pourrions fournir, fer, bois, verre à vitre dont on a le besoin le plus urgent. Le prétexte, c'est que ce serait trop bon marché et ferait concurrence à l'industrie nationale. Je propose de réqui-

1. Ingénieur, officier de complément à l'État-Major de Mangin.

sitionner tous ces produits moyennant le prix de revient légèrement majoré, et de les revendre en les bloquant avec les produits français. C'est un système très connu. Luxembourg acquiesce. Paris ne répond pas. Nos commerçants en étoffes (Lyon et le Nord) arrivent ici et font d'excellentes affaires : mais ils ne peuvent convertir en francs les marks qu'on leur donne. J'ai proposé trois solutions pour le problème. Toujours pas de réponse, mais je compte un peu sur leur action. Nous ne pouvons recevoir ici sans rien rendre et la saturation est très rapide, puisque nous ne pouvons même pas sortir de monnaie.

Mayence, 22 avril 1919.

Visite de notables de la rive droite[1], qui veulent que leur pays suive le sort de la rive gauche et nous soit rattaché. L'un d'eux me supplie de ne pas permettre une séparation et ne doute pas que l'événement soit en mon pouvoir.

Mayence, 24 avril 1919.

A déjeuner le ministre de la Guerre des U. S., Baker.

Baker ayant dit que Wilson regretterait de n'être pas là, je lui ai dit que c'était un grand malheur, de portée considérable, qu'un homme si intelligent ouvrirait certainement les yeux en prenant le contact des choses et des hommes ici. Et j'ai détaillé.

L'après-midi j'ai été à Worms [qui] est plus en arrière de la main que Mayence, très jalouse de la capitale.

La soirée d'hier[2] était encore beaucoup plus réussie que je ne l'ai vue. La foule énorme, très joyeuse de fêter cet anniversaire... « On n'a jamais rien vu de si beau à Mayence. » C'était sur toutes les bouches; excepté celles de quelques Prussiens : « Qui nous eût dit qu'on verrait les Mayençais comme ils sont ce soir! »

Mayence, 25 avril 1919.

J'ai été aujourd'hui en pompe à Coblence pour un concours hippique américain. Départ à dix heures sur un bateau assez

1. La Hesse-Darmstadt s'étendait sur les deux rives du Rhin.
2. Réception de marins anglais avec feu d'artifice.

grand, précédé de quatre canonnières anglaises et suivi de quatre canonnières françaises. C'était fort bien de passer ainsi devant la Germania de Bingen et la statue de Blücher à...

Mayence, 26 avril 1919.

Le statut à peu près arrêté pour la rive gauche du Rhin est à peu près celui de la Sarre, conseil de quatre civils qui contrôlent chacun dans sa zone l'administration allemande. Donc pas de république rhénane et maintien du morcellement par armée d'occupation et par État allemand. C'est la pire des solutions, et je comprends que je n'aie pas reçu de réponse à ma lettre à M... Mais vous savez que je ne désespère jamais et je continuerai à travailler.

Ce matin, visite en courant de douze membres du Congrès U. S. de la Commission de l'armée. Je leur ai dit que j'avais beaucoup à leur montrer à tous égards, et après avoir témoigné ma grande inquiétude, j'ai ajouté qu'il y avait lieu de craindre « qu'après avoir gagné la guerre sur les champs de bataille nous ne la perdions dans les conseils ». — « C'est l'avis de la Commission », m'a immédiatement répondu leur porte-parole.

Mayence, 28 avril 1919.

J'ai obtenu l'autorisation tardive d'envoyer 418 voitures pour les régions envahies, avec harnais, chevaux et conducteurs libérables, donc sans m'appauvrir. Je demande d'y envoyer 500 000 outils, pelles, pioches, haches, outils de menuisiers et de maçons, tout cela pris sur l'Allemand et livrable gratuitement aux populations : on ne me répond pas. Je vais télégraphier après-demain à ce sujet. J'espère que ce n'est pas le même officier qui lit les télés et les lettres; en tout cas, un télé fait toujours plus d'effet.

L'attitude du Prussien se fait de plus en plus arrogante. Il dénonce la convention par laquelle il s'était engagé à nous fournir une certaine quantité de charbon de la Ruhr, coke, etc. Je pense donc qu'il est possible qu'il se prenne à son propre piège et se fige dans l'attitude intransigeante qu'il prend pour la galerie. C'est de beaucoup ce qui pourrait nous arriver de plus heureux, car je pense bien que les premières condi-

tions arrêtées, qui me paraissent extrêmement désavantageuses, seront changées.

J'ai eu à dîner le colonel [Guernier?] qui revient de Varsovie ayant réglé le transport des troupes polonaises. Il a eu une vision rapide, mais assez complète, de l'Allemagne. La faim se montre partout. L'attitude des soldats est déplorable, même dans la nouvelle armée de volontaires. Mais le pays marche grâce à la vitesse acquise et aux vieux rouages intermédiaires qui n'ont pas bougé.

Mayence, 30 avril 1919.

Je suis parti ce matin à sept heures pour Birkenfeld où je suis arrivé à dix heures et demie. Vu les fonctionnaires de cette principauté, qui dépend du grand-duché d'Oldenbourg. Le Président est fort ficelle — homme du monde, et même du grand monde, un peu exilé. Il a la prétention de continuer à recruter son personnel à Oldenbourg. Je lui fais comprendre que les relations doivent « se distendre, sans qu'il soit nécessaire de trancher net d'un coup de sabre », jusqu'à ce que les Alliés aient décidé du nouveau régime qui ne pourra maintenir la situation actuelle. Et je l'invite? au recrutement local. — Après le déjeuner, je vois un député au landtag d'Oldenbourg qui a roulé complètement mon administrateur militaire. C'est le démocrate de la localité, qui ne voit que la lutte contre les « cléricaux » et repousse la république rhénane, qu'ils veulent fonder, dit-il! Conversation très instructive — pour nous deux.

J'ai reçu une association chrétienne ouvrière hier, qui s'est retirée en paraissant très satisfaite et qui, loin de rougir de cet entretien, le fait publier dans tous les journaux.

Mayence, 3 mai 1919.

J'ai organisé pour juin, fin de la saison théâtrale régulière, une saison musicale : en jumelant les théâtres de Wiesbaden et de Mayence, nous aurons la Tétralogie complète, Lohengrin et Parsifal, Tristan et les Maîtres Chanteurs, Fidelio, la Salomé de Richard Strauss.

Mayence, 5 mai 1919.

Vu quelques [affidés?] intéressants. Rien n'est encore perdu, malgré nos fautes inconcevables. Toutefois, il faut que le traité permette aux Rhénans de proclamer leur volonté d'avoir une République indépendante.

Mayence, 6 mai 1919.

J'ai passé ma journée à causer avec des conspirateurs qui se révèlent en foule, trop tard, hélas! pour qu'on puisse utiliser immédiatement leurs sentiments violemment anti-prussiens. L'émotion est grande chez eux de penser que la Prusse va garder sa situation; socialiste ou monarchique, le changement est mince; ni les hommes ni les principes n'ont changé.

Je vais profiter de ce qu'on m'a donné le commandement du corps d'armée d'Aix-la-Chapelle pour y aller jeudi soir. Je reviendrai par Cologne, centre très intéressant en ce moment; je reviendrai samedi soir.

Aix-la-Chapelle, mai 1919.

Je suis tombé des nues hier dans les meilleures conditions. Tout de suite, conversation sérieuse avec le Service des renseignements du G. Q. G. Je l'utilise immédiatement à fond, le vide. Nous n'avons de directions ni les uns ni les autres. Et la situation réclame des décisions rapides et importantes. En effet, le parti de la République Rhénane ou Rhéno-Westphalienne, sur les on-dit des journaux, a pondu un projet avant que le traité de paix ne soit connu, et ce projet ne cadre plus avec l'ensemble. L'Allemand va signer, c'est évident, avec l'idée qu'il ne paiera pas et que l'union de l'Entente est passagère, qu'elle ne se retrouvera pas pour une action militaire, même si cette action est prévue par la lettre du traité. Quoi qu'il en soit, l'Allemand va signer, et les Rhénans n'auront rien dit de leurs intentions. J'ai fait dire à leurs chefs d'ici que je les recevrai ce soir.

Ils sortent d'ici.

L'un d'eux, simple postier, est intelligent, physionomie plus romaine que germanique. Il expose dans un bon français

le projet auquel on s'est arrêté. Je le laisse parler. J'acquiesce à tous les détails. Je lui dis toute ma sympathie personnelle pour la cause qu'il défend. Puis je pars :

« L'Entente ignore les Rhénans et le traité de paix ne parle que de l'Allemagne, parce que seule l'Allemagne existe — à ses yeux. Si les Rhénans veulent un statut spécial dans la république allemande, c'est à l'Allemagne qu'ils doivent s'adresser. Voilà le point de vue de l'Entente. Elle ne peut en avoir d'autre.

» Donc tout est perdu si on reste dans le point de vue actuel.

» Mais tout peut être sauvé si, au lieu de réclamer une république faisant partie de l'Allemagne, on veut une république INDÉPENDANTE. Le « Los von Berlin » doit être complet. Alors vous pouvez vous appuyer sur le principe wilsonien qui veut que les peuples disposent d'eux-mêmes. République autonome, allemande, dites-vous; ajoutez : *indépendante*, et réclamez le droit à vous faire représenter au Congrès de Versailles, partez sans attendre... Et je vous dis ceci de moi-même, car l'Entente a de tels scrupules qu'elle ne donne à ses représentants aucune instruction, afin que la plus grande liberté vous soit laissée. Comprenez bien qu'on suppose que vous êtes des hommes raisonnables — alors que je pense que vous êtes encore des enfants; — des citoyens, alors que vous êtes encore des sujets, permettez-moi de vous le dire. Mais s'il est parmi vous des têtes organisées, des hommes d'action qui soient en même temps des cerveaux, c'est le moment de se montrer et de remuer la masse inerte. »

Le chef du parti, député à l'Assemblée de Weimar, revient dimanche avec les trente députés de la rive gauche. Ils vont voter, m'affirme mon interlocuteur, la République rhénane *indépendante*. Cet événement historique, si réellement il se produit, peut avoir de grandes conséquences. En tout cas, la partie valait qu'on la joue.

Quelques détails pour éclairer ma lanterne.

Le Comité rhénan était parti comme base du Rhin, frontière militaire, économique et politique, et avait restreint son programme en conséquence. Il avait demandé en vain les directions de l'Entente et marchait sur les déductions qu'il tirait des articles de journaux; l'idée de retomber sous la coupe des

Prussiens lui était odieuse, mais il ne pensait pas que l'Entente allait la lui imposer. Alors il étudiait minutieusement la constitution du nouvel État allemand, autonome, *mais allemand.* Toutefois, tous disaient : si on nous impose le choix entre la Prusse et la France, nous choisissons la France. Mais nous préférons rester dans l'État allemand.

C'est donc une grosse affaire de venir à la formule : autonome et *indépendant.* Je leur dis qu'elle est inévitable, qu'il faut d'abord *exister* pour pouvoir figurer au Congrès de la Paix, qui ne se mêlera pas des questions intérieures de l'Allemagne.

Mayence, 10-11 mai 1919.

Vu le Bourgmestre de Boppard[1], qui ne comprend pas pourquoi nous n'appliquons pas ici à tout le moins le régime de la Sarre. Il m'adresse des supplications vraiment émouvantes, comme si l'événement dépendait de moi.

A Mayence, constatation de la consternation des officiels et prussianisés. Elle ne me console pas.

Mayence, 11 mai 1919.

Si Foch n'y voit pas d'inconvénients, j'irai voir Clemenceau le 16 au matin pour le mettre au courant. Mais je n'agirai que d'accord avec lui.

La consternation des Prussiens de Wiesbaden est tout à fait réjouissante. Elle était d'ailleurs annoncée, puisqu'ils refusaient de croire à la défaite.

Mayence, 12-13 mai 1919.

Il est une heure, et un visiteur assez important vient de me quitter seulement. Conversation très utile et très intéressante. Patriote rhénan pur, affichant une grande sympathie pour la France, mais demandant qu'on facilite sa tâche en cédant à la nouvelle République le bassin de la Sarre, tout simplement... La nouvelle République serait au début séparée de la Prusse mais [unie] à l'Allemagne... C'est un autre point de vue. Intelligent, assez fin — conversation très séduisante — mais qui ne m'a pas convaincu.

1. Ce bourgmestre dut quitter le pays après notre départ de Mayence pour ne pas s'exposer à la vengeance des Prussiens.

Le Hérissé apprend avec stupeur mes offres de service de toutes sortes pour la reconstitution des régions envahies. Je devais attendre des ordres pour le départ de mes quatre cent dix-huit voitures; n'en recevant pas, j'ai expédié le premier convoi de 100, le deuxième part aujourd'hui. Aucune réponse à mes offres d'outils.

Mayence, 13-14 mai 1919.

Grande et belle réception de Foch ici. Trois bataillons sénégalais, trois bataillons blancs, trois escadrons faisant la haie, un escadron de spahis en manteaux rouges et chevaux blancs escortant au petit trot les autos découvertes. Foule énorme, acclamations sur presque tout le parcours. « On se croirait en France... » dit le maréchal... Dîner, retraite aux flambeaux, et feu d'artifice.

Ces cérémonies ont ici une grosse action.

Mayence, 15 mai 1919.

Départ à sept heures. Promenade triomphale sur le Rhin avec douze vedettes et montés sur le Bismarck, le plus beau bateau de passagers touristes. [Foch] est ravi, et prétend que je mène mes réceptions comme mes attaques. Troupes rangées le long de la rive, fanfares, etc... pendant quatre-vingt-dix kilomètres. — Quatre heures de trajet. — Déjeuner à Coblence chez le général Liggett, commandant la IIIe Armée U. S., visite d'Ehrenbreitstein, puis à Neuwied chez les Princes de Wied (l'un est l'ex-souverain d'Albanie) — et aux tombeaux de Hoche et de Marceau, que je fais réparer.

Mayence, 16 mai 1919.

Visites continuelles. Conspirations diverses. Petit incident à Francfort, où le gouvernement prussien voudrait bien avoir l'occasion d'intervenir violemment sur la population pour retrouver son autorité qui s'y est effondrée sans secousse. Des officiers en bourgeois ont essayé de provoquer la foule contre mon officier de liaison et sont arrivés à le faire conspuer. On m'a fait des excuses, mais c'est insuffisant et je réclame des sanctions, ce qui est tout différent.

Mayence, 17 mai 1919.

Cet après-midi, conférence de trois heures avec le Comité de la République rhénane. La question n'avance pas. L'heure est passée de se présenter à la Conférence de la Paix comme un état nouveau, et les protagonistes sont fort timides : ils prétendent que l'heure n'est pas venue de proclamer l'indépendance et se contentent de vouloir figurer « dans le cadre de l'État allemand ». Ils prétendent englober la Sarre, ce que je leur déclare inadmissible. La Sarre se décidera à l'heure fixée. Mais ce serait pour eux l'occasion d'acheter leur autonomie en restant allemands. C'est très intéressant, mais d'un déclenchement beaucoup moins rapide que je ne l'espérais à Aix-la-Chapelle.

Mayence, 19 mai 1919.

Andlauer arrive de la Sarre, où tout va bien. Il a envoyé à Requin une lettre de moi où je répondais à Andlauer sur les propositions faites de la part de Tardieu : restez les trois mois qu'on nous donne avant les décisions de frontières et faites de votre mieux, mais n'acceptez pas une situation diminuée, non par vanité blessée, mais pour ne pas « prolonger devant les populations de la Sarre le spectacle de notre incohérence et de notre ingratitude » (J'avoue que je ne pensais pas seulement à lui en écrivant). La seule situation possible est celle de mandataire du Conseil interallié. — Mis au pas grâce aux mesures énergiques, les fonctionnaires prussiens se rallient!

Mayence, 20 mai 1919.

Nous venons de quitter huit Lorrains, principaux membres de la Société des deux cent soixante prisonniers d'Ehrenbreitstein, incarcérés à la déclaration de guerre comme suspects, puis internés en Allemagne sur la rive droite du Rhin et délivrés par l'armistice et la révolution. Je les avais reçus après leur visite à leur ancienne prison et j'en avais invité quelques-uns à dîner. Ce sont de braves gens auxquels l'autorité prussienne a délivré un vrai certificat de civisme payé un peu cher, mais de grande valeur.

Mayence, 21 mai 1919.

Ce matin, reçu mon préfet prussien de..., homme du monde teinté d'internationalisme, protégé de l'impératrice Frédéric, assez curieux personnage qui n'était guère tolérable que dans ce poste balnéaire.

Deux heures. — Et puis est arrivé le principal conspirateur me rendre compte d'une sorte d'ultimatum des protagonistes de la République rhénane au gouvernement de Berlin : « Nous allons proclamer la République rhénane, faites-lui bon accueil. » Mais il s'agit toujours de la République autonome et non indépendante.

P. S. — La République rhénane fait un nouveau pas. La proclamation ne fait plus allusion à la Sarre et contient seulement la phraséologie du jour. Résultat de mes conférences d'aujourd'hui.

Mayence, 22 mai 1919.

J'ai envoyé le général Denvignes à mon voisin U. S. pour connaître ses intentions à l'égard de la République rhénane qu'on veut proclamer chez lui, car Coblence[1] serait la future capitale. Il me fait dire qu'il est personnellement très favorable, et aussi très désireux de me satisfaire, et d'aider un projet favorable à la France. Mais qu'il a des ordres pour s'opposer à tout changement dans le gouvernement. Aussitôt prévenu, j'ai [communiqué] avec le principal meneur, qui stoppe, mais demande qu'on envoie à Coblence pour arrêter une contrefaçon prussienne qui se préparait : Thierry[2] ira demain parler aux Anglais dont j'obtiendrai, je pense, le concours négatif tout au moins. Il est assez piquant de voir la libre Amérique s'opposer à l'expression de la volonté populaire : il s'agit simplement de convoquer une Constituante ici.

Mayence, 24-25 mai 1919.

Journée très dure. Jeanneney[3] s'annonce — sans dire pourquoi, et Fayolle est mandé pour le recevoir chez moi. Fayolle

1. Coblence était le siège du Quartier Général américain.
2. Le colonel Thierry, sous-chef d'État-Major de la Xe Armée.
3. M. Jeanneney était alors sous-secrétaire d'État à la Présidence du Conseil.

arrive. Jeanneney passe incognito à la gare. — Jeanneney arrive après notre déjeuner; Clemenceau l'a envoyé sur une démarche de Wilson qui a reçu un message de Coblence sur la République rhénane. Mon agent de liaison a peut-être un peu dépassé ses instructions, mais enfin il a fait tout son métier en renseignant mon camarade américain et en lui demandant ses intentions. Thierry revient de Cologne[1] au cours de la conversation, puis Fayolle revient de Wiesbaden. Tout confirme qu'il ne s'agit pas d'une conspiration, mais de démarches régulières, faites par des personnages très qualifiés.

Jeanneney va demain à Coblence, et nous causerons à son retour. En tout cas, dès maintenant, il faut mettre une sourdine

Mayence, 26 mai 1919.

Thierry a eu deux bonnes conversations avec les Anglais. Le projet est assez sympathique aux personnalités dont il dépend, et je crois qu'ils suivront moins servilement leurs instructions. Le tout va dépendre d'eux. Ma conversation de ce matin (8 h. 30 — 10 h. 30) tout à fait bonne, et j'ai pu ne rien casser en jouant la carte anglaise. C'est évidemment une « diminutio capitis » de se soumettre à leur décision, mais que faire?... On me donne ce soir de bonnes nouvelles de Trèves, où l'on était encore un peu indécis non sur le fait, mais sur l'instant. Tout est lâché maintenant.

Mayence, 25-26 mai 1919.

Cet après-midi, carrousel très réussi. En somme, le grand succès du concours hippique, c'est la démonstration que nos chevaux et nos cavaliers sont supérieurs à tous les autres; nos officiers, trop modestes, s'attendaient à être distancés de loin par les Anglais et il n'en a rien été. Féraud[2], pendant le carrousel, me dit que ce spectacle est le dernier dans son genre : on ne reverra plus la lance, supprimée, ni les cavaliers de cinq à sept ans de service.

Mon hôte est revenu de Coblence avec confirmation de tout ce que je lui avais dit. Il a insisté sur la nécessité de freiner à

1. Siège du Quartier Général anglais.
2. Général commandant un corps de cavalerie.

cause des Américains. Là-dessus, j'ai évité une entrevue avec le principal meneur du comité d'action, mais il m'a fait dire qu'il proclamait la République rhénane à Aix-la-Chapelle mercredi à onze heures, parce que Berlin refusait toute autorisation.

C..., chez lui, a vu ses agents ce soir. A onze heures, j'ai éludé une conversation au téléphone et un entretien. Mais je ne puis l'esquiver demain. J'ai dû aller réveiller Jeanneney au retour de C... pour lui raconter les nouvelles de ce côté. Il y aurait eu véritable abus de confiance des U. S. qui auraient tout raconté au Président de la Prusse rhénane (7 millions d'administrés), et auraient permis au ministre de l'Intérieur de Prusse de venir à Coblence mardi.

On veut répondre par la proclamation de la République rhénane, mercredi à Aix, et me voir immédiatement... Et je serai obligé d'éconduire, de [lénifier] la situation....

Mayence, 27 mai 1919.

Aujourd'hui rien de neuf : confirmation des décisions prises. Tout continue très favorablement.

Mayence, 28 mai 1919, 3 heures après-midi.

C'est pour demain. J'ai approuvé la proclamation au peuple rhénan, qui est un grand progrès sur le premier projet. Puis, j'ai envoyé un officier chargé d'exposer la nécessité d'une première déclaration, acte de naissance du nouvel État, dans lequel il s'attribue la représentation diplomatique avec droit de paix ou de guerre, et traité de commerce, etc. Puis, viendrait la proclamation, enfin la notification aux puissances de l'Entente et à l'Allemagne. La notification par le canal du maréchal Foch au Président de la Conférence de la Paix, des généraux pour les puissances de l'Entente, le tout par télégraphe demain.

L'affaire se présente de mieux en mieux. D'après mes agents, le ministère de l'Intérieur de Prusse serait à Coblence incognito. Les Américains l'y ont autorisé et nient sa présence. Cette duplicité m'étonne un peu, je l'avoue — et je fais vérifier. Ce serait un bon atout dans notre jeu — car cette présence est un vrai défi aux Rhénans.

Mais ici toute une séquelle de neutres se tient dans la coulisse, prête à marcher dès le premier signal donné. C'est la même chose partout et dans tous les temps.

En somme, les affaires me paraissent trop engagées pour qu'on puisse penser à un recul.

Je suis un peu compromis dans les polémiques de presse, particulièrement dans la *Gazette de Cologne*, mais pas trop.

Mayence, 29 mai 1919.

Le Gouvernement allemand a rappelé que tout acte ayant pour objet la séparation de la Prusse rhénane constituait une haute trahison passible des travaux forcés à perpétuité ou de la détention en forteresse, également à perpétuité, et a requis ses magistrats d'engager les procès, le cas échéant. J'avais déjà proposé l'annonce : « Douze millions de Rhénans proclament la République. — Le gouvernement de Berlin les condamne aux travaux forcés à perpétuité : qui exécutera la sentence? » — Mais nos [noirs] conspirateurs délibèrent. [De notre côté] rien ne se fait. Nous aurons, je pense, une déclaration platonique, puis on agira après pour la campagne... Il ne faut jamais se décourager, mais vraiment nous jouons de malheur. Nous sommes partis quarante-huit heures trop tard. Et puis les gens de Cologne étaient encore très indécis. Et les pourparlers avec Berlin ont montré à Scheidemann que le mouvement est très sérieux et lui donne le prétexte qu'il cherche pour céder par crainte d'une dislocation générale : car la Westphalie et le Hanovre suivraient de près, et la Prusse se retrouverait avec ses limites de 1750. C'était le but immédiat, nous ne pourrons pas l'atteindre en ce moment.

Mayence, le 30 mai 1919.

Réception des fonctionnaires ce matin. Mon préfet me demande de recevoir les chefs autorisés des divers partis de la Hesse, qui viennent me demander de les consulter et d'insister pour éviter la République rhénane. — J'accepte de causer avec eux individuellement.

Mais je vois avant eux le président du Comité, docteur Dor-

ten. Il explique l'insuccès par la peur. Le général Michel[1] a fait dire aux délégués réunis qu'il leur était très sympathique, mais que si les autorités prussiennes les mettaient en état d'arrestation, il ne pourrait s'y opposer, et même qu'il réprimerait les troubles qui pourraient se produire si leurs partisans voulaient les délivrer. Cette sympathie toute platonique ne les a pas excités... Mais l'affaire a fort excité Berlin. Trois de mes interlocuteurs ont vu le gouvernement allemand et tout raconté, malgré leurs promesses et les ordres de Dorten. L'un d'eux est revenu à Wiesbaden à peu près officiellement, disant que le gouvernement allemand était disposé à traiter si l'Entente adoucissait ses conditions pour obtenir la création nouvelle.

J'ai vu successivement deux des chefs de partis, l'un député à Berlin, l'autre à Darmstadt. Ils m'ont beaucoup parlé de la République du Rhin moyen, se faisant fort de la faire accepter. Hesse rhénane, Hesse-Nassau (province prussienne de Wiesbaden), Palatinat. C'était mon projet primitif, que j'ai exposé sommairement à Mandel.

Télégramme de Pétain demandant de la part de Clemenceau s'il est vrai que j'organise une saison de musique allemande. J'avoue avoir jumelé mes deux théâtres.

Mayence, 31 mai 1919.

La République rhénane rebondit. Après avoir consulté son monde et fait tournée dans le Palatinat, Dorten se décide pour demain. Il fait la proclamation dans un manifeste aux Rhénans, puis notifie par les généraux alliés aux chefs d'État de l'Entente, par Foch à Clemenceau, président de la Conférence de la Paix. Il a la conviction d'attirer tout le monde. D'Aix-la-Chapelle, ses affidés envoyaient d'amers regrets, prêts à ceindre la couronne du martyre. Il fixe le gouvernement provisoire à Wiesbaden, certain d'y être protégé.

Nous sortons d'une conférence sur Jean Bon Saint-André, où quelques Mayençais bien, bons bourgeois de province en France.

1. Commandant les troupes belges d'occupation.

Mayence, 1er juin 1919.

Ce matin messe de Jeanne d'Arc[1] (affluence compacte de la population), avec un panégyrique (dont je n'ai pas entendu un mot), mais cérémonie très imposante, avec une maîtrise de toute beauté. Je suis retourné au salut, encore beaucoup de monde, mais moins. Beaucoup de Mayençais. Tous me saluent chapeau bas. C'est assez significatif aujourd'hui.

Car les affiches sont apposées, qui proclament la République rhénane. Les télégrammes pour les généraux alliés et Clemenceau partis comme convenu. Discussion pour le télégramme au Gouvernement allemand, un à Scheidemann, l'autre à Ebert.

Attitude un peu réservée. Les groupes se forment, chacun lit, puis on se sépare sans dire mot. Mais l'affichage est interdit à Aix-la-Chapelle, par ordre du *Gouvernement belge*. Les Anglais incertains. Impossible de joindre les Américains inaccessibles au téléphone le dimanche. — Mes fonctionnaires arrivent affolés; à qui obéir? Si je donne l'ordre formel, on obéira au nouveau gouvernement.

Mais j'ai l'ordre de rester neutre. Je m'en tire en disant de ne pas refuser d'entrer en relation avec le Gouvernement de fait, qui a l'avenir pour lui...

Arrivée de Barrès ravi : « J'avais prédit que vous ne restiez aussi tranquille que pour préparer une offensive... C'était la seule chose à faire... Poincaré sera ravi. »

— Mais le Tigre?... Barrès confirme sa brouille avec Foch.

Mayence, 2 juin 1919.

La journée a été employée à apaiser les tentatives de grève que les pangermanistes avaient organisées à Wiesbaden et à Mayence en guise de protestation contre la proclamation de la République rhénane[2]. C'est à peu près terminé et j'en profite pour me débarrasser de quelques meneurs gênants, en particulier de quelques professeurs qui avaient fait la grève des écoliers, très facilement, comme bien vous pensez : on leur octroie un jour de congé en guise de protestation.

1. Qui venait d'être canonisée.

2. Sur tous ces événements, nous rappelons que la *Revue de Paris* a publié une longue étude *La Première tentative de République Rhénane*, par Guy de Traversay, dans les livraisons des 15 novembre et 1er décembre 1928.

Reçu directement télégramme de la Guerre : « Je vous prescris de n'assister à aucune conférence, en vous bornant au strict accomplissement de votre devoir militaire. » Tel est le résultat de la proclamation de la République rhénane et de sa notification aux puissances de l'Entente et à Clemenceau.

Le député Doizy, de passage, en inspection du Service de Santé, m'avait félicité, mais en ajoutant : « Il faut seulement que vous réussissiez, sinon on vous pendra. — J'ai déjà été pendu plusieurs fois », lui ai-je fait remarquer.

Ce soir, à sept heures et demie, arrivée du général Robertson.

Mayence, 3 juin 1919.

Nos grèves de manifestation sont finies.

Arrivée de M. Jeanneney avec son acolyte — puis de Fayolle — récits des faits. Jeanneney vient de passer à Kaiserslautern, où il a assisté à une manifestation dissipée par la force. Il a passé ensuite à Landau. Un Prussien avait été tué la veille, et il en prend texte pour une homélie. Fayolle proteste, et je me joins à lui en faisant bloc. Puis Fayolle s'en va, rappelé par l'heure, — après une heure et demie de conversation.

Et je continue.

Reçu lettre de Clemenceau qui m'envoie de longs passages du rapport de Jeanneney sur sa première mission : il admet que je pouvais envoyer un officier français à mon voisin U. S., mais que je n'avais pas à lui donner mon avis sur la conduite à tenir (c'est une question de pure forme de rédaction : je pouvais dire que la République rhénane allait être proclamée et que je laisserais le mouvement se développer librement dans ma zone). En somme, tout cela sent bien mauvais à tous égards. Je m'en expliquerai avec Jeanneney. — Car on peut parler : ça ne sert pas à grand-chose, mais il écoute.

Il m'a quitté à six heures cinquante, et à sept heures j'étais au théâtre à me laver les méninges en écoutant la *Flûte enchantée* admirablement jouée et exécutée — C'est une consolation. —

Malgré la mauvaise volonté des Gouvernements anglais et américain et la neutralité du Gouvernement français, le mouvement autonomiste continue en Rhénanie sous la direction de

Dorten pendant tout l'été. Mangin en suit les progrès. *A cette époque, les plus hautes personnalités bavaroises, hanovriennes, le Président de la République de Hesse-Darmstadt, faisaient, directement ou indirectement, des ouvertures au général Mangin, en vue d'une politique séparatiste. L'évêque de Trêves, dont le diocèse comprenait le territoire de la Sarre, déclarait consentir à l'installation d'un évêque français à Sarrelouis.*

La correspondance de Mangin reprend au mois de septembre :

Mayence, 17-18 septembre 1919.

Dorten revient de Cologne avec un gros succès que nous soulignerons dans la presse, le fait en vaut la peine. Il était parti un peu inquiet et ne s'était décidé à faire parler de l'Assemblée rhénane (à dresser en face de von Starck[1] et de ses acolytes) qu'au dernier moment. Il croyait qu'on ne pourrait jamais décider le Centre à voter une protestation contre le délai de deux ans[2] prescrit par la nouvelle constitution, grâce au compromis scolaire, et voté par tous les chefs du Centre en bloc, la mort dans l'âme, mais se croyant obligés d'immoler leur patrie pour garder le prêtre à l'école. — Et voilà que tout a passé. Il me renseigne hâtivement et viendra causer demain matin.

Mayence, 18 septembre 1919.

L'événement du jour est ma conversation avec Dorten. Il me confirme avec détails ce que je vous ai déjà dit hier.

Beaucoup reçu l'après-midi. Séché les larmes de la femme d'un médecin que j'avais expulsé pour attitude hostile. Refusé à notre ami Strecker la grâce des sept instituteurs expulsés le 2 juin pour le mouvement gréviste : je crois qu'il faut tenir bon sur ce point-là, précisément parce qu'on tient à me faire céder. Ils ont chacun une cinquantaine d'élèves qui apprendront, ainsi que leurs familles, qu'on ne fait pas la grève pour essayer une pression politique. Pour toutes les autres condamnations, je prépare larges grâces.

1. Fonctionnaire représentant la Prusse dans les territoires occupés.
2. La nouvelle constitution du Reich permettait à une région de voter son autonomie, mais ne rendait le vote exécutoire qu'après un délai de deux ans.

20 septembre 1919.

J'ai envoyé un officier au maréchal Joffre avec une lettre lui proposant un programme. L'officier était chargé de lui dire qu'il ne pouvait passer inaperçu ici; que pour mon armée, pour les Rhénans et pour les Prussiens, il fallait le recevoir dignement. Il a répondu qu'il était venu en touriste, mais se soumettait à mes exigences[1].

Mayence, 28 septembre 1919.

J'envoie par le lieutenant de Rocquigny [à M. Mandel] une lettre qui sera adressée vers le 5 octobre à la Société des Nations par un groupement important de tous les partis, en empruntant la voie anglaise, que je trouve élégante au cas particulier. Je parle d'une lettre que Dorten écrit au Pape pour préparer la visite des évêques allemands *ad limina*, visite empêchée par la guerre depuis cinq ans et qui est imminente.

[La lettre à la Société des Nations] ne doit être divulguée dans la Presse que vers le 6 octobre, mais il faut profiter de cette occasion pour cheviller l'idée de la République rhénane. C'est le résultat de la dernière visite de D... à Cologne, et de son entrevue avec le général Clive, qu'il m'a racontée ce matin.

Vu le colonel Zopff, chef du S. R. du G. Q. G. retour de Berlin; il est très intéressant. Il m'a renseigné sur les tractations essayées par les divers partis avec l'Entente et surtout avec la France. Je suis un peu surpris qu'on n'ait rien tiré de la situation. Mais il vaut mieux ne rien écrire de tout cela.

Q. G., 1er octobre 1919.

[P] vient de téléphoner à mots couverts [à T.], de Paris, qu'il était fort question de mon départ de Mayence. C'est là une source d'information très sérieuse. Je vais donc aller voir de quoi il retourne et essayer de rester... Quelle vie!

GÉNÉRAL MANGIN

1. Le maréchal Joffre fut l'objet de manifestations enthousiastes de la part des Mayençais. Au théâtre, toute la salle l'acclama.

LA NEIGE DE GALATA[1]

VI

La cordialité que le commandant avait marquée à Bernier en présence de Bérard était sincère. Pourtant, au lieutenant lui demandant si Bernier était un ami possible, Germenay eût hésité à répondre. Lorsqu'il avait été avisé du nom du nouveau capitaine, il avait éprouvé un double mouvement de satisfaction et de souci. Car l'estime que l'on éprouve pour un homme ne suffit pas à le rendre sympathique.

Naguère, sur le front de France, quand le nom de Bernier était prononcé dans un groupe d'officiers du 13e, tous s'accordaient sur la même formule : il n'aurait pas fallu qu'il quittât les lignes et se montrât ailleurs que dans l'action. Certains même lui refusaient toute indulgence et le tenaient pour un homme difficilement supportable.

Il avait l'aplomb de ceux que leur intelligence et les connaissances qu'ils ont pu acquérir par eux-mêmes élèvent au-dessus du niveau ordinaire de leur condition. Mais cette supériorité, à laquelle on applaudit quand elle donne des marques réelles de sa valeur, cause autour d'elle un sentiment de malaise déplorable dès qu'elle ne s'exerce plus dans son champ d'action naturel. Bernier se mêlait à toutes les conversations. Il ne soupçonnait pas que certains sujets exigent un long usage, et il montrait en toutes choses une sorte de bon sens catégorique qui rendait impossible tout entretien aimable. Il avait des

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars.

prétentions à l'esprit, mais il le faisait consister dans une sorte de lourde ironie; il « chinait », comme on dit dans son pays. Il plaisantait souvent; mais ses jeux de mots et ses anecdotes étaient ordinairement accueillis par un silence glacial, dont il ne se souciait d'ailleurs pas le moins du monde. Il est probable qu'il ne s'en apercevait même pas.

Quelque temps après son arrivée au front, le caractère de Bernier avait semblé se modifier; il devenait sombre, taciturne; il regardait de tous côtés avec une sorte d'inquiétude anxieuse. Il était distrait, écoutait les ordres en pensant à autre chose; on avait pu le taxer de négligence. Germenay lui en fit la remarque; Bernier s'était excusé; il avait corrigé sa faute, mais était retombé dans une lourde mélancolie, comme un homme miné par un mal secret et profond.

Germenay, qui avait sur les devoirs moraux du chef les idées réglementaires, ne pouvait le laisser dans cette tristesse sans essayer de la dissiper. Il l'avait questionné :

— Alors, ça ne va pas?

Bernier avait haussé les épaules.

— Vous n'avez pas de mauvaises nouvelles?

— Non, Dieu merci.

— Vous n'êtes pas souffrant?

— Bon Dieu non! Pourtant, je vous assure, il y a des moments où l'on voudrait être crevard.

— Allons, allons, pas de mauvaises pensées...

Bernier avait sursauté.

— Oh! permettez. Vous comprenez mal. Je ne veux pas dire que j'envie les évacués. Mais non, parole d'honneur. Je veux dire simplement que je préférerais être anémique.

Et il était parti d'un gros rire, en ajoutant :

— Je vous promets de faire attention. Mais qu'est-ce que vous voulez, de tout ce qu'on peut endurer ici, il n'y a que la privation de ça qui me paraît vraiment pénible!

C'est ainsi que Germenay avait découvert la préoccupation maîtresse de Bernier.

Il y pensait en souriant, le lendemain de l'arrivée du capitaine à Constantinople, tandis qu'il revenait de sa promenade à cheval dans le vallon de Kiaht-Hané.

A la caserne Halil Pacha, Bernier l'attendait, pour lui

rendre compte de la manière dont il avait pris son service. Le commandant le fit monter avec lui à son bureau.

— Alors, cette première nuit?

— Parfait, rien à signaler.

— Vous avez vu Antoine?

— Je l'ai trouvé tout de suite.

— Il vous a déniché quelque chose?

— Je dois le revoir aujourd'hui. Vous savez, réflexion faite, j'ai couché à Galata. Puisque, de toute manière, je devais payer la chambre, autant en profiter.

— Bien; mais ne vous y attardez pas. N'est-ce pas qu'Antoine est un type qui connaît bien son affaire?

— Oui, celle-là, et d'autres. Il me l'a fait comprendre.

Bernier se mit à rire.

— Il a tout de suite vu ce que pouvait désirer un homme comme moi, qui vient de passer une semaine sur un bateau.

— Ah bien, — fit Germenay, que cette confidence amusait. — Et alors?

— Il m'a dit qu'il m'attendrait vers dix heures et demie devant la grille de Galata-Saray. Je remarque une chose, c'est qu'ici on dîne rudement tard. Enfin, passons. Je retrouve mon bonhomme. Nous quittons la rue de Péra et il me fait faire plusieurs crochets par des petites rues. Quel pavage! Et heureusement que des gens mettent des lampes au-dessus des portes; sans cela on se casserait la figure à chaque pas. C'est curieux, ces lampes. Avec en plus leurs hautes portes de fer, toutes les maisons ressemblent à des bobinards. Mais Antoine m'affirme que c'est un quartier bourgeois. Je lui dis qu'avant tout je tiens à ne pas me rencontrer avec des sous-officiers. Il me fait des mains un geste qui signifie que je ne dois pas m'en faire. Bref, nous arrivons rue, rue...

Bernier tira de nouveau le bout de papier qu'il gardait dans la poche de sa veste.

— Rue Hodja-zadé. Vous voyez où c'est?

— Naturellement. Entre Parmak-Capou et Sira-Selvi.

— Peut-être bien. Arrivée devant une grande porte avec un butoir. C'est ici vraiment qu'on comprend ce que c'est qu'une « lourde ». De chaque côté, une fenêtre munie d'une grille sérieuse. Antoine frappe au butoir. A la fenêtre, j'entre-

vois un visage, puis un bonhomme se met à discuter avec Antoine. En grec, je suppose. Nai, Oji, Nai, Oji, Kalista, malista. C'est le grec, n'est-ce pas?

— Oui.

— On nous ouvre et, par un vaste escalier, on nous fait monter deux étages. Antoine me dit : « Vous êtes chez madame Aïganouche. » C'est un nom grec?

— Non, arménien.

— Une grosse femme, avec des yeux noirs larges comme la moitié du visage. Et bien habillée. Elle nous fait entrer dans une pièce où deux ou trois jeunes femmes faisaient marcher un gramophone.

« A notre vue, elles ont arrêté le disque et sont restées debout, en se regardant. Pas mal évidemment. Des brunes avec toujours ces grands yeux noirs. La bonne femme parle à peu près français; elle m'explique que toutes ces jeunes filles sont très gentilles et qu'elles n'aiment rien tant que les officiers français. Ce qui m'amusait, c'est qu'elles avaient des robes de soirée qui étaient certainement trop longues pour elles. La femme me dit de lui expliquer mes goûts; que si celles-là n'y correspondent pas, elle enverra chercher quelqu'un. Car Antoine m'a expliqué que dans ces maisons-là, les filles ne sont pas pensionnaires. La maquerelle envoie son portier les quérir chez elles, ou au restaurant. Moi, je lui dis de ne pas se déranger. En effet, il y en avait une qui ne me déplaisait pas. Petite, mais bien roulée. L'ennui, c'était qu'elle ne parlait pas un mot de français. Vous me direz que ce n'est pas nécessaire... Enfin, je demande les prix. Pour me répondre, la bonne femme nous fait sortir sur le palier. Alors, ça n'allait plus du tout. Elle me demande quinze livres turques. Antoine me fait le compte en francs. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Je ne puis pas admettre qu'une garce gagne en une heure le montant d'une semaine de cantonnier. Elle a eu beau me dire qu'il était impossible de trouver mieux à Péra, j'étais complètement refroidi. Rien à faire pour ce prix-là. Je fais signe à Antoine que nous partons. La bonne femme recommence à discuter en grec, mais j'étais déjà dans la descente.

« Or, quand j'eus dépassé le premier palier, j'entends qu'on monte. Je m'efface contre le mur. Je vois alors deux femmes

qui, arrivées à ma hauteur, gravissent les degrés l'une derrière l'autre, en s'appuyant sur la rampe. Elles passent en affectant de ne pas me regarder. La lampe du premier étage éclairait assez pour que je distingue leurs traits. Réellement jolies, et le teint clair. Je les suis des yeux. Vous savez que c'est lorsqu'elle monte un escalier qu'on peut voir si vraiment une femme a de l'allure, et de la souplesse, et des jointures comme il faut. Tout se dévissait bien. C'était autre chose que la petite classe de là-haut. Elles s'arrêtent au premier et disparaissent derrière une porte. Je ne fais ni une, ni deux. Je remonte et je frappe à la porte. J'entends qu'on ferme à clef. Alors, je suis pris d'une envie folle de revoir ces femmes. J'appelle Antoine. Mais déjà il descendait en vitesse.

— Allons-nous-en, — me dit-il.

— Mais, — lui dis-je, — j'ai changé d'idée. Je viens de voir ce qu'il me faut.

— Il vaut mieux partir. Madame Aïganouche est très fâchée.

— Entendu; mais elle n'est pas fâchée avec mon pognon. Vous me faites rigoler, vous.

En effet, je ne comprenais plus. Trois minutes avant, la vieille ne voulait pas me laisser partir. Pourquoi n'aurais-je pas été bien vu en revenant?

Antoine prend un air navré; mais je remonte au second. La vieille était penchée sur la rampe et nous épiait. Je lui dis carrément que je veux une des femmes qui sont à l'étage au-dessous. Alors, elle agrandit encore ses grands yeux, et ses cils noirs s'élèvent jusqu'à ses sourcils. Elle met un doigt sur sa bouche, et me présente la paume de l'autre main grande ouverte. Comme ça. »

Et Bernier imita le geste de l'Arménienne.

— En Orient, — dit le commandant, — c'est le signe de dénégation.

— C'est bien ce que j'ai compris. Mais alors, pourquoi ce refus? Je lui demande une explication.

— Je vous en prie, — me dit-elle, — c'est impossible.

— Pourquoi?

— Réservates, — me dit-elle avec un sourire contraint. — Espéziales.

Je voulus discuter, mais elle me fit chttt... d'un air scandalisé, et je n'insistai pas. Elle avait hâte que je m'en aille; ça se voyait. Elle n'essaya pas de me reparler de ses brunettes. Je n'aime guère à être contrarié par une taulière; mais je ravalai mon envie de lui secouer les puces.

Je retrouvai Antoine devant la fameuse porte du premier étage. On aurait dit qu'il y montait la garde. Je lui reprochai de ne pas être venu m'aider dans ma discussion avec l'Arménienne. Il ne me répondit pas.

— Partons, — répéta-t-il; et il prit bien soin de me faire passer le premier dans la descente.

Une fois dehors, il retrouva sa langue.

— Capitaine, — me dit-il, — avec votre permission je vous dirai un conseil. Si jamais nous retournons dans une maison pareille, ne soyez pas en uniforme. »

— C'est aussi mon avis, — dit le commandant de Germenay.

— Bien. De votre part, je comprends tout à fait la remarque, et je me le tiens pour dit. Mais ce Grec, lui, qu'est-ce que ça pouvait lui faire?

Bernier fit un geste évasif.

— Voilà, — dit-il. — J'étais déçu. L'idée de ces deux femmes me trottait dans la tête. Je n'avais pas envie de faire une autre tentative. Et puis, la veille, sur le bateau, j'avais mal dormi. En fin de compte, le mieux était d'aller me coucher. Antoine me mit alors dans ce funiculaire qu'ils appellent le Tunnel, et je me retrouvai sur le quai de Galata. La mer était belle. Ça m'a calmé les nerfs, et j'ai dormi comme un plomb.

— Vous reverrez Antoine?

— Cet après-midi. Il doit m'emmener voir un logement. Dans mes goûts et dans mes prix. Quant au reste, je me débrouillerai tout seul.

Et il se mit à rire en regardant le commandant, mais celui-ci ne partagea pas sa gaieté.

Voyant que Germenay n'était pas décidé à commenter avec lui son équipée nocturne, Bernier changea brusquement de conversation.

— Et alors, qu'est-ce qui se passe dans le pays?

— Dans quelques jours, vous en saurez autant que nous.

— Calme plat?

— En apparence. Voici bientôt un an que les Turcs ont arrêté l'avance grecque à Inn-Eunu. Quant à nous, nous avons réglé nos questions avec eux.

Il se mit à lui expliquer les accords d'Angora et la situation en Anatolie.

VII

Tous les autres dansaient. Germenay et Bérard déchiquetaient machinalement des pailles et leurs étuis de papier de soie. Sur la table, des coupes à demi pleines, des tasses de café turc, avec leur dépôt compact de marc, où les convives avaient planté des cure-dents.

Ils avaient dîné au Summer-Palace avec le chef d'escadron Izoard, que sa jeune femme, Daria Vsévolodovna, contraignait à une vie de fête perpétuelle.

— Tout homme porte cela au fond du cœur, — dit Bérard. — Rendre une femme heureuse. Voyez Izoard. Pensez à cette vie de cavalier. Et la guerre. Et puis, lorsque l'accalmie vient, il se livre avec passion à ce désir dont le destin l'avait obligé de différer le contentement. Mais est-il heureux? N'a-t-il pas parfois l'idée qu'il est trop tard, et qu'il manquera toujours à sa vie d'avoir joui de cet élan à l'âge où l'on ne songe pas à en discerner les bornes?

Mais ce n'était pas au commandant que s'adressait la question du jeune homme, ni le bonheur d'Izoard qui l'occupait. Son regard se perdait sur la nappe où gisaient les roses froissées par les femmes.

Le commandant reconnaissait cette mélancolie.

— Véronika est partie? — demanda-t-il.

— Hier.

— A votre âge, je n'aurais pensé qu'à profiter de la liberté que la circonstance m'octroyait.

— Pour quoi faire?

— Rien. Me sentir seul. Oublier mes liens. M'alléger. Avoir de bonnes sensations, la fraîcheur de la nuit, l'odeur des embruns, que sais-je, en me disant que ces bien-être, je ne les dois à personne. Ainsi, ce soir, je n'aurais pas accepté

l'invitation de Daria. Vous venez chercher ici des comparaisons, des idées, des prolongements de vos pensées habituelles, alors que c'était le contraire qui vous convenait.

— J'ai eu peur de la solitude.

— Eh bien! il fallait sortir avec Bernier. Je vous assure qu'avec lui vous n'auriez pas eu envie d'analyser les conditions du bonheur.

— Il a l'air fruste, mais, au fond, il doit être comme les autres.

— Peut-être; mais je vous garantis que vous auriez d'abord vu les différences. Et, en ce qui vous concerne, ce n'aurait pas été un mal.

Puis, voyant que le lieutenant ne l'écoutait pas :

— D'ailleurs, cette musique finirait par m'alanguir, moi aussi. Ce sont des Russes, naturellement. Venez, mon petit, nous allons faire un tour dans le parc.

— Excusez-moi. J'ai demandé la prochaine danse à Daria.

— Comme vous voudrez. Mais moi, j'ai besoin de marcher un peu.

Dehors, la brise faisait frissonner les arbres.

Une fraîcheur humide s'étendait sur le parc, et, en frôlant une touffe de dahlias, Germenay fit tomber une pluie de rosée.

Il monta par la grande allée, et, laissant le tennis sur la droite, il gagna le sommet de la colline. Deux grands pins parasols se découpaient sur le ciel. Le calme et le silence étaient d'une profondeur émouvante. Les eaux du Bosphore étaient sans une ride, reflétant de l'autre côté du détroit les lumières d'Hunkiar Iskelessi, et les falots de quelques promeneurs attardés que des bateliers ramenaient en Europe.

Il arriva jusqu'à la petite barrière qui sépare le parc du verger de Nicolas Médovitch. Il s'y appuya et regarda la mer.

Quand il était ainsi, seul en face d'un beau spectacle, le commandant de Germenay éprouvait du plaisir à penser qu'il n'était pas un reître.

Il était devenu officier parce qu'il était de tradition que le cadet des Germenay allât à Saint-Cyr. Sa famille possédait un des principales fortunes foncières du Nivernais, autour de Corvol d'Embernard. Au sortir de l'École, il était resté en garnison à Paris, sans autre désir que de bien passer sa jeunesse.

Il aimait les femmes. C'était l'époque où la première qualité d'un homme séduisant était le tact. Germenay avait cette vertu. Et dans une société où les femmes considéraient le mariage comme le contraire de l'amour, un homme de son caractère était sûr de trouver auprès d'elles un accueil passionné, pourvu qu'il laissât pressentir la sûreté de sa délicatesse, garantie d'une liaison sans drames. Ainsi, Germenay avait attendu la guerre sans penser à autre chose qu'aux plaisirs de ses maîtresses à voilettes. Il apprenait le russe, dans l'espoir d'être nommé plus tard attaché militaire à Saint-Pétersbourg. Quand il fut nommé capitaine, il céda aux instances de son frère aîné, qui, resté sans enfants, voulait qu'il se mariât. Il accepta de venir au 13e de ligne à Nevers, et il se serait peut-être décidé pour une des riches héritières qu'on lui proposait lorsqu'il dut partir pour se battre.

Germenay n'avait jamais eu d'ambition. Dans son métier, il faisait rigoureusement son devoir, mais il ne s'était jamais senti la passion de commander. Il lui manquait cette confiance en soi qui fait les vrais chefs, et surtout cette facilité à disposer de la destinée d'autrui dont ne sauraient se passer les hommes qui ont à exercer des droits sur ceux qui les entourent.

La douceur de cette nuit turque, voilà au fond ce qui lui convient. Un air limpide, un ciel clair comme une pensée facile.

C'est le second été qu'il passe ici. Le plus beau qu'il ait connu depuis huit ans. Il pense à ses étés dans les vallées de Macédoine, que dominaient des rochers roses; aux bords du Danube, avec les soirs mauves des marécages; en Ukraine, dans des bourgs qui semblaient des îlots d'arbres au milieu de la steppe. Mais bientôt, ce qui s'impose à sa rêverie, c'est un été dans une petite ville des Vosges. Pourquoi revoit-il aussi nettement une bourgade alsacienne avec ses hauts toits et ses charpentes visibles, et, tout autour, des montagnes couvertes de sombres forêts?

C'est Bernier qui a rendu cette vie à un paysage dont nul détail, depuis des années, ne s'était présenté à la mémoire du commandant.

Des souvenirs lui reviennent. Comme Bernier était heureux de lui raconter sa soirée avec Antoine! Au fond, c'est un brave

type. Il n'est pas rancunier. Peut-être même a-t-il oublié. Car enfin, en Alsace, à deux reprises, il s'est montré sévère avec lui. Et toujours pour le même motif. Bernier se rappelle-t-il qu'un jour, à Massevaux, Germenay l'a obligé à quitter une chambre douillette et claire parce que la dame de céans était venue se plaindre à lui? Elle avait trouvé l'officier tenant sa fille sur ses genoux, une gamine de quinze ans, et lui disant : « Si tu fais ce que je te demande, personne n'en saura rien, et tu verras : tu seras si contente que tu ne demanderas qu'à recommencer. Si tu continues à faire la bête et si tu me le refuses, je dirai à tout le monde que tu l'as fait, et tu seras bien ennuyée. » Et, un peu plus tard, ces quatre jours d'arrêts, pour être allé sans permission à Rougemont-le-Château, au grand galop, frapper à une porte qu'on lui avait indiquée... Tout cela a sans doute été effacé. Craonne, Heurtebise, le coup de main d'Avocourt. Et Saint-Mihiel...

D'ailleurs, depuis qu'il a retrouvé Bernier, le commandant remarque que ses défauts sont beaucoup moins criards. Il a toujours cette manière de trouver naturel et logique tout ce qu'il fait, de postuler *a priori* l'approbation d'autrui; mais ses paroles sont plus prudentes, et ses yeux témoignent souvent d'un rire intérieur qui ne manque pas de finesse.

VIII

Germenay, Bérard et Bernier durent attendre plus d'une semaine avant de dîner ensemble. Lorsque le commandant fut libre, Véronika revint de Thrace et Bérard la suivait chaque nuit là où la menait son caprice. Elle refusa de passer une soirée avec le commandant. Elle hésitait toujours à accepter ses invitations. Non qu'elle méconnût ses amabilités et ses prévenances. Il lui plaisait parfois de dîner avec cet homme de bon ton, mais, lorsqu'elle échangeait avec Bérard des paroles où l'amour se montrait, elle redoutait les regards du commandant, sur le sens desquels, d'ailleurs, elle se méprenait. Alors qu'il n'y mettait le plus souvent qu'une indulgence souriante d'homme de quarante ans à l'égard de son cadet, elle croyait y voir une ironie railleuse et discrètement

hostile. Elle soupçonnait à tort le commandant de tenir sur elle les propos cyniques et légers que la tradition de tous les pays prête aux militaires chevronnés. En un mot, elle nourrissait contre lui les préventions que toute femme ne manque de concevoir à l'égard de celui qui passe avec son amant les moments de la journée où elle ne peut avoir accès.

Puis ce fut Bernier, qui, sans donner d'explications, fit savoir qu'il lui était difficile de sortir le soir.

Enfin, une nuit, les trois officiers se trouvèrent réunis dans les jardins de Rottenberg, au Taxim.

Là, le dîner ne finissait jamais avant onze heures.

L'assistance était nombreuse. Officiers anglais étalés dans les fauteuils de rotin, les jambes croisées; Italiens souriants et comme chez eux sous ce ciel méditerranéen. Et, partout, comme des pavots rouges au milieu des tons jaunes ou gris vert des uniformes, des Ottomans à fez.

Les trois officiers français avaient leur table à l'entrée du jardin qui servait de restaurant d'été. Sur leur gauche, la grande salle, dont seules les baies étaient occupées, et, au delà des dîneurs, ils pouvaient apercevoir la fresque du fond, peinte par un Russe, qui représentait une orgie à la cour d'Élisabeth Pétrovna.

« Ça ressemble à des Louis XV », avait dit Bernier.

La brise agitait les ramures et des cosses d'arbre de Judée tombaient sur la nappe.

A deux mètres de Germenay, un groupe d'Arméniens était assis. Rien dans leur physionomie ne décelait ni plaisir, ni ennui. Ils n'applaudissaient pas les acrobates, ne souriaient pas des plaisanteries des chanteurs; le seul geste qu'ils se permettaient était un coup d'index sur leur cigarette pour en secouer la cendre. Lorsque l'un d'eux, le plus gros, le plus lourdement calé dans son fauteuil, amenait ainsi sa main au bord de la table, les joyaux dont elle était chargée lançaient des scintillements.

A plusieurs reprises, Bernier avait remarqué ces bagues étincelantes. Il les fixait maintenant avec tant d'insistance que l'Arménien se tourna légèrement vers lui et lui lança un regard dont on ne pouvait rien dire sinon qu'il était extraordinairement brillant. Puis il revint à son immobilité. L'homme

eût été beau sans la graisse qui noyait ses traits. On aurait aimé à l'imaginer jeune, avec son nez aquilin, ses yeux bruns, et ses lèvres pourpres. Mais il fallait effacer les plis des paupières, et cette épaisseur des mâchoires qui alourdit inéluctablement le visage des hommes de sa race.

Bernier se pencha vers Germenay.

— Vous croyez que c'est du vrai? — lui dit-il.

— N'en doutez pas.

Le capitaine fit une moue admirative.

— Vous le connaissez, puisqu'en entrant il vous a salué?

— Comme tout le monde ici. C'est Garabet Asfazadour.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est riche.

— C'est, en effet, une situation, — dit Bernier. — Et comment gagne-t-il son argent?

— Il ne le gagne pas. Il le possède. Ici, en moins d'une génération, on perd de vue l'origine d'une fortune. Tout ce que je sais, c'est qu'il a à Péra un grand nombre d'immeubles. Lorsque nous irons au Bosphore, je vous montrerai sa propriété, au sommet de la colline qui domine Yéni-Keuy. Un parc et des jardins qui, dit-on, font rêver. Un jour, au cours d'une promenade à cheval, j'ai voulu m'en approcher; mais je n'ai rien vu que la cime des arbres, car ce parc est enclos d'un mur très haut.

A ce moment, Rottenberg s'approcha de la table des Arméniens, et, se penchant vers Asfazadour, lui dit quelques mots à voix basse. Le visage du gros homme s'éclaira enfin d'un sourire; il se leva et suivit le patron par l'allée d'où l'on accédait aux cabinets particuliers.

Tandis que Bernier et Germenay suivaient des yeux la lourde silhouette de leur voisin qui s'éloignait, Bérard aperçut au fond du jardin, en retrait, dans la pénombre, Véronika qui lui faisait signe.

Il se leva vivement et lui fit à son tour le signe de venir. La jeune femme traversa le restaurant.

Les officiers, debout, la saluèrent et Germenay la pria de prendre place à leur table. Mais elle s'excusa. Elle avait passé la soirée chez des amis, à Nichantache. Mais comme elle s'ennuyait, elle était sortie. Passant devant le Taxim,

elle avait pensé que Bérard y était peut-être encore. Elle était heureuse de pouvoir leur souhaiter bonsoir. Mais il était trop tard pour qu'elle s'arrêtât.

Bérard lui offrit de la reconduire, et il prit congé de ses amis.

Quand les jeunes gens furent partis, Bernier et le commandant restèrent encore un moment. Le spectacle était fini. L'orchestre jouait « Le Cheikh » et les danseuses qu'on avait vues auparavant demi-nues, empanachées de plumes d'autruche, se dispersaient maintenant, en robe de soirée, parmi les buveurs.

— Si cela vous amuse, — dit le commandant, — vous pouvez danser avec une de ces demoiselles et l'inviter à prendre quelque chose avec nous.

— Merci bien. D'ailleurs, avec votre permission, mon commandant, je voudrais bien ne pas rentrer trop tard.

— Nous partons ensemble.

Ils marchèrent en silence jusqu'à la rue de Péra. Une odeur douceâtre de mouton grillé et de tranches de pastèques, que les restaurants turcs avaient exhalée, semblait sortir d'entre les pavés, maintenant que les devantures étaient closes. Non loin de l'Aghia Triada, sur une terrasse ornée d'un portrait de M. Venizelos, dans un cadre de roses en papier, des mandolinistes jouaient en sourdine des reprises de l'amygdalo syrto. Au coin de la rue, un sergent de la police anglaise regardait la montre fixée à son poignet pour ne pas manquer la minute au delà de laquelle il monterait infliger une amende au tenancier du concert.

Les boutiques sommeillaient, mais les éventaires des marchands de fruits offraient encore leurs pyramides de melons et de pommes éclairées par de petites bougies plantées en rampes sur leurs pentes. Et, sur le trottoir, mangeant des sandwiches de matières épicées, des ombres à la démarche molle et lasse, vêtues d'étranges assemblages de vestes et de culottes provenant de tous les régiments du Tsar.

Chez Tokatli, c'était l'heure des derniers sorbets, que les Levantins goûtaient lentement, le canotier rejeté au sommet du crâne.

Tout près, un premier étage laissait passer sa lumière à

travers des rideaux de linon rose, en même temps que des bouffées de saxophone et d'accordéon. C'était un air triste et grave, rythmé comme une danse d'Ukraine.

Bernier écouta.

— Mais c'est *Je cherche après Titine* qu'ils jouent là! — s'écria-t-il.

— Sans nul doute, — répondit Germenay. — Vous entendez ce que peuvent faire de nos refrains des gens qui ont la poésie dans le sang.

— Des Russes?

— Oui. La « Rose Noire ». C'est ici que Bérard a rencontré Véronika.

— Cette femme qui est venue le chercher ce soir?

— Oui. Elle est jolie, n'est-ce pas?

Bernier semblait réserver sa réponse. Il demanda :

— C'est sa poule?

— Je ne vous conseille pas d'employer ce mot-là devant lui. Vous vous feriez mal voir.

— Pourquoi? Il ne couche pas avec elle?

— Diable si! Mais quand vous lui en parlerez, dites « votre amie ».

— Comment? C'est lui qui l'entretient?

— Mon Dieu, je crois que Bérard n'a pas d'autres ressources que sa solde. Vous me direz qu'en ce moment, avec les indemnités, un lieutenant peut procurer bien des petits plaisirs à une femme. Mais ce n'est pas ce qu'on appelle l'entretenir.

— Je comprends. Mais alors, elle a quelqu'un qui lui laisse assez de liberté.

— Vous vous trompez. Véronika n'a pas d'autre amant.

— Tiens. C'est bizarre.

— Qu'est-ce qui vous étonne?

— Rien. Une idée. Enfin, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, et je croyais tous les Russes d'ici fauchés comme les blés.

— Ce n'est pas tout à fait exact. Il y a des situations spéciales. Ainsi, Véronika et sa mère, qui avaient des propriétés en Ukraine, n'ont pas tout perdu dans la révolution. Elles conservent des fermes situées sur la rive droite du Dniestr, échappant ainsi au bolchevisme puisque la Bessarabie est deve-

nue roumaine. Elles continuent donc à en toucher les revenus. Véronika est d'ailleurs mariée à un type qui travaille en Thrace.

— Ah! Je comprends. Mais qui est-ce qui vous a raconté cela?

— Bérard, et Véronique elle-même.

— Eh bien, Bérard a de la chance. Pour un garçon de son âge, qui n'a pas encore d'habitudes, c'est ce qui vaut le mieux. Être l'amant d'une femme mariée qui a de quoi vivre. Du plaisir. Point de questions d'argent. Point de complications. Et point d'attachement sérieux. Chacun son destin; on se quitte comme on s'est pris. Il a de la chance.

— Je ne vous contredirai point, mon cher Bernier; car la chance se venge quand on la renie. Pourtant, vous vous trompez si vous croyez que Bérard voit les choses aussi simplement que vous. Il aime Véronika, et pour un garçon de son caractère, ce mot est lourd de sens.

— Il l'aime? — répéta Bernier d'un air narquois. — Ça devient dangereux.

— Ne parlez pas à la légère des sentiments d'un homme que vous connaissez mal. Bérard est de ces enfants que la guerre a pris au sortir du lycée. Ils arrivent un peu tard aux choses du cœur, mais avec un sérieux et une profondeur que nous n'avons peut-être jamais connus, ni vous, ni moi, Bernier.

— Oui, mais dans cette ville!...

— Qu'importe. D'ailleurs, nous avons déjà trop parlé d'une chose qui ne nous regarde pas. Promettez-moi qu'aucun écho de ce bavardage ne parviendra aux oreilles de Bérard. C'est un charmant garçon; mais, là-dessus, il est ombrageux.

— Entendu, mon commandant. Pourtant, si vous avez de l'influence sur lui, permettez-moi de vous donner un conseil. A votre place, j'essaierais d'amener Bérard à n'attacher pas trop d'importance à sa liaison avec cette demoiselle.

— Mais vous ne la connaissez pas!

— Mon commandant, il n'y a que quinze jours que je suis ici, mais j'ai déjà compris beaucoup de choses. Entre autres que tout ce par quoi nous jugeons, nous autres Français, du bonheur ou du malheur, n'a pas ici le même sens, et n'est d'aucune utilité. Croyez-moi. Veillez sur Bérard; et s'il s'emballe, freinez.

— Vous savez bien, Bernier, qu'en pareil cas, le conseilleur perd son temps, et risque en même temps de perdre l'affection de l'autre. Et puis, je ne me suis jamais fait l'arbitre du bonheur ou du malheur de personne; je ne vais pas commencer à mon âge.

— C'est votre affaire. En tout cas, vous avez mon avis. Si Bérard s'attache à cette femme plus qu'il ne faut, il fait une couillonnade. Bonsoir, mon commandant.

En parlant, ils étaient arrivés jusqu'au coin de Coumbaradji Yocouchou. Le commandant vit Bernier s'engager dans la descente, marchant à grandes enjambées et roulant des épaules.

— Quel type, — murmura-t-il. — Mais pourvu qu'il tienne sa promesse! S'il aborde ce sujet avec Bérard, c'est la brouille inévitable.

IX

Le commandant de Germenay habitait à l'extrémité de la rue Agha Hammam, chez une vieille dame ragusaine qui lui avait loué sa chambre, se réservant son salon.

En passant devant Galata-Saray, il croisa Antoine. Celui-ci leva son canotier et s'inclina avec beaucoup de respect. Le commandant fit signe au Grec de s'approcher et lui tendit la main.

— Je vous remercie, Antoine, de vous être occupé de monsieur Bernier.

— Mais de rien, Excellence; c'était mon devoir; et c'est, au contraire, moi qui suis très touché.

— Vous lui avez trouvé un bon logement?

— Monsieur le capitaine m'a dit qu'il était très content. Puisque cela a plu à monsieur Bernier, c'est parfait. Et puis cela rendra service à des dames qui en avaient bien besoin.

— Tant mieux. Il faut bien que tout le monde soit heureux. Et maintenant, Antoine, les affaires de la journée sont finies, vous voilà en quête d'une distraction.

— Quelle distraction, mon Dieu? Qu'est-ce que vous voulez faire dans cette ville, à cette heure? Ah! parlez-moi de Paris. Quand je pense au temps de mes études!

Ce qu'il appelait ainsi, c'étaient les deux années qu'il avait passées à jouer au poker chez Adolphe, rue Gay-Lussac.

— Pourtant, — lui dit Germenay, — ici, il y a matière à plaisir.

— Certes, — répondit Antoine. — Ce n'est pas la matière qui manque, mais ce je ne sais quoi qu'on ne peut pas acclimater ici, l'art, si vous voulez, la vivacité d'imagination.

— Pourtant, les gens du pays ne manquent pas de tempérament.

— Entendu; mais que voulez-vous, il n'y a pas moyen de les sortir de leurs habitudes. Donnez-leur du champagne, qui délie l'esprit. Cela les amuse. Mais ils n'y ont recours que pour l'apparat. Dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes, ils reviennent vite au raki, lequel, au contraire, conduit aux sensations nébuleuses.

— Elles ont leurs charmes.

— Je ne dis pas le contraire. Mais on n'en sort point, il n'y a pas moyen de faire de progrès.

— Vous parlez comme un pédagogue, — dit Germenay en riant. — On croirait que vous avez essayé de faire adopter une méthode, et que vous avez été déçu!

— Déçu n'est pas le mot. Que faire? Après tout, chacun prend son plaisir comme il l'entend, et celui qui est chargé de le procurer doit bien se plier aux manières des autres. Mais tout de même, il y a des moments où l'on se dit que c'est dommage.

— Et ce sont ces regrets que vous promenez ce soir?

— Pas spécialement ce soir. Mais tenez, puisque nous en parlons. Une amie à moi, Arménienne, m'avait confié le soin d'organiser des parties de plaisir chez un de ses compatriotes, qui possède une propriété au Bosphore. Elle avait des dames toutes prêtes, et non pas des petites filles de la rue de Péra, mais des femmes exquises : beauté, finesse, esprit, et tout. On pouvait faire des choses merveilleuses. Si vous voyiez ce jardin? Paradeisos, dit-on en grec. Un vrai paradis. Des fleurs, des bosquets, de l'eau pure. J'avais fait arranger de petits cabinets de verdure, pour recevoir les couples, et l'on aurait pu passer là des moments inouïs. Mais que voulez-vous. Le deuxième jour, c'était fatalement la réunion des hommes

autour du plateau de raki, les mézés, les petites histoires. Qu'est-ce que des femmes voluptueuses avaient à faire là-dedans? Quand il faisait trop chaud, les hommes enlevaient leurs vestes, déboutonnaient leurs cols. Et, pendant des heures, il fallait verser la liqueur, apporter des dolmas, des sardines à l'huile, des tchiros au fenouil. Les femmes restaient assises sur des coussins, sans rien dire, se contentant de rire, en même temps que ces messieurs, à portée de leur main quand il leur prenait envie de toucher une hanche. Ou bien, on se mettait à chanter; guitares et luths; des airs à n'en plus finir, de vraies lamentations. Et, lorsque la nuit s'avançait, les cœurs étaient lourds, les têtes engourdies. Qu'est-ce que vous voulez faire dans ces conditions-là? L'amour ne peut plus être délicat, et ça devient la satisfaction d'un désir bien élémentaire! Et si vous les entendiez raconter leurs parties, vous pourriez vous imaginer des choses extraordinaires. Ils disent qu'il font ça « à la romaine ». Vous voyez ça d'ici, ces Héliogabale!

— Mon pauvre Antoine, — plaisanta Germenay, — si vous voulez voir apprécier vos efforts à leur juste valeur, il faudra, au préalable, donner des leçons de style.

— Et mon amie, qui monte ces rendez-vous, ne fait rien pour que ça change. Quand elle fait ses recommandations à ses protégées, elle ne sait que leur dire : « Avant tout, docilité, docilité! »

— Sans doute qu'elle sait mieux que vous quel est le secret du plaisir.

Antoine fit un geste évasif. En bavardant, ils étaient remontés jusqu'à hauteur de Parmak-Capou.

— Puisque nous sommes arrivés ici, — dit Antoine, — je vais faire un tour chez elle. Excellence, ne m'accompagnerez-vous pas?

— Non, merci.

— Alors, bonne nuit.

Le commandant le vit s'éloigner du côté de la rue Hodja-Zadé.

X

Véronique était allongée sur le petit divan, près de la fenêtre, un bras étendu sur les coussins, la tête rejetée en arrière. Elle fumait en souriant.

Bérard, assis à sa table, démontait un briquet avec la pointe de son canif. Il disposa les petites vis sur un morceau de papier et regarda son amie dont le visage se détachait sur la toile persane fixée au mur. Celle-ci représentait une terrible scène de bataille entre Hindous et Touraniens. Des éléphants écrasaient des corps amoncelés; des chameaux chargés de paille enflammée galopaient dans des attitudes tordues. Des hommes aux larges yeux noirs et aux moustaches lisses pourfendaient de haut en bas leurs ennemis en regardant de côté, d'un air que l'artiste naïf avait voulu effayant, mais qui n'était que placide. En bas, au premier plan, un bourreau décapitait des captifs, et la tête de Véronique reposait sur un monceau de troncs recroquevillés.

— Pourquoi souris-tu? — lui demanda-t-il.

— J'aime à voir comme vous vous appliquez. Vous avez les sourcils froncés, la bouche serrée. On voit votre caractère dans les moindres choses.

— Ce sera bientôt fini. Qu'est-ce que nous faisons ce soir?

— Je suis paresseuse. Nous sommes bien ici.

La réponse ravissait Bérard. Il n'aimait rien tant que ces petits dîners improvisés dans sa chambre.

— Calliopi ira nous chercher un flacon de douzico, et elle nous préparera des mézés. Dites-lui que je veux des concombres et du poisson fumé. Mais surtout point de dolmas.

— Vous avez vu le commandant, aujourd'hui.

— Naturellement. Il y a à peine une heure que je l'ai quitté.

— Et que vous a-t-il dit de moi?

En réalité, les deux officiers n'avaient point parlé de Véronique. Mais Bérard, sachant que les femmes n'aiment pas qu'on reste sans commenter la moindre de leurs apparition :

— Mon Dieu, — dit-il, — toujours la même chose, que tu es belle, que tu es élégante, que j'ai raison de t'aimer.

— Vous dites cela pour me faire plaisir.

— Mais non, c'est la vérité.

— Et ne vous a-t-il pas dit autre chose?

Bérard leva les yeux vers elle. Il remarqua sur son visage un air soucieux, qu'elle atténua dès qu'elle se vit observée. Il la rassura.

— Non. Tu t'imagines toujours que monsieur de Germenay peut intervenir dans notre vie. Il n'en est rien. D'abord, je ne le souffrirais pas; et puis, ce n'est pas dans son caractère.

— Les hommes sont si méchants. Ils sont toujours jaloux du bonheur d'autrui. Il y en a qui inventent n'importe quoi pour causer du tourment.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je t'ai répété souvent que Germenay était un gentleman, comme tu dis. Je ne vois pas d'après quoi tu pourrais en douter?

— Et cet homme qui avait dîné avec vous, hier soir, qui est-ce?

— Le capitaine Bernier? C'est un nouvel officier qui vient d'arriver.

— Vous le reverrez?

— Je pense bien. Je le vois tous les jours, matin et soir. Nous sommes à la même compagnie.

— Il est peut-être déjà votre ami?

— Mon ami, c'est beaucoup dire. Enfin, je crois que, pour le service, nous nous entendrons bien. Pourquoi me demandes-tu cela? Cela t'ennuierait qu'il devienne mon ami?

Véronique fit une moue.

— Je ne sais pas. Mais il y a des impressions qui ne trompent pas une femme.

— Voilà. J'ai arrangé mon briquet.

Il alla le ranger dans la poche de sa veste, accrochée à la clef de l'armoire à glace. Puis il sortit sur le palier et appela Calliopi à laquelle il donna des ordres pour le mézélik. En rentrant, il vint s'asseoir près de son amie. Il lui effleura d'un baiser la saignée du bras.

— Prenez une cigarette.

— Merci. Qu'est-ce que nous étions en train de dire? Ah oui! Le capitaine Bernier...

— Je crois que je n'aimerais pas cet homme. Il est tout à fait antipathique.

— N'exagérons pas. Il n'est peut-être pas très distingué...

— Oh! tout à fait vulgaire. Vous n'avez pas vu comme il m'a dévisagée, hier soir? Est-ce qu'un homme convenable fait une chose pareille?

— Je n'ai pas remarqué. Mais ce que tu me dis est amusant. Vraiment, les femmes ont un instinct... Ainsi, en quelques minutes, tu as pu comprendre que monsieur Bernier était un homme dont il était prudent de s'éloigner?

Véronika rougit et parut embarrassée. Bérard crut qu'elle regrettait d'avoir jugé précipitamment un homme qu'elle ne connaissait pas. Comme il avait lui-même de tels scrupules, il les prêtait aux autres.

— Prudent, — répéta-t-elle en relevant la tête. — Quelle prudence? Qu'ai-je à faire avec ce monsieur?

— Il ne s'agit pas de toi en particulier. Mais ta réflexion m'amuse, parce que justement aujourd'hui le commandant m'a raconté une histoire.

— Quelle histoire? — demanda vivement Véronique en fermant à demi les paupières.

— Sur le capitaine Bernier. Mais cela se passait en France. Il n'y a rien d'intéressant pour toi.

— Mais si, j'adore les histoires.

Bérard hésitait. Véronique se pencha vers lui, comme impatiente d'un plaisir après un souci.

— Mais si, racontez. Le soir est si calme. Racontez. Que pourrait-on faire de plus agréable en attendant Calliopi?

— Ce n'est rien d'extraordinaire. Mais, quand même, j'aurais bien voulu voir Bernier et Germenay en face l'un de l'autre. Il faut te dire que sur le front français, ils appartenaient déjà tous deux au même régiment. Bernier était proposé pour le grade de capitaine. Il faut t'expliquer aussi qu'avant de monter en grade, les officiers étaient envoyés à l'arrière dans une sorte d'école qui s'appelait le cours de franchissement.

Véronique secouait la tête, comme une petite fille qui montre qu'elle a compris.

— Ce cours se tenait à Remiremont, petite ville des Vosges.

— En Lorraine?

— C'est cela. Bernier fit donc là un stage de deux mois et,

m'a dit le commandant, il en revint avec ses trois galons et l'air d'un homme qui a connu enfin la joie de vivre.

— Pourquoi?

— Tu vas voir. Quelque temps après, Germenay fut lui-même envoyé à Remiremont pour devenir chef de bataillon. Vers la fin de son stage, il se promenait un jour, seul, sur les bords de la Moselle. A Remiremont, c'est le lieu de promenade le plus agréable. La rivière coule entre deux allées de beaux tilleuls. En été, c'est là qu'on vient chercher de la fraîcheur; on y trouve des bancs; Germenay s'arrêta un moment pour fumer un cigare, en regardant passer les gens. Rien n'était venu le distraire de son repos, quand son attention fut attirée par deux jeunes filles qui semblaient prendre intérêt à sa personne. En l'apercevant, elles s'étaient fait un signe et l'avaient regardé avec insistance. Il les suivit des yeux. Elles se retournèrent plusieurs fois; enfin, arrivées en haut de l'allée, elles eurent entre elles comme un conciliabule et revinrent sur leurs pas.

— Je comprends, — dit Véronique, — c'étaient des...

— On aurait pu le croire si leur aspect n'avait indiqué des jeunes filles parfaitement convenables. Elles étaient vêtues avec ce goût discret et arriéré qu'on observait encore dans nos provinces. Celle qui paraissait la plus jeune portait une ample cape de crêpe de chine noir qui voilait ses formes. Et vraiment, si elles n'avaient pas témoigné à Germenay une attention particulière, il ne les aurait sans doute pas remarquées.

» Arrivées à quelques pas de lui, elles eurent une hésitation, puis : « Monsieur, lui dit l'aînée en rougissant, vous êtes capitaine au 213e? » Germenay se lève et répond : « Pour quelque temps encore, mademoiselle. Vous connaissez peut-être à ce régiment quelqu'un dont vous seriez heureuse d'avoir des nouvelles? — C'est cela, monsieur. Nous connaissons au 213e un officier. Nous avons de ses nouvelles, mais cela nous ferait plaisir de parler de lui avec quelqu'un qui l'ait vu récemment. — Mais bien volontiers, mesdemoiselles. Comment s'appelle votre ami? — Le lieutenant Bernier, l'avez-vous rencontré? — Je pense bien! s'écria Germenay, j'ai fait toute la guerre avec lui. »

» Sans façon, avec un vif mouvement de joie, elles prièrent

Germenay de les accompagner. Chemin faisant, ils parlèrent de Bernier et le commandant put comprendre qu'elles avaient celui-ci en singulière estime. Naturellement, il renchérissait et faisait de son camarade le portrait le plus élogieux. Elles disaient que c'était vraiment un homme de cœur, et très sérieux, qu'on sentait chez lui la volonté de faire son devoir jusqu'au bout, qu'il était de ces hommes chez qui les défaillances semblent impossibles. Germenay les approuvait, répondant que Bernier était brave, solide au poste. Mais elles aimaient surtout ses idées sur la vie. « Il les affirme avec une telle force qu'on est obligé d'avoir confiance en lui. » C'était surtout l'aînée qui parlait. L'autre, celle qui portait la cape noire, soulignait les phrases de sa sœur en souriant.

» Puis, elles lui posèrent quelques questions sur la famille de Bernier, sur son état de fortune. Là-dessus, Germenay ne répondit que des phrases vagues et les jeunes filles sentirent qu'il s'enfermait dans une réserve tout à fait légitime. « Vous devez trouver, monsieur, lui dit l'aînée, que nous sommes bien curieuses? — Mademoiselle, vous avez sans doute vos raisons... — Eh bien! voilà : c'est qu'une de nos bonnes amies est fiancée au lieutenant Bernier. »

» Le commandant me disait qu'il y a des moments où l'homme le plus prudent se laisse aller aux pires étourderies, faute d'avoir le premier soupçon qui le mettrait sur ses gardes. Il répondit trop vite, ne pensant qu'à rétablir la vérité : « Mademoiselle, nous ne parlons pas du même Bernier. Excusez-moi de vous avoir entretenue depuis un moment d'une personne qui n'est pas celle qui vous intéresse... — Pourtant... — Le Bernier qui est à ma compagnie est marié; ce n'est donc pas le fiancé de votre amie. »

» A ce moment, le visage de la plus jeune exprima une lourde émotion. Elle regarda Germenay avec un air de terreur suppliante. « Vous êtes sûr de ce que vous dites, monsieur? » Il ne comprit pas tout ce qu'elle mettait dans sa question et insista : « Mais oui, mademoiselle, je suis sûr de votre erreur. Mon lieutenant Bernier est marié et reçoit régulièrement des nouvelles de sa femme... »

» La jeune fille se calma. Elle sembla admettre, comme le commandant, qu'ils étaient en pleine confusion. Mais l'aînée

reprit : « Voyons, monsieur, votre Bernier est-il un homme grand et fort? — Oui. — Avec des sourcils très accusés et de fortes moustaches noires? — Oui. — Et qui s'appelle Adolphe? — Précisément, Adolphe Bernier. — Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle en se précipitant vers sa sœur qui chancelait, quel malheur! »

» Elle soutenait la pauvre fille qui avait perdu la force de se tenir debout, et qui laissait tomber sa tête sur son épaule, les yeux mi-clos. La cape entr'ouverte laissait voir sa taille.

» C'est alors que, trop tard, le commandant comprit tout. Il s'accusait de stupidité. Comment n'avait-il pas vu ces taches brunâtres sur les pommettes, et cette angoisse à la première lueur de la vérité? Il n'y avait qu'à calculer. Séjour de Bernier : dix semaines. Arrivée du commandant deux mois après. Son stage : six semaines...

— Quelle histoire dégoûtante! — s'écria Véronique. — Et cette pauvre jeune fille?

— Germenay ne l'a jamais revue; elle s'était éloignée en pleurant, tandis que l'aînée disait : « Mon Dieu! nous croyions que nos malheurs étaient finis, et voilà qu'un misérable... Ah! le misérable! »

— Et il n'a jamais été puni?

— Comment veux-tu?

— Dégoûtant, — répéta Véronique. — Vous aviez raison. Je n'aurais pas dû insister pour entendre un pareil récit.

— Attends. Tout cela n'a rien que de très banal...

— Vous trouvez? — dit vivement la jeune femme, avec un étonnement plein de reproche.

— Ce qui est curieux, c'est la réponse qu'il fit lorsque le commandant lui parla de sa rencontre avec les jeunes filles.

— Ah! Germenay, au moins, lui a montré son indignité!

— Non. Avoue qu'il eût été abusif de sa part de se constituer le protecteur de ces inconnues, quelque compassion qu'il éprouvât pour elles. Il voulait seulement prévenir Bernier de la gaffe qu'il avait faite, pour que celui-ci ne se laissât pas surprendre par les événements.

— Les hommes ont une manière de voir les choses!...

— Quoi? Il était de son devoir d'avertir son lieutenant qu'il avait, bien involontairement, révélé sa véritable identité.

— Et l'autre a été confondu...

— Nullement. Il accueillit le récit de Germenay sans aucun émoi et parut même ne pas considérer ses paroles comme intempestives. « Que voulez-vous, fit-il, il aurait bien fallu le leur dire un jour où l'autre. »

— Quel front!

— Oui. Son calme laissa stupéfait Germenay, qui ne pensait pas s'en tirer à si bon compte. Il ne put s'empêcher de lui dire sur un ton de raillerie et de bonne humeur : « Mon cher, avouez tout de même que vous êtes un rude lapin. Aller promettre le mariage à une jeune fille pour coucher avec elle, quand on est soi-même père de famille, c'est un peu exagéré. » Et il ajouta : « Je vous indique, en passant, que c'est même superflu. »

— C'est tout juste s'il ne l'approuvait pas.

— Je te donne en mille la réponse de Bernier.

— Oh! ce n'est pas difficile : il lui a dit qu'un homme ne peut pas vivre sans amour, que nécessité fait loi et que, pour se contenter, tous les procédés sont bons; la ruse, quand la force ne suffit pas. N'est-ce pas, au fond, ce que pensent tous les hommes? Et après, ce sont les mêmes qui disent qu'il n'y a de victimes que volontaires, que les femmes sont mieux instruites là-dessus que les hommes!

Bérard lui baisa la main.

— Merci pour « tous les hommes ». Enfin, admettons qu'il y ait des exceptions. Eh bien, si Bernier avait répondu avec ce cynisme, le commandant n'aurait sans doute rien trouvé à dire...

— Il se serait peut-être même excusé de ne pas partager ses sentiments!

— Mais Bernier lui dit, avec l'air de croire que l'autre devait nécessairement approuver ses paroles : « Écoutez, mon commandant, vous allez me comprendre tout de suite. Avant la guerre, j'étais charpentier et j'ai épousé une femme de mon milieu, une blanchisseuse. Me voici officier. Si je le puis, je demanderai à rester dans l'armée. Vous comprenez que, dans ces conditions, je ne peux pas garder une femme pareille. Dans la vie de garnison, de quoi aurais-je l'air. Vous voyez ça d'ici, les visites à la femme du colonel, etc... Comme il me

fallait une bourgeoise, j'ai rencontré à Remiremont cette jeune fille. Ses origines, son éducation, tout ça faisait parfaitement mon affaire. Je me suis donc arrangé avec elle. Il ne me reste plus qu'à régler la question de ma femme. Je saurai bien l'amener au divorce. Elle comprendra, c'est une bonne fille : charpentier, j'avais un ménage d'ouvrier; capitaine, il me faut un ménage d'officier. D'ailleurs, si j'ai un gosse avec la petite, plus moyen de discuter. Cela, évidemment, j'aurais mieux aimé l'éviter. Mais pourquoi ne pas commencer tout de suite? De nos jours, ça se fait partout... »

» Le commandant m'a avoué qu'il était resté ébahi. Tant de lourdeur dans l'intrigue, tant d'ingénuité dans l'astuce, dépassaient les habitudes de son raisonnement. Mais ce qui l'irrita, ce fut l'air avec lequel Bernier semblait quêter un avis favorable. Il pensait certainement : « Vous êtes un homme de bonne famille, vous. Vous devez saisir naturellement combien mon point de vue est légitime! »

— Et c'est cela seulement qui l'indignait? — répartit Véronique. — La vilenie de ces calculs ne lui a pas fait horreur?

— Sans doute. Mais à quoi bon? Songe qu'à ce moment la guerre n'était pas finie, et que chacun ne pensait qu'à sa propre destinée, sans juger son voisin. Tout cela pouvait être effacé par une balle ou une grenade.

— Alors, il ne lui a rien répondu?

— Simplement : « Il y a tout de même des types culottés. »

— Mais maintenant, il a revu cet homme sans répugnance?

— Qui sait? Il y a entre des hommes comme Bernier et Germenay des souvenirs de guerre qui ont sans doute plus d'importance.

— Et vous, lorsque le commandant vous a raconté cela, qu'avez-vous dit?

— Moi? Rien. C'est une anecdote. De quel droit faire une réflexion?

— Mais enfin, vous ne pouvez pas regarder cet homme avec estime, avec sympathie. Dites-moi donc que tout cela blesse vos façons de sentir.

— Naturellement. Mais pourquoi le laisser paraître. Je dois vivre en bonne intelligence avec ce monsieur, c'est tout. Je ne sens nullement le besoin de rechercher son amitié.

— Il faut l'éviter autant que vous pourrez.

— Quelle idée? Mais pourquoi t'avoir raconté cette histoire. Excuse-moi. C'est une histoire d'hommes. J'aurais dû comprendre qu'elle comporte trop de traits susceptibles d'offenser une femme.

— Mais non. C'est moi qui vous en ai prié. D'ailleurs, je vous l'avais bien dit. Rien qu'à voir cet homme, j'avais compris tout ce qu'on peut conclure de sa conduite.

Véronique entoura de son bras le cou de son amant et plongea son regard dans le sien. Elle lui parlait d'une voix caressante :

— Quand je pense à vous, qui êtes si jeune, si noble! Vous avez des paroles si douces, si loyalement tendres! Faites-moi une promesse. Si cet homme cherche à devenir votre ami, à vous faire ou à vous demander des confidences, promettez-moi de l'écarter, de le décourager. Et ne me parlez plus de lui. Ce serait tellement me déplaire!

— Mais oui — comme tu es enfant, — c'est entendu.

Il lissait de ses mains les bandeaux sombres encadrant le visage de son amie. Qu'une histoire indifférente eût pu l'émouvoir si fort exaltait son amour. On eût dit qu'elle éprouvait le besoin d'être apaisée, rassurée. Ses yeux étaient brillants comme si elle eût été sur le point de pleurer.

— Et s'il vous parle des femmes, traitez-le comme il le mérite, c'est-à-dire comme un fourbe, un menteur, un satané menteur.

A ce moment, Calliopi entra, portant un plateau de mézés qu'elle déposa sur la table.

XI

Bérard tint sa promesse. D'ailleurs, le désir de ne pas déplaire à son amie s'accordait assez bien avec les sentiments que lui inspirait Bernier. Celui-ci lui fit des avances, auxquelles il répondit par une stricte politesse. Le capitaine s'en aperçut et n'insista pas. Il jugea Bérard comme « un petit crâneur qui se croyait sorti de la cuisse de Jupiter parce que le commandant de Germenay l'honorait de son amitié ». Il pensa aussi que Germenay avait sans doute rapporté au jeune homme la

réflexion qu'il avait faite sur ses amours avec Véronique et que Bérard s'en était irrité.

— Il a eu bien tort; ce que j'en ai dit, c'était pour son bien. Pourtant, c'est dommage; j'aurais pu lui être utile en le mettant sur ses gardes. Enfin, ce n'est pas mon affaire. Chacun s'arrange comme il l'entend.

Quant à lui, il avait dû « s'arranger » convenablement, si l'on en jugeait par la constance de sa bonne humeur. Il se montrait ponctuel et actif. Il s'était mis à apprendre le turc et surtout le grec, où il avait fait des progrès extraordinaires en moins de six semaines. Chaque fois qu'il remarquait la facilité de son caractère et son entrain, le commandant ne pouvait s'empêcher de penser : « La question du lit est résolue. » D'ailleurs, on ne rencontrait jamais Bernier dans les endroits où les officiers usaient ordinairement une partie de leurs loisirs d'été. On ne le voyait rue de Péra qu'aux heures où il montait au quartier, ou en revenait. Il ne passait jamais ses soirées aux jardins du Taxim, ni au restaurant que les Russes avaient établi à Bébek, au bord de la mer. Il ne prenait pas le train à Sirkedji pour la plage de Floria, où tant de belles femmes nues offraient aux ardeurs du soleil leurs corps désinvoltes. En sortant de la caserne, il était comme ces employés de Péra quittant leur bureau à la hâte pour ne pas manquer le bateau du Chirket ou de la Seiri-Sefaïne, qui les emmènera au Bosphore ou aux îles, rejoindre femmes et enfants. Mais Bernier ne prenait aucun bateau. L'amour du pittoresque n'était pas son fait, et les noms d'Halki et de Prinkipo n'excitaient pas sa curiosité.

Brusquement, à la fin du mois d'août, la ville secoua sa quiétude.

Le 26, Ismet Pacha avait lancé dix divisions contre Afioun-Kara-Hissar. L'aile droite des Grecs était anéantie, le reste battait en retraite précipitamment.

Le 28, les Turcs entrent à Afioun, et, trois jours après, ils prennent Koutaïah. L'offensive s'étend. Au sud, elle suit le Méandre, et, au nord, elle dépasse Biledjik. Dès le 3 septembre, on sait qu'Ouchak est évacuée et que les Grecs refluent en désordre sur Brousse.

A Constantinople, on attendait les nouvelles avec fièvre. On avait deviné qu'il se passait quelque chose lorsque toutes les communications avec l'Anatolie avaient été coupées. Les télégrammes et les lettres étaient arrêtées. Les trains ne partaient plus d'Haïdar-Pacha et les bateaux en partance pour la Mer Noire avaient reçu l'ordre d'attendre à Galata.

La joie monta à Stamboul. Mais ce peuple est réservé. Dans les rues, on échangeait des regards brillants. La résignation fit place à l'espoir. On s'abordait avec des félicitations mutuelles, et l'on allait prier. Le vendredi, une heure avant le namaz, Sainte-Sophie était comble. Le peuple exigea l'ouverture des galeries supérieures, et s'y porta en foule. Il y avait dans la mosquée vingt mille personnes, et lorsque la prière commença, que tous ces corps rangés se prosternèrent et se relevèrent ensemble, le temple colossal, ébranlé par ce rythme, fut parcouru de frissons jusqu'au sommet de sa coupole. Toutes les maisons arborèrent des étendards rouges à croissant blanc. Déjà des murmures circulaient contre le Sultan, parce que les palais, ni les ministères n'avaient pavoisé.

Puis on apprit l'entrée des kémalistes à Smyrne, le 9 septembre. Le cabinet grec démissionnait par crainte des mutineries.

Alors, l'enthousiasme éclata, de Mélek Hatun à Nichantache. Des étudiants et des softas réunirent la foule au pied de la mosquée du Conquérant. Un cortège immense remonta la voie triomphale qui traverse la ville. Des automobiles remplies de fleurs portaient de grands portraits de Mustafa Kémal, encadrés de soie écarlate et de verdure. Tous ceux qui, une semaine avant travaillaient dans l'ombre à l'œuvre patriotique, ceux du « Groupe d'observation des troupes », les jeunes gens de la « Défense nationale », les cochers, les pêcheurs, qui, chaque nuit, passaient en Asie les armes des dépôts clandestins, tous ceux qui avaient tissé ce réseau d'espérance reliant, soigneusement dissimulé, Angora à chaque maison turque, relevaient la tête et criaient avec passion, suivis par des milliers de voix : « Yacha, Yacha ! Bin Yacha Mustafa Kémal pacha ! »

La nuit, des torches et des lampions parcouraient la ville.

On payait au prix de la soie le moindre mètre de papier rouge, transformé aussitôt en guirlandes.

La rue de Péra changea de couleur. Tous les marchands qui pavoisaient bleu et blanc le dimanche précédent, ornaient leurs boutiques d'immenses étendards turcs, sous les sarcasmes des gamins à fez. Les plus compromis pliaient bagage et s'embarquaient à Galata. Les bateaux en partance pour Salonique regorgeaient de longues figures.

Lorsque Bernier demanda à Germenay : « Que va-t-il se passer? » le commandant répondit simplement :

— Je n'ai reçu aucun ordre. Les hommes ne sont pas consignés.

— Mais qu'est-ce que vous en pensez?

— Je n'ai pas d'avis à émettre.

Cependant, d'autres officiers, plus loquaces, commentaient les événements. On apprenait l'incendie de Smyrne. Était-il volontaire ou fortuit? Les Grecs accusaient les Turcs, et ceux-ci les Arméniens. On disait que les soldats turcs, qui avaient montré jusqu'alors de la modération, laissaient éclater la fureur qu'ils avaient accumulée en traversant l'Anatolie dévastée. Des excès étaient commis. La garde des consulats était renforcée. On racontait que l'embarquement des fuyards n'était pas assez rapide, que les Alliés avaient formé des camps d'asile et qu'on devait envoyer des troupes pour les protéger. Des divisions turques, après être entrées à Brousse, marchaient sur Panderma et s'approchaient de la zone neutre des Détroits. Les Alliés faisaient une démarche à Angora pour en rappeler l'inviolabilité. Alors on suivit les entretiens suscités par la victoire turque entre les Anglais et les Français. Quelle attitude prendre si Mustafa Kémal poursuivait son avance et voulait s'établir sur la rive méridionale de la Marmara? Et même, s'interdirait-il de foncer sur Constantinople? N'y serait-il pas précédé par une insurrection formidable du peuple en pleine allégresse? Lloyd George, disait-on, était partisan de la résistance armée, en invitant les Dominions à la rescousse, tandis que Poincaré prescrivait au contingent français de quitter Tchanak pour éviter un contact possible avec les kémalistes. Ces nouvelles animaient les conversations. On déplorait le désaccord des Alliés. Cer-

tains disaient que les politiciens français s'agenouillaient béatement et sans raison devant le général turc, et s'indignaient de cette pusillanimité. D'autres, au contraire, affirmaient qu' « ils ne s'en ressentaient pas pour aller tirer les marrons du feu en faveur de l'Angleterre ».

Bernier était de ceux-là. Jusqu'alors, il s'était montré assez grécophile, et parlait volontiers des qualités de cette race, mais lorsqu'il fut question d'expédier des troupes de l'autre côté de l'eau, il ne cacha pas qu'il était résolument partisan de l'immobilité.

Un matin, il aborda Germenay, avec un front soucieux :

— Vous savez qu'on a envoyé à Moudania trois compagnies du 66e?

— Eh bien! — répondit le commandant, — et après?

Les jours suivants, celui-ci remarqua que le capitaine resta sombre et préoccupé.

Enfin, le 3 octobre, la conférence des généraux se réunissait à Moudania, tandis que lord Curzon venait à Paris. Le roi de Grèce Constantin avait abdiqué et le gouvernement insurrectionnel d'Athènes avait hâte de traiter. Une semaine après, le protocole d'armistice présenté par les Alliés était signé par Ismet pacha. Les Turcs étaient satisfaits. Les troupes grecques d'Europe devaient évacuer immédiatement la Thrace orientale jusqu'à la rive droite de la Maritza. Une occupation militaire interalliée devait assurer provisoirement le maintien de l'ordre sur ces territoires, jusqu'à leur remise, dans un délai d'un mois, à l'administration civile et à la gendarmerie turques.

Le commandant de Germenay reçut immédiatement l'ordre de s'embarquer pour Rodosto, avec deux compagnies, afin de veiller, dans ce district, à l'exécution des clauses d'armistice. Pour commander le dépôt du Taxim pendant son absence, il désigna le capitaine Marguet, qui était le plus ancien.

Le soir même, celui-ci se présenta à son bureau. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au tient basané, au regard fuyant. On le disait neurasthénique et de caractère faible. La vérité était qu'il vivait dans une perpétuelle mélancolie en pensant à sa femme, qui, restée en France, le trompait

impudemment, tout en le tracassant sans trêve par des demandes d'argent.

— Mon commandant, — dit-il, — vous m'avez désigné pour commander le dépôt. Mais, s'il m'est permis d'exprimer un désir, j'aimerais mieux faire partie de l'expédition.

— Avez-vous une raison particulière?

— Pas précisément. Mais, à tout prendre, j'aime autant voir du pays que de rester ici, où je m'ennuie.

Le commandant pensa : « Il compte aussi qu'avec les frais de déplacement, il pourra faire des économies sur sa solde. » Il ne répondit pas tout de suite, puis :

— C'est à voir, — dit-il. — Mais il faudrait avoir quelqu'un pour permuter.

— J'y ai pensé. Le capitaine Bernier est disposé.

— Ah bon! — s'exclama Germenay qui ne put réprimer un sourire. Puis, désignant les paperasses sur sa table :

— Laissez-moi finir ça. Restez à votre compagnie; je vous enverrai chercher pour vous donner ma décision.

La démarche le divertissait : « Le bougre, pensait-il, est encore plus astucieux que je ne croyais. Au lieu de demander à ne pas partir, ce qui évidemment aurait mauvaise façon, il s'arrange pour que ce soit ce pauvre type qui demande à partir à sa place. Qu'a-t-il bien pu lui raconter pour le décider? Il mériterait que je lui joue un bon tour. »

Le commandant de Germenay professait volontiers qu'il est toujours dans l'intérêt du service de ne pas contrarier les gens sans nécessité. « Un homme content en vaut deux », disait-il.

Au bout d'un quart d'heure, il rappela Marguet et lui dit :

— C'est entendu. Vous partirez avec votre compagnie.

L'autre salua et se retira.

Germenay envoya chercher Bernier pour lui passer les consignes de la garnison. Celui-ci fut là sur-le-champ. Le commandant eut l'impression qu'il avait attendu dans le couloir la sortie de Marguet. Il maîtrisait mal sa joie, qui n'avait pas encore eu le temps de se trouver une contenance.

L'embarquement devait commencer dans la nuit, à trois heures. Jusque-là, Bérard resta avec Véronique.

XII

L'occupation militaire de Rodosto prit fin avant le terme fixé par les conditions d'armistice. Les Turcs avaient fait diligence pour reprendre en mains l'administration du pays. Un apaisement général suivait le terrible coup de boutoir porté le mois précédent. Nul désordre n'était à craindre, et, moins de trois semaines après son départ, le détachement du 13e de ligne franchissait au pas cadencé le porche de la caserne Halil Pacha.

Bérard avait prévenu Véronique de son arrivée. Tandis que le bataillon remontait à Péra, il regardait les visages des promeneurs, qui, de la rue Voiëvode à Tépé-Bachi, s'arrêtaient au bord du trottoir pour voir passer la troupe. Il espérait que son amie serait là pour lui faire, du milieu de la foule, un signe de joie et de bienvenue. Elle n'était pas non plus rue de Péra.

A l'heure du dîner, il l'attendit vainement. Ne pouvant tromper son impatience, il courut chez elle. Elle habitait à Coulé-Capoussou, au-dessus des Saints-Pierre et Paul, dans un grand immeuble dont la population était surtout formée d'employés. Bérard passa devant le tekké et s'engagea dans Yuksek-Kaldirim, dont il descendait chaque degré presque d'une seule enjambée. Un concert criard sortait des boutiques où se négociaient les disques d'occasion. Arrivé au niveau du petit cimetière turc, vestige poudreux des premiers temps de la conquête, il tourna à droite. Il pénétra dans l'immeuble sans répondre à la question du capudju, et monta jusqu'au cinquième. Quand il eut tourné le timbre, il colla son oreille à la porte pour écouter.

La mère de Véronique lui ouvrit. C'était une petite femme, prématurément vieillie, toute vêtue de noir. Elle ne parlait pas un mot de français.

Reconnaissant Bérard, elle lui fit signe d'entrer, et, mettant ses mains jointes contre sa joue, en inclinant la tête, elle lui fit comprendre que sa fille était couchée. Quand le jeune homme eut pénétré dans la chambre, elle s'éclipsa.

Bérard se précipita à genoux au pied du lit et couvrit de baisers la main que Véronique lui abandonnait.

— Qu'est-ce qu'il y a? Mais qu'est-ce qu'il y a? — interrogea-t-il anxieusement.

— Rien de grave, je vous assure. J'ai un peu de fièvre.

Sa main était chaude, et, pour dissimuler son tremblement, la jeune femme la crispa sur l'épaule de son ami.

— As-tu vu le médecin?

— Oh! non. Ce n'est pas la peine. Toutes les femmes peuvent avoir une faiblesse comme cela. C'est seulement ce matin que j'ai senti qu'il valait mieux que je reste au lit. Vous verrez, demain ce sera tout à fait fini.

Chaque fois qu'il entrait dans cette chambre, un trouble inexprimable saisissait Bérard. On eût dit qu'il redoutait d'y faire figure d'intrus. C'était là que Véronique avait vécu avec Kouzma, avant le départ de celui-ci pour Tchorlou. Sur la cheminée, une photographie représentait la jeune femme, dans un parc, au bras d'un grand officier à casquette plate, donnant un morceau de galette à un biche. Cette photo, lui avait-elle expliqué, avait été prise aux premiers temps de leur mariage.

Bérard se releva, et, se penchant sur son amie, voulut lui baiser les lèvres; mais elle se détourna, et la caresse se perdit sur sa tempe.

— Il ne fallait pas venir, — dit-elle. — Je suis laide ainsi. Donnez-moi mon miroir.

Elle se haussa sur l'oreiller et se regarda en arrangeant ses cheveux.

— C'est ridicule. Vous allez être fâché.

Le jeune homme protesta, et demanda si sa présence ne la fatiguait pas.

Véronique s'était de nouveau glissée sous le drap. Elle hésita.

— Non, — dit-elle; — cela m'est agréable de vous sentir ici. Mais quand j'ai entendu votre voix, j'ai eu peur...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. J'ai eu honte... honte d'être malade le jour de votre arrivée... L'amour tient à si peu de chose. On pense à une femme. On attend d'elle des gestes, des mines. Alors, on la trouve toute autre, et c'est un choc qui fait la première fêlure; il faut si peu de temps pour tout briser!

Bérard était consterné. Une inquiétude le saisit :

— Quelles idées as-tu là?

— Allez-vous croire que je ne sois pas sincère?

— Je ne comprends pas.

— Mais si, vous pouvez comprendre; je l'ai vu tout de suite dans vos yeux, dès que vous êtes entré. Si clairs, si nets. Et moi j'étais si troublée... Depuis votre départ, je me suis sentie affreusement seule. Je me suis mise à penser. Une autre fois, vous partirez encore et, à ce moment-là, je vous aurai perdu...

Jamais Véronique ne lui avait parlé ainsi. Au contraire, elle ramenait toujours leur amour au moment présent, bien différente par là de la plupart des femmes. Cette brève séparation avait-elle donc suffi à changer son caractère? Bérard essaya de l'apaiser par des mots de tendresse.

— Ce serait terrible, — continuait-elle, — de ne plus m'aimer; l'oubli est pire que la mort.

Elle frissonna, et, tournée sur le côté, elle se cacha la figure dans les mains.

Bérard, désemparé, ne savait que répéter :

— Il ne faut pas avoir de telles pensées.

Elle sanglotait. C'était évidemment la fièvre qui l'énervait ainsi.

Bérard voulut l'attirer contre lui. Elle résista d'abord, puis céda peu à peu. Elle paraissait brisée de lassitude. Elle se blottit en silence contre l'épaule de son ami.

— J'ai pleuré, — dit-elle d'une voix éteinte, au bout d'un moment. — Je vais être plus calme. Si je pouvais dormir, ce serait tout à fait fini.

— Veux-tu que je reste pour veiller sur toi jusqu'à ce que tu te sois endormie.

— Non; il vaut mieux me laisser seule.

Au moment où Bérard lui souhaita bonne nuit, elle le retint par la main :

— Il faut effacer le souvenir de ce soir, — fit-elle. — Dites-moi que vous n'éprouvez pas de répulsion pour moi. Non?... et que rien ne peut vous empêcher d'avoir envie de moi...

XIII

Le lendemain, lorsque Bérard revint chez lui au sortir du quartier, il trouva Véronique qui l'attendait dans sa chambre. Elle s'excusa encore de s'être montrée nerveuse, la veille, et plaisanta sur la fièvre qui avait dû lui faire dire « des choses dont elle ne se souvenait même pas ». Mais son sourire restait triste, et ses regards laissaient paraître une inquiétude que nulle protestation d'insouciance ne pourrait plus dissimuler.

Son accueil avait profondément troublé Bérard. Il pensa qu'un événement était peut-être survenu, qui pouvait modifier leurs rapports. Une parole de Kouzma, une lettre de lui? Véronique n'avait pas que des amis; bien des fois, il s'était félicité de la chance qui lui avait évité les indiscrétions et les méchancetés. Un jour, Véronique lui avait rapporté qu'une de ses camarades, serveuse chez Karpitch, l'avait insultée en lui disant qu'il était honteux de « faire la noce avec un officier français », tandis que son mari restait à trimer dans un pays perdu. Nul écho de ces disputes n'était-il jamais parvenu à Kouzma?

Que de fois, à Rodosto, se promenant à cheval sur les hauteurs qui encerclent la ville, s'était-il arrêté pour regarder vers le nord-est, en direction de Tchorlou! Il avait eu la tentation de franchir, à travers les plateaux en friche, les trente milles qui le séparaient de cet homme. Il aurait voulu le voir, l'approcher, s'entretenir avec lui pour juger tant soit peu de son caractère. Comme toujours en pareil cas, il éprouvait pour cet homme, qui aimait patiemment la même femme que lui, une sorte d'estime respectueuse. Il aurait voulu vérifier si celui-ci méritait cette déférence que lui valait sa dignité d'homme. Jamais Véronique ne parlait mal de lui, et il aurait voulu savoir si cette attitude était sincère, ou dictée par une fierté dont il connaissait toutes les exigences.

Lorsqu'il demanda à Véronique si elle était allée à Tchorlou durant son absence, elle répondit que non.

Les jours suivants, Bérard comprit que le changement survenu dans le caractère de Véronique répondait à quelque chose de profond. Elle ne retrouvait pas sa gaieté, son goût

du plaisir. Le soir, elle refusait de sortir, d'aller danser. On eût dit qu'elle n'aimait plus rien d'autre que l'intimité. Elle attendait Bérard chez lui, lui préparait le thé, rangeait son linge et ses vêtements, non plus par jeu, comme naguère, mais avec une application fidèle et grave. Lisait-il, écrivait-il des lettres, achevait-il de rédiger un rapport, elle restait assise sur le petit divan, sans trahir d'impatience par des taquineries, mais silencieuse, discrète. Quand il levait les yeux vers elle, elle lui disait simplement :

— Vous êtes là; je suis bien.

Quelquefois, elle paraissait retomber dans sa nervosité du premier jour; alors, elle étreignait passionnément son ami, non plus dans l'attente du plaisir, mais s'accrochant à lui, s'appuyant sur sa jeune vigueur comme pour lui demander protection contre quelque mystérieux danger. Il fallait qu'il lui répétât qu'il l'aimait, qu'il ne pouvait imaginer la vie sans elle. Elle lui demandait s'il ne la trouvait pas indigne de son amour, et, bien qu'il jugeât absurde cette humilité, elle le forçait à répondre.

Puis cette ardeur anxieuse tomba. Au contraire, elle parut devenir froide et distraite. Il lui arriva de tenir des propos amers sur les hommes, leur égoïsme, leur mauvaise foi. Elle affecta de croire à la vanité de l'amour, et montra de l'ironie pour les paroles tendres de Bérard.

Le jeune homme s'inquiéta de ces changements d'humeur. Un jour, elle lui déclara brusquement qu'elle avait bien réfléchi, qu'elle avait enfin compris qu'elle n'était pas faite pour l'existence qu'elle menait, et qu'une seule chose pouvait la sauver, c'était l'espérance ferme d'une vie nouvelle.

A ce moment, ses pensées rejoignirent exactement celles de Bérard.

Lui aussi était revenu de Rodosto avec des dispositions d'esprit nouvelles. La séparation lui avait été pénible. Il avait pu mesurer la force du sentiment qui l'unisssait à Véronique. Il avait besoin d'elle, et, dans sa solitude de soldat, il lui semblait que si elle lui était enlevé il ne désirerait plus jamais une autre femme avec cette plénitude de goût, cette entière ferveur.

Jusque là, leur liaison s'était développée au jour le jour, sans

autre préoccupation que de se donner l'un à l'autre un enchantement dont leur jeunesse s'enivrait. Mais les événements venaient de les avertir. Il était temps de se demander si leur rencontre n'avait été qu'une aventure heureuse, ou s'ils auraient la force de supporter qu'une passion qui les tenait par toutes les fibres fût réduite d'un seul coup à une poignée de cendres. Il était clair maintenant que l'occupation prendrait fin bientôt et que le seul espoir de la voir prolonger était dans les lenteurs de la Conférence qui s'ouvrait à Lausanne. Il ne faisait de doute pour personne que Constantinople serait remise aux Turcs et que les Alliés devraient céder la place.

L'embarquement pour Rodosto avait donné à Bérard un avant-goût de ce que serait le départ définitif. Il était sûr qu'il y puiserait une amertume dont sa jeunesse resterait empreinte à jamais. Il croyait avoir trouvé un bonheur rare, unique, marqué au signe de la chance, et qu'il était impossible de laisser perdre sans essayer auparavant d'en faire sa véritable raison de vivre.

C'est pourquoi, lorsque Véronique lui avoua sa lassitude, il lui reprocha de n'avoir pas compté sur lui pour ce changement de vie qu'elle désirait maintenant.

Il lui dit que, si elle le voulait, il l'emmènerait en France, dès que l'heure du retour aurait sonné.

Quand il eut parlé, elle porta vivement sa main à ses yeux, pour qu'il n'y pût lire les émotions qui s'y faisaient jour. Puis, se ressaisissant :

— Pourquoi dire une chose pareille. Avez-vous pensé à Kouzma?

Il lui répondit qu'il savait très bien que le Métropolite de Belgrade prononçait facilement le divorce des Russes que le destin avait éloignés l'un de l'autre, et qu'il l'épouserait dès qu'elle aurait recouvré sa liberté légale.

Alors, elle lui dit qu'il n'y fallait pas songer, que c'était une chose tout à fait impossible.

LOUIS FRANCIS

(A suivre.)

LE PALAIS-ROYAL
AU XVIIIE SIÈCLE

En 1701, Philippe d'Orléans, jusque-là titré duc de Chartres, succéda au nom et aux dignités de son père, Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il avait déjà beaucoup vécu au Palais-Royal, car, au contraire de Monsieur, il n'aimait la Cour ni le grand monde et préférait son palais parisien au château de Versailles.

C'était justement là ce que ne voulait pas Louis XIV. Point de plaisirs particuliers, point d'apartés : les princes de son sang, voués aux seules fonctions représentatives, devaient être les prototypes de l'homme du monde : « surtout il ne pouvoit souffrir les gens qui se plaisoient à Paris ». L'opposition ne pouvait être plus marquée : le duc de Chartres fut mal en cour, au grand profit de ses goûts d'amateur, au grand profit du Palais-Royal.

Quelles étaient donc ces occupations parisiennes auxquelles le neveu et gendre de Louis XIV sacrifiait la faveur du monarque? Dès avant la Régence, elles étaient aussi nombreuses que variées.

Il y eut d'abord mademoiselle de Séry, une fille d'honneur de sa mère, Madame, pour laquelle il témoigna d'une véritable passion. Elle lui donna un enfant qui, reconnu, fut le chevalier d'Orléans, grand prieur de France et général des Galères. Il la combla de dons, lui fit donner le titre de comtesse d'Argenton, lui laissa régenter le Palais-Royal. Si bien que cette liaison, qui le retenait encore davantage à Paris, commença d'inquiéter non seulement sa femme légitime, —

la fille de Louis XIV et de madame de Montespan, — mais le Roi lui-même. Ses amis, Saint-Simon, le maréchal de Bezons, inquiets à leur tour, durent déployer les efforts les plus violents pour obtenir, en 1710, que madame d'Argenton fût renvoyée. Au moins, ils réussirent pleinement : les autres passades du prince prirent beaucoup moins d'importance.

Philippe d'Orléans eut toujours aussi le goût des arts. Il n'était pas seulement l'ami et le protecteur des artistes, il voulut lui-même apprendre à peindre; Jean-Antoine Arlaud lui enseigna la miniature, Antoine Coypel le dessin. Le catalogue de ses œuvres compte un bon nombre de numéros : le portrait de sa fille, la duchesse de Berry, un *Jason et Médée* qui figura au Palais-Royal, et, surtout, l'histoire de *Daphnis et Chloé*, en vingt-neuf sujets, que grava Benoit Audran.

Il connaissait personnellement beaucoup de peintres qu'il allait voir dans leurs ateliers; les biographies contemporaines sont pleines d'histoires sur ses relations personnelles avec Desportes, Charles de Lafosse, Jean Jouvenet, Gérard Edelinck, les Coypel, Antoine et Charles, qui lui durent anoblissement et pension, d'autres encore.

Ses encouragements ne se bornaient pas à de bonnes paroles. Dans le Palais-Royal, transformé par lui comme nous le verrons, abondaient les œuvres des maîtres que nous venons de citer à côté de celles de Santerre, de Rigaud, de Coysevox, de Lemoyne, de Girardon, de J. Duvivier, de Cressent, de Watteau, d'Oppenord.

Ce dernier nom résume heureusement l'action artistique du prince. Le grand salon qu'il fit exécuter par Oppenord fut mieux qu'une belle œuvre : à l'art décoratif nouveau, qui s'évadait des formes Louis-quatorzièmes, il donna en quelque sorte conscience de lui-même. Un style s'est élaboré au Palais-Royal. Dès avant la mort de Louis XIV l'art de la *Régence* y était né.

L'Académie des sciences partageait avec l'Académie de peinture les faveurs de Philippe d'Orléans. Comme il avait appris à peindre, il voulut faire de la chimie : le musée céramique de Sèvres conserve un fourneau qui lui servit, dans le laboratoire qu'il avait installé au Palais-Royal.

Philippe s'intéressa aux sciences occultes, il fit, dit-on,

la musique de quelques opéras; bref, comme le disait un jour à Louis XIV son médecin Maréchal, réduit au sort d'un particulier, il aurait pu gagner sa vie de bien des façons. Ce goût pour les travaux de l'esprit que l'on retrouve tout au long de l'histoire de la maison d'Orléans, c'est bien lui qui l'y a introduit.

Cependant, ni comme musicien ni comme peintre, le futur Régent n'aurait, semble-t-il, atteint à la gloire : mais il fut le roi des collectionneurs.

Ce goût-là était ancien dans sa famille et dans son palais. Les collections qu'y avaient réunies Richelieu ou Monsieur suffiraient à nous en assurer. Mais rien n'est comparable au merveilleux ensemble d'œuvres d'art du duc Philippe.

L'histoire des tableaux de la reine Christine de Suède montre avec quelle persévérante ardeur il savait s'attacher à la conquête des belles choses.

Cette folle qui, au temps d'Anne d'Autriche, avait traversé le Palais-Royal et regardé sans mot dire les appartements et les meubles, avait rassemblé une fort belle collection faite de la fleur de la galerie de l'empereur Rodolphe II, pillée en 1648 à Prague par les Suédois, et par de nombreuses acquisitions. Mourant à Rome le 19 avril 1689, elle la laissa au cardinal Azzolino. Vers la fin du règne de Louis XIV, la galerie appartenait à don Livio Odescalchi. Ces quatre cents tableaux sont proposés au duc d'Orléans : Crozat, le duc d'Antin, le cardinal Gualterio, le sculpteur Legros, Poërson se mêlèrent successivement de la négociation. Elle fut ardue. Pendant six ans, le duc de Bracciano, héritier de don Livio, promena doucement, *alla romana*, les agents du prince : tantôt il voulait conserver une partie des tableaux et tantôt augmenter leur prix d'un pot-de-vin destiné à lui-même, tantôt le Pape refusait de laisser partir ces trésors et tantôt Rome désirait qu'on copiât les plus belles œuvres afin de ne pas les perdre entièrement. Pour un prince léger et capricieux, Philippe d'Orléans montra un bel acharnement. Il poursuivit la lutte jusqu'en 1721 : au début d'octobre, les caisses arrivaient de Livourne, par le Havre.

Bien d'autres collections vinrent se perdre en ce grand fleuve, surtout par les soins des Crozat : grands seigneurs,

ecclésiastiques, hommes de robe ou de finance savaient comment faire leur cour au prince, qui achetait de toutes parts. A sa mort, sa collection était certainement la plus importante qui, en dehors des séries royales, ait jamais été composée chez nous. Nous n'en gardons plus malheureusement que le souvenir grâce aux beaux albums de gravures publiés il y a un siècle et demi. Philippe-Égalité a dispersé ces merveilles dans le monde entier. Que de regrets! Il y avait là une incomparable réunion d'Italiens : une dizaine de Raphaël, deux Michel-Ange, vingt Titien, dix Tintoret, trois Pérugin, quinze Véronèse, onze Giorgione, une douzaine de Corrège. Les Carrache, les Guide, les Dominiquin, les Albane, les Guerchin, les Baroche, les Jules Romain étaient aussi nombreux. Et si le choix des écoles du Nord s'écarte un peu plus de nos goûts on n'y relève pas moins les noms les plus illustres : Téniers, Gérard Dou, Wouwermans, Breughel, Blomaërt, quinze Van Dyck, six Rembrandt, quinze Rubens, des Jordaëns, des Pourbus, des Antonio Moro, des Holbein, deux Dürer. La France, enfin, offre un florilège de notre peinture du XVIIe siècle avec Poussin (12 toiles), Lorrain, Le Brun, Le Sueur, Bourdon, Vouet, Santerre et Watteau.

Casimir Stryienski a tenté de suivre à la trace les chefs-d'œuvre dispersés; près de deux cents toiles lui ont échappé, mais son enquête montre que la collection du Régent a enrichi les plus célèbres galeries : Musée de Berlin, Collection Wallace, galerie Richmond, National Gallery, galerie Sutherland, galerie Ellesmere, Fitzwilliam Museum, Louvre, Musée Condé, Offices, Dulwich, musée d'Anvers, galerie de sir Herbert Cook, galerie Borghèse, Buckingham Palace, et je passe les collections éphémères.

La sécheresse d'un catalogue évoque mal ces splendeurs. Il faudrait ressusciter les galeries qui vous mettaient en présence des *Sacrements* ou du *Moïse* de Poussin, du *Richelieu* de Philippe de Champaigne, du *George Gisze* d'Holbein, de la *Thomyris* ou du *Scipion* de Rubens, du *Swalmius* de Rembrandt, du *Charles Ier* de Van Dyck, de la *Vierge d'Orléans* de Raphaël, de l'*Europe* ou d'un *Charles-Quint* de Titien. Philippe d'Orléans savait choisir.

Il collectionnait aussi les pierres gravées; dès le XVIIIe siè-

cle, la célèbre collection qu'il avait formée fut publiée, en une suite d'estampes délicieuses : elle est aujourd'hui à l'Ermitage, si les Soviets ne l'ont vendue. Il avait une des plus belles argenteries de son temps, faite pour lui sur des formes nouvelles qui régleront le goût jusqu'à la moitié du siècle : vaisselle plate, flambeaux, torchères, surtouts, bassins, huiliers, salières, réchauds, bidets... La mode des tapisseries passa un peu grâce à ses préférences pour les boiseries, mais il conserva, ne fût-ce qu'au garde-meubles, les belles suites de son père. Il avait mille bijoux et curiosités : son inventaire *post mortem* énumère pour plus d'un million de livres de montres, de tabatières, de cristaux, de vases, de porcelaines, de lorgnettes, d'écritoires, de cassettes! De quoi peupler cent vitrines, un musée.

Ces collections du Palais-Royal portent le plus éloquent témoignage en faveur du Régent et de ses contemporains.

Tels furent les plaisirs parisiens du duc d'Orléans jusqu'au moment où la mort de Louis XIV l'appela au gouvernement de la France pendant la minorité du jeune Roi. Désormais, c'est le devoir qui va enchaîner le Régent à Paris et au Palais-Royal.

Louis XIV mourant avait recommandé que l'on emmenât son arrière-petit-fils au bon air du château de Vincennes. Peu après, la Cour revint aux Tuileries, mais le Régent et sa famille se réinstallèrent chez eux : la duchesse et, à son grand dam, Madame revinrent rue Saint-Honoré.

***

Les architectes du duc d'Orléans furent Oppenord, Silvain. Cartaud, Legrand, Ju, Robert de Cotte. Entre 1701 et 1715 le palais subit peu de changements, mais la période de la Régence est plus active.

Aux abords, en 1719, Robert de Cotte construit, juste en face le Palais-Royal, sur la place, un château d'eau en bossages rustiques vermiculés que décorent, au-dessus du fronton, deux statues, *la Seine* et *la Fontaine d'Arcueil*, par Coustou le jeune. C'est ce château d'eau qui brûlera en 1848.

Dans le palais même, les remaniements intérieurs occupent le Régent et l'amènent à une dépense totale d'un million deux cent mille livres.

Par exemple, il a changé trois fois sa chambre de place. En 1692, au moment de son mariage, il était établi au premier étage du corps principal de logis « à droite en montant le grand escalier ». Vers 1710 ou 1712 et en 1716, il bouleverse la répartition des appartements et, chaque fois, transporte à nouveau son lit « à la duchesse » en d'autres lieux. Pendant ce temps, dès 1710 ou 1712, le salon construit à l'angle de l'ancienne galerie de la bibliothèque de Richelieu et de la galerie d'Énée, sur la rue de Richelieu, recevait une nouvelle décoration, sous la direction d'Oppenord, qui devait, d'ailleurs, décorer à nouveau le même salon en 1719-1720.

Les constructions nouvelles faites en 1715, juste au moment où la famille se réinstallait à Paris, où il fallait plus de logement, se réduisent, en somme, à peu de chose : un bâtiment sur l'aile Ouest pour les services de la Bouche et de la Garde-robe et, du même côté, un petit avant-corps donnant sur une cour intérieure, où le duc installa son cabinet de travail. Sur la rue Saint-Honoré, au-dessus de la porte d'entrée du palais, une galerie étroite fut aménagée qui reliait les deux ailes Est et Ouest.

Enfin, sur la rue de Richelieu, attenant au salon d'Oppenord, tout un corps de logis fut construit pour le service particulier du Régent : les *petits appartements* qui devinrent si fameux. Ils étaient retirés un peu à l'écart du palais, dotés d'un escalier intérieur, d'une porte de sortie distincte. C'est à peu près là que Louis XIV avait établi mademoiselle de La Vallière : ce coin, décidément, était propice aux garçonnières.

Voici ce que montre en 1715 ou 1716, une promenade au Palais-Royal dans les grands appartements du Régent.

Au haut du grand escalier, qui est toujours celui de Richelieu, on trouve à droite, dans le corps de bâtiment principal, la salle des gardes et, face au jardin, des salons de réception. Face à la rue Saint-Honoré, les appartements de Madame, la princesse Palatine; nous y reviendrons tout à l'heure.

L'appartement du duc d'Orléans, Régent de France, s'étend vers l'Ouest de son palais. On trouve successivement la chambre à coucher, — quatre dessus de porte : trois Van Dyck, un Titien —, la chambre du Poussin, où sont conservés les *Sept Sacrements*, la galerie des Illustres, gloire du

palais au temps de Richelieu et désormais réduite de moitié, l'ancienne galerie de la Bibliothèque, divisée en plusieurs salons et qui présente la majeure partie de la collection de tableaux sur un fond de velours cramoisi, le cabinet de travail et le fameux salon d'Oppenord, qui offre en dessus de porte les quatre Véronèse de Christine de Suède : *le Respect, l'Amour heureux, le Dégoût, l'Infidélité,* — une série qui donne un avant-goût des Fragonard de Grasse —, et, sur les murs, vingt-sept tableaux dont six Titien et deux Rubens.

Laissant à gauche la porte des petits appartements, nous entrons dans la galerie d'Énée. Antoine Coypel y a déroulé toute la vie du père des Romains, en quatorze tableaux pour lesquels les familiers de la maison ont donné des modèles, ravis d'être ainsi transportés dans l'Olympe.

A l'Est du Palais, dans quelques pièces adossées à la grande salle d'Opéra, la mère du Régent, Madame, peste contre Paris et les Parisiens. La Régence a été pour elle une vraie catastrophe : « Il me faut habiter ce maudit Paris pendant toute une année! » écrit-elle; et de pleurer. Aussi, dès qu'elle le peut, elle file sur Saint-Cloud, vers les bois.

Sa majestueuse et indolente belle-fille, la duchesse d'Orléans, habite, depuis 1712, sous le grand appartement de son mari, au rez-de-chaussée de l'aile Ouest du Palais. Les vastes pièces qu'elle a fait aménager par Oppenord donnent sur le calme petit jardin des Princes, qu'un jet d'eau rafraîchit, où le public n'a pas accès. Les murs sont couverts d'admirables boiseries, les meubles peu nombreux, mais d'un goût rare, sont tendus de soieries. Du lit de repos de son petit salon, la duchesse d'Orléans, retirée de la foule et du bruit ne repose les yeux que sur des œuvres parfaites.

***

Entre trois personnages aussi dissemblables, servis dans le même palais par trois petites cours habiles à créer et à envenimer des querelles, la vie n'aurait pas dû être toujours facile. Mais les princes, qui ne choisissent guère leurs compagnons, se tirent de tout par l'indifférence et l'éloignement. Le Régent, sa mère et sa femme se rendaient de brèves visites protocolaires. Ils n'avaient donc guère l'occasion de se heur-

ter. Les cérémonies et les réceptions officielles auraient pu les réunir davantage, mais, peut-être volontairement, elles furent rares, pendant la Régence.

Nous savons par Saint-Simon la vie extérieure du Régent, elle est laborieuse et respectable, faite de travail, de conseils et d'audiences. Mais il y a le revers de la médaille : les célèbres soupers dans les fameux petits appartements.

Ces petits soupers ont-ils fait assez rêver nos Français, habitués à suivre leurs princes jusqu'à la garde-robe, *inclusive*! Il semble qu'ils n'aient jamais pardonné au Régent comme à Louis XV d'avoir voulu parfois être seuls, avec des compagnons de leur choix. Si ces pauvres princes avaient fait débauche dans la Galerie des Glaces de Versailles illuminée, avec des fonctionnaires servant par quartier et devant deux mille badauds, parfait! Mais en particulier, quel scandale!

A serrer de près les témoignages contemporains on ne trouve pourtant pas, dans ce qui se passait rue de Richelieu, de quoi fonder un procès de quelque gravité. Point d' « orgies » : une compagnie très mêlée, trop de vin, une trop grande liberté de parole — encore Saint-Simon assure-t-il que le Régent n'y laissait rien transpercer des affaires d'État — et c'est tout.

La conduite du Régent n'a pas été édifiante, convenons-en, déplorons-le et passons. Des maîtresses, des bouteilles, des propos inconsidérés?... qui de nous lui jettera la première pierre?

Et les autres maîtres du Palais-Royal? La duchesse d'Orléans mène avec une hauteur nonchalante et impérieuse la vie normale des princesses : levers, couchers, cercles, repas et offices.

Levée vers sept heures, Madame commence la journée par une visite fort importante pour elle et sur laquelle sa correspondance ne tarit point : la garde-robe. Après la toilette et une courte prière, elle s'établit à son bureau, toujours entourée d'une douzaine de chiens, d'ailleurs épucés, qui grimpent sur ses genoux, barbouillent ses lettres et, au besoin, font leurs petits sur sa robe. Pour compléter le fumet elle a, de plus, un perroquet.

Le soir, après souper, elle est encore à sa table d'épisto-

lière cependant que s'agite la compagnie à qui elle donne à jouer. Madame griffonne, s'endort, se réveille pour jeter un conseil aux joueurs ou une ligne à sa lettre. Elle partage, en somme, ses journées entre sa correspondance, ses médailles, le compte de ses 500 000 livres de revenus et la surveillance de ses cent trente-deux serviteurs.

Dans le Palais enchanté, le Régent travaille et s'amuse, la duchesse règne et ne gouverne pas, Madame rêve à ses chasses, à sa chère Allemagne. C'est le décor d'un conte de Voltaire.

***

Madame mourut à Saint-Cloud le 8 décembre 1722; un an après son fils était frappé d'apoplexie à Versailles, où il mourait le 21 décembre 1723.

Le nouveau duc d'Orléans allait donner un autre ton à la maison. Avant de quitter Saint-Simon, demandons-lui un dernier service : nous introduire auprès du jeune prince au moment où celui-ci apprend la mort de son père.

« M. le duc de Chartres étoit à Paris, débauché alors fort gauche, chez une fille de l'Opéra qu'il entretenoit. Il y reçut le courrier qui lui apprit l'apoplexie et en chemin un autre qui lui apprit la mort.

« Il ne trouva à la descente de son carrosse nulle foule, mais les seuls ducs de Noailles et de Guiche, qui lui offrirent très apertement leurs services et tout ce qui pouvoit dépendre d'eux. Il les reçut comme des importuns dont il avoit hâte de se défaire, se pressa de monter chez madame sa mère où il dit qu'il avoit rencontré deux hommes qui lui avoient voulu tendre un bon panneau, mais qu'il n'avoit pas donné dedans et qu'il avoit bien su s'en défaire. Ce grand trait d'esprit, de jugement et de politique promit d'abord tout ce que ce prince a tenu depuis. On eut grand'peine à lui faire comprendre qu'il avoit fait une lourde sottise, il ne continua pas moins d'y retomber. »

En effet, quelques heures après, il recevait de la même façon Saint-Simon lui-même, le vieil ami de son père, et, qui pis est, Monsieur le Duc, — Louis-Henri de Bourbon-Condé, duc de Bourbon, — lequel venait d'être déclaré premier ministre.

Dès ce moment, ce qui, à la Cour, pouvait garder quelque illusion sur le nouveau duc d'Orléans fut fixé : le Régent n'avait pas le goût de briller dans le monde et, peut-être, un assez médiocre désir de mener les affaires d'État. Son fils n'en avait pas les moyens.

Sa mère le maria de bonne heure. Le marquis d'Argenson, chancelier de la Maison, raconte qu'un beau jour elle lui avait demandé un almanach pour y chercher une princesse d'un âge concordant avec celui de son fils. Son choix tomba sur Jeanne de Bade; ayant pris quelques informations, elle en fit demander la main. Le 14 juin 1724, Louis d'Orléans se mariait par procuration et, le 12 juillet, il quittait le Palais-Royal pour aller rencontrer sa femme. Le mariage fut célébré à Sarry, près de Châlons.

Par extraordinaire, les deux jeunes gens se plurent beaucoup et, désormais, il ne fut plus question pour Louis de filles ou de bal d'Opéra. Mais ce bonheur parfait dura peu. La duchesse avait eu, le 12 mai 1725, un premier enfant, le futur duc Louis-Philippe le Gros. Le 5 août 1726, la naissance d'une fille la tuait. Son mari ne se releva jamais de ce coup.

Dans le Palais-Royal, qu'agitaient seules des brouilles domestiques, il vécut d'abord avec simplicité, réparant les brèches faites à sa fortune par les magnificences de son père, répandant, sans beaucoup discerner, mais avec générosité, de grandes charités, des pensions aux gens de lettres — Fontenelle en fut — aux savants et aux artistes : Lagny, de l'Académie des Sciences, Charles Coypel, les architectes Cartaud, Ju et Legrand, des secours aux pauvres et aux religieux.

Il a peu travaillé au Palais-Royal, mais on lui doit l'accroissement du mobilier : à la suite de son père, il fut un des bons clients de l'illustre ébéniste Cressent, il fit de nombreuses commandes à l'orfèvre Germain, au sculpteur Slodtz, au gainier Galluchat.

La collection de tableaux demeura, sous lui, intacte, bien entretenue. Quand on l'a étudiée de près, l'histoire qui lui faisait brûler les tableaux « indécents » du Palais-Royal s'est évanouie. Elle avait été créée par des marchands de tableaux soucieux de mieux vendre des fragments prétendument arrachés à l'*autodafé*.

Il fit restaurer le jardin. En 1730, Desgots, architecte du Roi et neveu de Le Nôtre, commençait les travaux destinés à créer, selon le désir du prince, un parc « fort ouvert ». Dès lors, en allant du palais vers le Nord on trouva successivement un grand parterre de gazon, entouré de petits treillis et d'ormes en boules; un bassin réduit au diamètre de seize toises où jaillissait un grand jet d'eau et qu'entouraient d'autres treilles; une demi-lune, de treillis encore, aux angles de laquelle on logea des statues de Lerambert et de Buyster données par Louis XIV à son frère; un quinconce de tilleuls semé de bancs de repos, enfin un grand portique, toujours de treillis, décoré de trois figures qui apparaissaient dans des niches. Autour du parc et sur dix pieds de haut, les derniers treillis, pour masquer les maisons riveraines : le jardin du duc Louis, ou le triomphe du treillis.

La chronique du Palais-Royal fournit encore la rénovation en 1732, des intérieurs de l'Opéra. Le *Mercure de France* nous a gardé le souvenir d'une salle où l'or et les bustes n'avaient pas été ménagés. Elle devait vivre peu, assez cependant pour que Rameau pût y ajouter son nom à ceux de Molière et de Lulli, depuis *Hippolyte et Aricie* (1733).

Louis d'Orléans avait fait fermer sa loge de l'Opéra, il poursuivait à la fois ses études d'exégèse et quelques efforts pour conquérir la faveur du Roi. Il allait souvent à Sainte-Geneviève causer avec ses bons amis les moines, il allait plus rarement à la Cour, sans doute poussé par Madame sa mère. Un beau jour de l'hiver 1741, il reçut de la bouche même de Louis XV, qu'il importunait de ses demandes de collaboration, un de ces secs : « Non, monsieur ! » par lesquels le Roi savait trancher la situations difficiles et se le tint pour dit.

Louis se plaisait de moins en moins dans ce Palais-Royal où le poursuivait le souvenir d'une femme passionnément aimée, où sa mère continuait de régner, parmi les disputes des officiers et des domestiques. A la mort du Régent, la duchesse avait quitté son appartement du jardin des Princes pour s'établir au grand étage, en poste de commandement. Son caractère ne s'étant pas amélioré avec l'âge, D'Argenson nous la montre fort occupée à diviser, pour régner, la petite cour de la

rue Saint-Honoré : « C'est cette auguste princesse qui entretient la division avec soin, tandis que le fils n'y emploie que du silence, mais se fait assez bien instruire de tout et ne suit cette affaire que par des démarches assez fermes, en ne nommant aux places que des gens qui ne soient pas à sa mère. »

Un beau jour, le pauvre prince, déjà rebuté de la Cour, en eut assez des ragots, des médisances et des intrigues de sa « tracassière petite ville de province ». Il quitta brusquement le Palais-Royal, laissant en place sa robe de chambre et son justaucorps — on les retrouvera là quand il mourra, en 1752 — et courut se réfugier chez les Genovéfains, dans un agréable appartement qu'il meubla de livres, de gravures, où il installa le magnifique médaillier de Cressent qui fait aujourd'hui l'orgueil de notre Cabinet des Médailles. Il ne remit guère les pieds au palais et demeura à Sainte-Geneviève, menant la vie la plus régulière comme la plus charitable — on a compté qu'il distribuait chaque année près d'un million et demi de livres, — tout occupé de dévotion et brouillant un peu dans sa tête les naissances, les mariages et les morts de sa nombreuse famille. Il mourut le 4 février 1752.

***

Son fils et successeur, lui aussi bien dissemblable de son père, fut Louis-Philippe, surnommé le Gros, qui, depuis 1742, était en fait chez lui au Palais-Royal.

Le beau dessin de Greuze que garde le Louvre le montre tel que le dépeignent les contemporains : haut en couleur, un peu ventripotent, brave homme, presque bonasse, courageux, amoureux. Il tient assez bien dans la branche d'Orléans la place de Louis XVI chez les Bourbons de la branche aînée.

Comme son père, il avait été marié par les soins de la veuve du Régent, sa grand'mère. Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, avait alors dix-huit ans et revenait de sa première campagne, où, à Dettingen, il s'était montré fort courageux. La duchesse douairière décida de lui faire épouser Louise-Henriette de Bourbon-Conti, d'un an plus jeune que lui. Par chance, la fiancée, une brune piquante que Nattier a portraiturée en Hébé, avait plu à son futur époux au moins autant qu'à sa belle-mère. Le 17 décembre 1743, le mariage fut célé-

bré à Versailles. Le soir, les jeunes époux revenaient au Palais-Royal qu'ils trouvaient magnifiquement illuminé.

Le pauvre Louis-Philippe en eut bientôt fini avec les jours tranquilles. D'abord, il avait beau être en fait le maître du Palais-Royal abandonné par son père, celui-ci en demeurait le propriétaire. Pour la moindre affaire, il fallait l'autorisation de Louis le Pieux qui répondait sec et entendait être obéi.

Il y avait aussi sa femme. Capricieuse, spirituelle, pétulante, elle ne tarda pas à trouver son mari bien gros et bien lourd. Après la naissance d'un fils, le Duc et la Duchesse, la conscience en repos, avaient inauguré une période particulièrement brillante. A Paris et à Saint-Cloud, les bals, les chasses, le jeu, les festins ne laissaient guère de répit. Au cours de ces plaisirs l'union des deux époux se détendit peu à peu. En 1748, le marquis d'Argenson signale que la brouille est complète.

Le bon duc se consola de diverses manières : entre toutes celles-ci la reprise des travaux du Palais-Royal nous intéresse spécialement. Ils furent accomplis en deux campagnes; de 1752 à 1760 et de 1763 à 1770.

Que fit-on au Palais-Royal entre 1752 et 1760? Le marquis d'Argenson signale, en avril 1752, les « grandes entreprises » que le duc d'Orléans a confiées à un nouvel architecte, Contant d'Ivry, remplaçant de Cartaud : « Il rebâtit presque en entier le Palais-Royal. Il achève en une campagne la basse cour qu'on avoit commencé de rétablir, voulant faire un nouvel appartement à madame la duchesse d'Orléans. On lui a remontré que les vieux murs et les vieux meubles n'étoient plus solides, et voilà que toute cette aile sera rebâtie presque à neuf. »

Deux plans, distants de neuf années, permettent un peu plus de précision. L'un, daté de 1745, est celui des logements des officiers du Palais, il est conservé à la Bibliothèque nationale. L'autre figure dans l'*Architecture française* de Blondel, au tome III, daté de 1754.

Leur comparaison montre bien que Contant d'Ivry s'est attaché à ce moment aux nouveaux appartements de la duchesse, dans l'aile Est du Palais-Royal (l'appartement de la Reine, au temps d'Anne d'Autriche), qui a été entièrement remaniée, de la salle de l'Opéra au jardin.

En même temps, tout à fait à l'Est du Palais, la Ville faisait construire des bâtiments neufs destinés aux foyers et aux loges des artistes de l'Opéra.

Mais deux graves événements allaient donner aux travaux du Palais-Royal et à sa vie une orientation nouvelle.

Le 9 février 1759, la duchesse d'Orléans, depuis longtemps phtisique, mourait, à peine âgée de trente-deux ans, et cette mort éloignait à jamais Louis-Philippe de toute la vie officielle : le Palais-Royal ne s'anima plus guère sous son règne.

Autre catastrophe. Le 6 avril 1763, à la fin de la matinée l'Opéra brûle, sans qu'on ait jamais su d'où venait l'incendie. Dieu merci, il n'y eut pas de victime, mais il ne resta rien de la salle qu'avaient illustrée Richelieu, Molière Lulli et Rameau.

Le 11 février 1766 le Roi ordonnait la reconstruction de l'Opéra au même lieu. Une convention régla les droits réciproques du prince et de la municipalité. Bien que le bâtiment fût reconstruit aux frais de la Ville, le duc en recevait la propriété pour l'indemniser des pertes causées par l'incendie, la Ville ne gardant que le mobilier nouveau. A frais communs, le Duc et la municipalité achetaient les maisons nécessaires à la reconstruction et à l'entier dégagement du théâtre, dont l'hôtel du Plessis-Châtillon, jadis hôtel de *Mélusine*. Enfin le duc recevait la jouissance de toute une série de loges, avec une entrée particulière.

Les travaux commencèrent aussitôt. A ce sujet, on a souvent insisté sur la rivalité de l'architecte du Prince, Contant d'Ivry, avec l'architecte de la Ville, Moreau. Il semble aujourd'hui prouvé que Moreau et Contant d'Ivry collaborèrent pour la façade, ce qui était indispensable puisque l'Opéra était entièrement enclavé dans le Palais-Royal et qu'ils furent aidés par Henri Piètre, que nous retrouverons.

Le théâtre lui-même est l'œuvre de Moreau. L'architecture, assure-t-on, en était sans grand intérêt; Moreau s'était surtout distingué en faisant une salle commode. Invention nouvelle, la courbe des quatre rangs de loges ne dérobait la scène à aucune d'elles. Le public avait un foyer de 60 pieds de long dont le balcon donnait sur la rue Saint-Honoré; les loges

d'artistes, la machinerie étaient bien organisées. Cette salle fit époque dans la construction des théâtres.

Le 20 janvier 1770, on inaugurait, par la reprise du *Zoroastre* de Rameau : les deux mille places étaient occupées.

Cet incendie n'amena pas seulement la reconstruction de l'Opéra : il modifia profondément les projets du duc d'Orléans pour le Palais lui-même. L'absence d'une duchesse, l'éloignement consécutif du Prince laissaient le champ libre aux architectes. Les travaux commencés du côté du théâtre entraînèrent des modifications de la façade et des ailes qui de proche en proche, changèrent totalement le Palais-Royal et lui donnèrent, à peu de chose près, sa physionomie actuelle.

On a longtemps attribué ces travaux à Moreau. Cependant les documents apportés par Victor Champier permettent bien, semble-t-il, de les rendre à Contant d'Ivry. S'il est impossible de suivre celui-ci dans le détail des travaux qu'il commande de 1764 à 1770, voyons leur aboutissement.

Sur la rue Saint-Honoré, le Palais s'ouvrit désormais par un portique d'ordre toscan formé de neuf baies. Les trois baies centrales, aujourd'hui grillées, étaient fermées par trois grandes portes sculptées par Cauvet. Ce portique réunissait les deux pavillons à fronton triangulaire qui subsistent encore.

Le corps de logis central, au fond de la première cour, reçut une décoration de colonnes et de pilastres ioniques et toscans sur ses deux étages surmontés d'un attique. Au centre un fronton arrondi où deux génies de Pajou soutenaient un écu aux armes d'Orléans (à la place de l'horloge actuelle).

Au milieu du rez-de-chaussée, un passage divisé par deux files de colonnes où s'ouvrait, à l'Est, un nouvel escalier, menait dans la seconde cour. Pour celle-ci, Contant d'Ivry avait imaginé deux avant-corps de part et d'autre d'un pavillon central légèrement en retrait, plus bas, et couronné d'un fronton arrondi. C'est la façade qui, très modifiée, regarde aujourd'hui le jardin, mais Contant d'Ivry n'a exécuté que l'avant-corps de l'Est (le centre et l'avant-corps de l'Ouest, et la surélévation du tout seront l'œuvre de Louis, puis de Fontaine). Il la fit décorer par Pajou de quatre statues : *les Talents militaires, la Prudence, la Libéralité, les Arts,* qui subsistent encore et portent la date 1766 (celles de

l'avant-corps de l'Ouest, fort lourdes, sont de Gérard, 1830).

A l'entrée du passage entre les deux cours s'ouvrait, à l'Est, un vestibule. Au fond, Contant d'Ivry construisit le grand escalier nouveau. C'est le grand escalier actuel du Conseil d'État, que signale de loin, à l'extérieur, vers la rue de Valois, la coupole qui le couvre.

Dans une cage ovale partait un vaste degré de pierre qui au bout de douze marches se séparait, après un repos, en deux branches, réunies au premier étage. Une magnifique rampe de ferronnerie, exécutée par Corbin sur les dessins de Jacques Caffiéri, le bordait. Deux groupes d'enfants, œuvre de Defernex, supportaient des lampadaires (ils ont disparu). La cage de l'escalier, sculptée, peinte en perspective ajoutait à l'effet de cette remarquable réalisation, qui demanda trois ans de travail (1765-1768).

Sur le palier ouvraient trois portes, sommées de figures sculptées (elles subsistent encore). A droite, sous *la Victoire* et *la Générosité*, on allait chez le duc d'Orléans; à gauche, chez le duc de Chartres (Philippe-Égalité), « sous le signe » de *la Paix* et de *la Renommée*; l'appartement du milieu, dont les armes d'Orléans marquaient la porte, devait plus tard être pris par Philippe-Égalité.

Traversant l'appartement de Louis-Philippe le Gros, nous pouvons passer rapidement les quatre antichambres : de la livrée, des pages, des valets de chambre et des officiers, et même dans la salle à manger ovale, ornée de stucs. Mais il convient d'insister sur le salon qui suivait (corps de logis princiapl, façade sur le jardin).

De cette vaste pièce (10 mètres sur 9), Contant d'Ivry semble avoir eu le dessein de faire la réplique du fameux salon d'Oppenord (sur la rue de Richelieu) et, comme son prédécesseur, marquer les tendances d'une esthétique nouvelle. Ce n'est pas en vain que l'*Encyclopédie* en loue « la noblesse et la grandeur » : si l'ornement garde encore quelque fantaisie, les lignes générales, marquées par les colonnes et les pilastres corinthiens, sont sobres. Les bas-reliefs des dessus de porte — l'histoire de *Psyché*, par Coustou —, le plafond — *Mercure et Psyché*, par Pierre — soulignent cet assagissement. Le retour à l'antique pur n'est plus très loin. Ainsi, le Palais-

Royal garde dans l'histoire des arts son rôle d'initiateur.

Aux appartements d'honneur du Régent rien ne fut changé par Louis-Philippe le Gros; la galerie des Illustres, encore raccourcie, subsista. Les collections, souvent changées de de place, demeurèrent en l'état. Louis-Philippe n'augmenta guère que les séries d'objets d'art : il était bon client du célèbre Lazare Duvaux qui lui fournit abondamment laques, bronzes, porcelaines, petits et gros meubles vernis.

***

Mais, depuis la mort de sa femme, le duc d'Orléans, livré aux « petites maîtresses », achève de s'embourgeoiser. Il ne peut songer à les installer au Palais-Royal, d'ailleurs en proie aux ouvriers. Et même quand, le 24 avril 1773, il se décide à épouser la Montesson, il ne peut davantage paraître rue Saint-Honoré, puisque ce mariage morganatique ne donne aucun rang à sa femme. Il continue donc de laisser le Palais à son fils, marié depuis 1769, et à vivre en banlieue ou au faubourg. Son épouse enrage et se venge en persécutant ses beaux-enfants. Le Duc pourvoit à l'entretien du Palais-Royal, mais sa femme a continuellement besoin des bijoux et des meubles demeurés au palais. Un jour le Duc fait reprendre son argenterie, un autre jour la marquise demande à la jeune Duchesse les « pierreries de la maison » qu'elle veut porter au bal : les relations devaient être fort agréables.

Le duc d'Orléans comprit qu'il fallait régler ses affaires. Réconcilié avec son fils au début de 1774, il lui remit, le 1er janvier 1776, la jouissance de ses biens personnels énoncés au contrat et lui assigna pour l'entretien de sa maison, dont il se déchargeait, une pension annuelle de 400 000 livres. Enfin, le 30 décembre 1770, il cédait au duc de Chartres, par donation entre vifs, la propriété entière du Palais-Royal et de ses dépendances, à l'exclusion des collections et des meubles, dont il gardait la jouissance.

Louis-Philippe le Gros ne devait mourir que cinq ans après, le 18 novembre 1785, mais dès lors en droit, comme en fait depuis dix ans, le maître du Palais-Royal était le duc de Chartres, le futur duc d'Orléans, le futur Philippe-Égalité.

Au jardin, ce n'est déjà plus le Prince, mais le public qui est le maître. Le beau temps de la promenade est venu. « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid », Diderot, sous le masque de *Jacques le Fataliste*, y mène ses rêveries, dans l'allée de Foy ou sur le banc d'Argenson.

L'allée de Foy, de son temps, est celle qui borde le jardin vers la rue de Richelieu. Depuis le début du XVIIIe siècle, en effet, le célèbre café fondé par un ancien militaire, est installé dans cette rue (au n° 46 actuel) et, comme le jardin va jusqu'à sa maison, il a obtenu le privilège de faire circuler dans les allées des plateaux de rafraîchissements.

Les nouvellistes qui, de plus en plus, pullulent, font bon ménage, et pour cause, avec les cafetiers. La « fine fleur » de ces messieurs se groupe autour de l'*arbre de Cracovie* (on n'a jamais su si *craque* venait de *Cracovie* ou *Cracovie* de *craque*) et fait rage de pronostics politiques.

Quant aux filles, elles sont si nombreuses et si ardentes à la besogne qu'il faut rétrécir le champ d'action. Au mois d'août 1742, l'avocat Barbier écrit, à la façon de Joseph Prudhomme : « A l'avenir, le Palais-Royal sera fermé à neuf heures précises. Tous les gens de bien applaudissent d'avance à ce règlement et le désirent, en cas qu'il soit douteux. On prétend que c'est grâce aux représentations de M. de Marville à M. le duc d'Orléans que cette police aura lieu, et ce magistrat est fort loué d'avoir instruit le Prince de l'indécence qui règne toutes les nuits dans le jardin de son palais. »

Je n'ai pas besoin de dire que de tels ukases étaient aussi vite oubliés que publiés. Déjà Casanova passe sous les allées, le lieutenant Bonaparte y fera tantôt ses premières armes. C'est bien le moment de moraliser!

***

Philippe III d'Orléans, qui a porté si peu de temps le nom, de sinistre présage, d'*Égalité* ne connaît pas encore la sérénité impartiale de l'histoire. Il a trouvé peu de défenseurs chez les tenants de la cause révolutionnaire; pour beaucoup d'historiens sentimentaux, il est toujours le « monstre », l'hydre infernale; pour ses descendants il est souvent pire encore :

le gêneur, le quartier que l'on voudrait effacer de l'arbre généalogique.

C'est peut-être beaucoup que de faire peser sur toute une vie le crime qui a déshonoré sa fin. Il n'est pas une des actions de Philippe qui ne soit âprement critiquée, pas une de ses intentions qui ne paraisse suspecte. Or, pendant la plus grande partie de son existence, il n'a pas commis plus de fautes que ses contemporains : vers la fin du XVIIIe siècle, tous ces jeunes seigneurs avaient la tête à l'envers. Quant à son crime, le vote de la mort de Louis XVI, il ne paraît pas moins affreux si l'on songe à la conduite des Bourbons à l'égard des derniers Valois, des premiers Valois envers les derniers Capétiens directs, des premiers Capétiens à l'endroit des derniers Carolingiens, mais il devient plus explicable. Il y a plus de cent quarante ans que l'ambition dynastique mène à l'assassinat, et ce n'est pas fini.

Ce petit plaidoyer a justement sa place ici : sous le prétexte que la création des rues nouvelles et des arcades du Palais-Royal est due à Philippe-Égalité, on a pris l'habitude de la déclarer tantôt inepte et tantôt sauvage. Pourtant je mets en fait qu'elle fut une opération heureuse et salutaire et qu'il faut le reconnaître : la ligne droite ne l'est-elle plus si elle est tracée par la main d'un futur régicide?

Laissons de côté la première partie de la vie du Prince et de sa vertueuse femme, Louise-Marie-Adélaïde de Penthièvre; à ce moment, le Palais-Royal n'est que le cadre de leur vie. A partir de 1780, au contraire, il va devenir le centre même de cette vie.

Si considérables que fussent les avantages faits à leurs enfants par les ducs d'Orléans et de Penthièvre, l'existence brillante de Philippe et de sa femme les avait fortement obérés. Au début de 1780, le trésorier Séguin, au nom maudit, dut prévenir le prince que le chiffre des intérêts de ses dettes égalait celui de ses revenus. Il lui fallait trouver des ressources nouvelles. C'est alors que l'entreprise du Palais-Royal lui vint à l'esprit, peut-être à l'instigation du marquis du Crest, frère de madame de Genlis.

Le 30 décembre 1780, nous l'avons vu, le duc d'Orléans signait la donation pleine et entière du Palais-Royal à son

fils, n'en exceptant que les collections. La voie s'ouvrait pour une opération immobilière que, d'ailleurs, la donation prévoyait.

L'extension et la transformation de Paris hantaient à ce moment l'esprit des spéculateurs. Sous Louis XVI, l'essor de la construction fut « prodigieux »; en 1788, Mercier pouvait écrire qu'en trente ans il s'était bâti dans Paris dix mille maisons nouvelles. Le comte de Provence songe à lotir le jardin du Luxembourg et le comte d'Artois commence à créer dans l'ancienne pépinière de Louis XIII une « Nouvelle-Londres » (rues d'Artois, de Berri, etc.); au nom du duc d'Angoulême il crée, sur les terrains du grand-prieuré du Temple, la « ville d'Angoulême » (rue du même nom); Laborde ouvre en 1770 la rue de Provence et la future rue d'Artois; Bouret de Vezelay, en 1773, la rue Taitbout; les Choiseul lotissent autour des Italiens (rue de Choiseul). Le duc de Chartres n'était pas seul à vouloir « valoriser » son enclos.

Le plan était simple : on remplaçait le portique sur le jardin en fermant la deuxième cour par une quatrième aile, destinée aux appartements des fils du duc, on réduisait le jardin à la largeur des bâtiments et on l'entourait de constructions régulières vouées au commerce et à l'habitation des particuliers, enfin des rues nouvelles assuraient le dégagement du palais et du jardin.

Ainsi le prince complétait son palais; les façades irrégulières que l'erreur initiale de Richelieu avait laissé s'installer autour du parc étaient remplacées par une ordonnance réglée, le jardin était amélioré, rendu plus vivant encore par l'établissement de boutiques de luxe, le commerce et la circulation recevaient des facilités nouvelles.

Dès la fin de 1780, Henri Piètre était chargé d'étudier le projet d'un grand bâtiment qui relierait les deux ailes du Palais, à la place du portique démoli cinq ans auparavant. On a conservé le dessus de Piètre, daté de janvier 1781, il est assez dans le goût de ce qui sera réalisé.

Sic vos, non vobis. Le duc était à peine maître chez lui grâce à la donation de son père qu'il chargeait de pousser le projet de Piètre un autre architecte, célèbre par le nouveau théâtre de Bordeaux, Victor Louis. Celui-ci commença ses études et

déjà le public, alerté, se mettait en rumeur quand une catastrophe vint modifier tous les projets.

Le 8 juin 1781, à huit heures du soir, l'Opéra prit feu, pour la seconde fois. Malgré des secours rapides, malgré le courage des sauveteurs à la tête desquels Philippe s'était placé, à dix heures, il ne restait rien de la salle de Moreau où plusieurs danseurs et machinistes demeurèrent, brûlés vifs.

Le duc espérait que la Ville, comme en 1761, reconstruirait la salle. Mais la municipalité, déchargée de l'administration de l'Opéra depuis 1780, ne l'entendait pas ainsi. Le Roi lui donna raison. Une lettre d'Amelot avertit, le 15 août, que l'Opéra serait rebâti près des Tuileries. De la sorte, le quartier projeté perdait un grand centre d'attraction. Espérant ramener un jour l'Opéra qui était né chez lui, le duc passa outre et fit simplement modifier ses plans.

L'ancien Opéra, le théâtre construit par Richelieu et depuis élargi, débordait fortement l'aile Est du palais. Il y avait donc avantage à le transporter ailleurs, de façon que la rue projetée autour du jardin ne fût pas déviée. Où cela? à l'Ouest du palais, où les petits et les grands appartements (ancienne galerie de la Bibliothèque et la galerie d'Enée) s'étendaient en hors-d'œuvre, depuis Monsieur, sur les terrains jadis voués à la construction d'un hôtel de Richelieu. Les appartements de parade placés dans ces galeries pouvaient être reportés plus commodément au centre même du palais, dans le bâtiment destiné à remplacer le portique du jardin et qui, au lieu d'être donné aux petits princes, deviendrait ainsi la façade principale.

Ce plan fut adopté. Le 17 juin, le Roi autorisait Philippe d'Orléans à vendre une superficie de 2 300 toises carrées à prendre sur son apanage, autour du jardin, pour se procurer les ressources nécessaires à l'agrandissement de son palais. En même temps le Roi approuvait le projet d'ouvrir, entre les maisons qui bordaient à ce moment le jardin et celles qui le borderaient désormais, des rues nouvelles sur quoi les propriétaires actuels auraient des jours et des sorties libres au lieu des jours et sorties *de souffrance* qu'ils avaient sur le jardin.

Les lettres royales du 17 juin donnèrent le signal d'une vraie petite guerre. On conçoit fort bien le dépit des proprié-

taires des maisons de la rue de Richelieu, de la rue des Petits-Champs et de la rue des Bons-Enfants, habitués à jouir — sans droit précis — de la vue du jardin le mieux fréquenté de la ville et qui, chassés de cet Eden, verraient de plus construire, à 24 pieds de leur nez, le derrière des maisons nouvelles donnant sur le parc. Ce fut un hurlement général, ce fut bientôt un procès, invoquant la prescription.

En même temps, des « placards infâmes » étaient affichés dans le Palais-Royal, des « épigrammes sanglantes » contre le prince couraient la Ville.

Avec beaucoup de flegme, Philippe laissa crier. Dès le début de septembre, sans autre avis, il faisait arracher les grilles des maisons, déraciner les arbres superflus. Le 9 novembre, Victor Louis signait avec l'entrepreneur Louis Berthault fils un traité qui prévoyait l'achèvement des galeries au 1er avril 1784. En même temps, le duc négociait. Pour mieux assurer le succès de son opération, il renonçait au bénéfice des lettres du 17 juin et décidait de bâtir d'abord sur ses terrains, de vendre les maisons ensuite. Un peu déconcertés par ce revirement, les protestataires se laissaient gagner un à un : 54 voulaient d'abord plaider, ils ne furent bientôt plus que 30. Tout finit en transactions.

Pour encadrer dignement le beau jardin, Louis devait imaginer une construction assez grandiose. Mais les galeries étaient destinées au commerce, il fallait leur assurer la lumière, la circulation. L'architecte s'en tira, comme le fait remarquer M. G. Huisman, par une combinaison « louis-quatorzième ». L'ordre colossal, renouvelé du Grand Siècle, donnait l'impression d'une haute colonnade, tandis qu'abritées par ses pilastres de vastes baies pouvaient s'ouvrir sans rompre la ligne.

C'est le décor qui subsiste aujourd'hui et, somme toute, après tant de restaurations, la seule partie du Palais-Royal qui ait gardé quelque beauté.

Le comte de Laborde a jugé avec une parfaite justesse l'œuvre de Victor Louis : « On lui demandait de construire un bazar qui ne déparât pas le jardin du duc d'Orléans et il comprit la spéculation d'une façon monumentale, comme je n'en trouve aucun exemple, même de nos jours où l'on croit être si hardi dans l'architecture de spéculation. Donner à cette

ruche de commerçants, à cette population tout entière des abords faciles, une exposition commode, de l'air et du jour pour habiter et toutes les conditions essentielles de l'existence parisienne, et, après avoir suffi à ces différentes exigences, conserver encore les moyens de frapper les yeux par une belle ordonnance qui dissimule sous sa majesté la vulgarité de la destination, c'est d'un grand artiste... »

On ne saurait mieux dire. Je demande seulement qu'à l'éloge de l'architecte on associe en quelque mesure celui de l'homme qui, ayant vu les plans du théâtre de Bordeaux au cours d'un voyage (1776), sut reconnaître le génie de Victor Louis, le choisir comme architecte et lui permettre d'achever son œuvre : le duc d'Orléans. Peut-être même Philippe collabora-t-il plus précisément avec Victor Louis. N'est-il pas significatif que le projet de Piètre, daté de *janvier* 1781, ressemble tellement au futur projet de Louis, daté du 12 juin 1781? N'eurent-ils pas l'inspiration commune du duc d'Orléans? Celui-ci avait déjà montré qu'il avait des goûts artistiques personnels.

Les travaux des galeries furent à peu près finis au jour fixé : les dernières arcades étaient prêtes à la fin de l'année 1784. Dès mai 1782, les premiers baux de location étaient signés : boutiques et appartements étaient réservés au commerce de luxe, les métiers bruyants ou malpropres étant exclus.

Le 13 août 1784, le duc de Chartres obtenait l'autorisation de vendre 3 500 toises carrées des terrains qu'il avait fait bâtir. A peu près en même temps, les rues de Valois, de Beaujolais et de Montpensier (c'étaient les titres des trois fils du duc) étaient ouvertes à la circulation, le jardin replanté donnait à nouveau de l'ombre.

Le public, frappé par la commodité de ces voies nouvelles, par la beauté de l'ordonnance créée par Louis, par le charme renouvelé du parc, cessait de crier, et même commençait d'admirer ce qu'il avait détesté. Pour achever le principal du plan, il ne fallait plus que terminer le palais : construire le corps de bâtiment prévu, sur le jardin, entre les deux ailes; achever le corps parallèle commencé par Contant d'Ivry, dans la cour d'honneur, vers le jardin.

Déjà les fondations du grand bâtiment nouveau sortaient

de terre à un mètre du sol quand l'ordre vint d'arrêter les travaux. Louis put seulement, en 1786, finir le pavillon commencé par Contant d'Ivry et commencer de construire le pavillon en pendant et le théâtre nouveau destiné à l'Opéra (notre Théâtre-Français actuel).

Que se passait-il? Rien que de bien simple. Le duc n'avait plus de quoi terminer son grand projet. Amenée par ses folles dépenses et peut-être aussi par de coûteuses intrigues politiques, sa déroute financière commençait.

***

Le moment est venu, avant l'émeute et la débâcle, de jeter un coup d'œil sur le Palais-Royal et le jardin, transformés en une immense foire.

Sur la rue Saint-Honoré, l'aspect du palais est à peu près celui que nous voyons actuellement, sauf vers l'Ouest; à l'endroit où la place du Théâtre-Français s'enfonce, il y a encore des maisons particulières. Un peu plus à l'Ouest encore, sur l'emplacement des galeries de la Bibliothèque et d'Enée et du salon d'Oppenord, démolis, la nouvelle salle, qui deviendra notre Théâtre-Français, s'achève. Derrière le théâtre, la rue de Montpensier est ouverte, à l'Ouest du jardin; les rues de Beaujolais et de Valois sont ouvertes aussi, au Nord et à l'Est.

La première cour (actuelle cour de l'Horloge) est à peu près aussi telle que nous la connaissons. Dans la deuxième cour, la façade du corps de logis principale tournée vers le jardin n'est pas finie : nous avons vu que notre architecte n'a pu, de ce côté, que commencer son travail; à l'Est, il n'a pas entamé l'aile de Montpensier. Quant au grand bâtiment projeté pour la réunion des deux ailes, on a, sur ses fondations, établi des galeries provisoires de bois.

Le duc d'Orléans, la duchesse, leurs enfants habitent le Palais, où logent également quarante-six personnages de leur cour. Toujours soucieux de popularité, le duc a voulu habiter une des maisons des arcades et réside habituellement dans la première de la rue de Valois, celle qui est contiguë à l'appartement de la duchesse et communique avec lui.

Les arcades sont achevées. Elles se peuplent; en 1786, on y compte déjà quarante-neuf bijoutiers, deux bureaux de confiance (vente et achats divers), des coiffeurs, des confiseurs (Benoit, « marronnier de S. A. S. »; la Belle Lyonnaise), des tailleurs, des couteliers (M. Badin, chez qui Charlotte Corday acheta le couteau qui tua Marat, nº 177 actuel de la galerie de Valois), des horlogers (Le Roy), des couturiers, des drapiers et marchands de soieries, des fleuristes, des libraires (Gattey, qui éditera les *Actes des Apôtres*; Joseph Pain, qui fonda le journal des *Trois Bossus*, lequel eut trois numéros; Deseine), des parfumeurs, des modistes.

Ces commerçants se groupent sous les arcades de Louis et aussi dans les Galeries de bois sur l'emplacement exact de la galerie d'Orléans et du nouveau péristyle par lequel les efforts successifs de MM. de Monzie, Bollaërt, Georges Huisman et André Ventre viennent de la remplacer. Vite salies, déformées, hideuses, elles offrent à l'intérieur deux promenoirs, entre trois rangées de boutiques. Le toit est en verrières. L'éclairage est assuré par quarante lanternes à poulies. On y entre par une porte ouverte au centre et par deux péristyles vers les rues de Valois et de Montpensier. En 1784, elles ont été louées à un sieur Romain qui, en 1789, les repasse à un sieur Delavoyepierre.

Ce lieu sordide est, dès ce moment, le centre de l'animation au Palais-Royal. On y vend de tout, et surtout le reste. Dès 1786, les *Mémoires secrets* assurent qu'on le nomme le *camp des Tartares* parce que c'est « le rendez-vous de tous les crocs, escrocs, filous, mauvais sujets dont abonde la capitale ».

La police royale ne tolère pas, en principe, les maisons de jeu. Mais les arcades abritent des cercles : Société olympique, réservée aux francs-maçons et où l'on fait de bonne musique; Société des amateurs d'échecs, cercle aristocratique très fermé; Club militaire, fondé en 1785 (nº 102 actuel de la galerie Beaujolais); Société des Colons ou Club des planteurs, où se groupent les « Américains », possesseurs aux Iles; Club du Salon des Arts, créé en novembre 1784; Club de Valois (actuel nº 156, galerie de Valois), etc.

Le café de Foy a été créé, nous l'avons vu, au début du XVIIIe siècle (1725) par un sieur Foy, à qui ont succédé, en

1748, Jousserand, son gendre, et en 1779, Jousserand II, son petit-fils. En 1784, il s'est installé sous sept arcades de la galerie Montpensier, payées 437 500 livres (actuellement nos 57-60, galerie Montpensier). Il a seul le privilège d'avoir des tables dans le jardin et d'y servir à boire dans un petit pavillon.

Le Café du Caveau (no 89 actuel de la galerie Beaujolais), plus tard de la Rotonde, est au Nord du jardin, sur le passage du perron. D'abord tenu par Dubuisson, il fut vendu en 1786 pour 90 000 livres à Cuisinier qui, deux ans plus tard, acheta les arcades 86-92 pour 612 500 livres! En 1783, on y fit la souscription pour la médaille des Montgolfier.

Le Café Corazza, créé en 1787 (actuellement nos 4-12, galerie Montpensier); le Café de Chartres, fondé par Véfour actuellement nos 79-82, galerie de Beaujolais); le Café mécanique où le service est fait, sans garçons visibles, par un monte-plats qui débouche au centre de chaque table (actuellement, galerie de Valois, 121); le Café de Beaujolais; le Café Polonais; le Café de Valois; le Café des Variétés.

Le chapitre des théâtres et spectacles serait aussi long que celui des cafés.

Les Variétés, d'abord établies sur le boulevard, se sont installées dans une salle provisoire de bois, sur l'ancien jardin des Princes, le 1er janvier 1785. Ce théâtre protégé par le duc d'Orléans est surveillé de près par les Comédiens français : ils ont seulement obtenu le droit d'empêcher la représentation au Palais-Royal de toute pièce de plus de trois actes qui leur paraîtrait digne d'eux, mais à la condition de la jouer eux-mêmes dans l'année. La grande salle que Louis construit sur la rue de Richelieu est destinée, en attendant l'Opéra, à ce théâtre.

Les Petits Comédiens de S. A. S. monseigneur le comte de Beaujolais (fils du duc d'Orléans). Pour ceux-là, ils sont surveillés par les Comédiens italiens, dans des conditions analogues. Leur petite salle, construite en 1781 par Louis, sera achetée en 1789 par la Montansier (actuellement Théâtre du Palais-Royal).

Les Fantoccini, dont le titre seul dit le programme, jouent dans une salle de 200 places, à l'entresol.

En face du café de Foy, de l'autre côté du jardin, Séraphin montre, depuis le 8 septembre 1784, ses ombres chinoises et ses marionnettes, dans une salle étroite faite pour 150 personnes et bien commode pour lier conversation (actuellement nos 119-120, galerie de Valois).

Le Musée des Enfants; le spectacle des Pygmées français (200 places); le Musée de Monsieur et de Monseigneur, comte d'Artois; le Salon de Curtius, ancêtre des musées de figures de cire, qui exhibe « le Grand Couvert de France » (la famille royale à table), les trois fils de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans (Valois, Beaujolais et Montpensier y sont venus, le 13 janvier 1785, et se sont trouvés « pas tout à fait ressemblants »), M. Séguier, procureur général, « madame de *** à sa toilette », etc. (actuellement no 17, galerie Montpensier).

***

Le grand charme du Palais-Royal. c'est, à n'en pas douter, le jardin. C'est lui qui a fait ce grand rassemblement de boutiques et de spectacles, de promeneurs, de filles et surtout de bavards.

L'arbre de Cracovie a bien été abattu en 1781 avec toute son allée, mais les nouvellistes, d'abord atterrés, n'ont rien perdu. Aussitôt après l'incendie de l'Opéra, les arbres demeurants ont été nettoyés; l'année suivante, les treillis de Louis le Pieux ont été arrachés et les statues jadis données par Louis XIV enlevées. En 1783, un nouveau bassin est creusé, des plantations nouvelles faites. Dès 1784, les flâneurs retrouvent de l'ombre et, dans un cadre rajeuni, les charmes du jardin d'autrefois, augmentés de la fête perpétuelle des galeries.

La foule qui s'y presse est au moins de mise correcte. Le règlement interdit l'entrée du jardin aux soldats comme à tout porteur de livrée, aux servantes, aux femmes en tablier ou en bonnet — « Li pas entrer en casaquin! » crie le suisse Fribourg, — aux hommes en veste ou portant des paquets. Il est également interdit de jouer au palet, au ballon, etc.

Le jardin ferme l'hiver à onze heures du soir; l'été, les grilles sont closes à minuit, mais on laisse les promeneurs dans le jardin jusqu'à une heure du matin. La foule se montre à la fin

de l'après-midi, dans la soirée. Le jardin, les galeries offrent alors le tableau le plus chatoyant, le plus varié : tous les âges, toutes les classes y sont mêlées. Le duc d'Orléans a réussi, le Palais-Royal est désormais le centre du Paris animé.

Il faut le dire, là comme ailleurs, les femmes forment la principale attraction; les femmes, et même les filles.

Elles préfèrent la grande allée où, à l'heure de la promenade, elles exhibent, en couples sympathiques, robes et chapeaux du dernier goût — dans ces années 80, elles y mettent beaucoup de plumes et de fleurs. Ni Mercier, ni même, dit-on, la duchesse d'Orléans ne les distinguent au premier coup d'œil des femmes honnêtes; soyons persuadés qu'il y avait des Parisiens plus perspicaces à qui les parfums, la gaîté feinte, les rires de tête, l'agitation de ces dames ne laissaient point de doute. Au surplus, Dupuis la chevalière, Bersi la Mulâtresse, l'Italienne, la Sultane, la Bacchante, toutes ces dames ne devaient pas, et pour cause, laisser durer longtemps l'équivoque.

Le jeudi 22 novembre 1787, un jeune officier de dix-huit ans qui se promenait au Palais-Royal y fit la rencontre d'une fille. Il lia conversation avec elle, la suivit. C'était la première femme qu'il abordait, aussi la rencontre lui parut-elle assez importante pour qu'il en écrivît le récit. On a gardé cette relation où le héros, à la mode des très jeunes gens, met sur sa bien normale aventure le masque d'une enquête philosophique. Et cette banale histoire n'intéresserait plus personne si le jeune officier ne s'était appelé Napoléon de Bonaparte :

« Je sortais des Italiens, écrit-il, et me promenais à grands pas sur les allées du Palais-Royal. Mon âme, agitée par les sentiments vigoureux qui la caractérisent, me faisait supporter le froid avec indifférence; mais, l'imagination refroidie, je sentis les ardeurs de la saison et gagnai les galeries. J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards errèrent sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardai. Elle s'arrêta, non pas avec cet air grenadier, mais avec un air convenant parfaitement à l'allure de sa personne. Ce rapport me frappa. Sa timidité m'encouragea et je lui parlai... Je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux

de son état, me crois toujours souillé par un seul regard!... Mais son teint pâle, son physique faible, son organe doux ne me firent pas un moment en suspens... »

Et c'est l'enquête habituelle des timides, qui ne savent trop que dire en pareille circonstance : « D'où êtes-vous? Je connais votre pays. Pourquoi faites-vous ce métier? » etc...

La jeune Bretonne était patiente et pleine de bon sens : « Ah! dame, monsieur, il faut bien faire quelque chose! »

Cependant comme le questionnaire se prolongeait dangereusement pour ses intérêts (« Monsieur, il faut vivre! ») elle se résolut à couper : « Allons chez vous, dit-elle. — Mais qu'y ferons-nous? — Allons, nous nous chaufferons et vous assouvirez votre plaisir. »

Je crains bien que cette dernière variante d'une phrase classique soit de Napoléon lui-même, d'un Napoléon assez inattendu.

***

Une telle variété de spectacles et de plaisirs explique l'enthousiasme des contemporains pour le Palais-Royal. « C'est la capitale de Paris! » s'écrie Mercier qui vitupère les critiques : « Taisez-vous, plats bourgeois, et laissez les princes vous construire des monuments agréables! » Et le chœur des étrangers répond. « Tout ce qu'on chercherait à Paris, dit Nicolas Karamzine, on le trouve au Palais-Royal; on y pourrait passer sa vie, la vie la plus longue, dans un enchantement perpétuel et dire en mourant : « J'ai tout vu, tout connu! » « Il rassemble tous les étrangers; on ne se loge que dans les environs, on n'achète que dans son enceinte... on y peut exister le plus commodément du monde sans jamais en sortir : logements agréables, habits élégants, ragoûts fins, livres nouveaux, nouvelles récentes, société nombreuse s'y trouvent sous les formes les plus engageantes. » Ainsi parla le marquis Carraccioli.

« Le cœur, l'âme et le cerveau de Paris » étaient un peu, on le voit, le cœur, l'âme et le cerveau de l'Europe.

PIERRE D'ESPEZEL

FRANCE ET ALLEMAGNE

L'étude que l'on va lire se compose de deux parties : la première (I) parue dans l'*Europäische Revue*, le 1er mars (et traduite avec l'autorisation de ce périodique), est antérieure à la dénonciation du pacte de Locarno par le Führer, la seconde (II) a été écrite spécialement par M. de Rheinbaben pour la *Revue de Paris* à la suite de cette dénonciation.

De la première partie il faut dire d'abord qu'elle est considérée par M. de Rheinbaben lui-même comme la suite de l'article que nous avions publié dans cette revue le 15 juin 1935 et des interviews d'hommes politiques français, concernant la question des rapports de la France et de l'Allemagne, parues dans nos livraisons du 1er et du 15 juillet 1935.

Nous ne jugeons pas nécessaire de revenir sur l'intérêt qu'il y a, en tout temps et particulièrement dans les périodes de crise, à connaître directement l'opinion des pays étrangers. Mais aussi recommandable que soit cette méthode, nous savons bien qu'elle ne peut pas — non plus que l'autre qui consiste à écouter seulement les voix de son propre pays — éliminer toutes causes d'erreurs. Un particulier, même s'il est ancien ministre, ne peut donner que son impression personnelle et celle du cercle qu'il fréquente, et quelle que soit l'étendue de son information, il ne peut connaître tous les courants d'opinion qui se manifestent dans son pays, surtout il ne sait pas ce que son gouvernement fera huit jours après qu'il aura publié son article. Nous le constatons tous les jours, en lisant dans nos propres journaux des études qui prétendent faire connaître l'opinion française et ne correspondent pas cependant à l'opinion que nous avons nous-mêmes, des études aussi qui, portant sur l'avenir, reçoivent des démentis immédiats des faits. Nous le voyons dans le cas présent, puisque M. de Rheinbaben a pu écrire en toute bonne foi, il y a un mois, que les bruits concernant la remilitarisation des pays rhénans étaient faux. N'insistons pas. Il est trop ambitieux d'espérer vivre dans la vérité absolue. C'est malgré tout en nous adressant à un Allemand éclairé que nous aurons le plus de chances de connaître les réactions, les pensées intimes, les espoirs de ses compatriotes. Essayons donc en ces heures tragiques de com-

prendre, grâce à M. de Rheinbaben, le point de vue des Allemands. « Ne nous refusez plus, disaient-ils au début de 1935, l'égalité des droits. Nous sommes un grand peuple. Nous sommes entourés de nations mal disposées à notre égard. Accordez-nous une armée de 300 000 hommes; vous prouverez ainsi que vous n'avez pas pour but de nous tenir en tutelle... » La France refuse. « Parfait, dit l'Allemagne, nous reprenons notre liberté. Que cela vous plaise ou non, nous aurons une armée d'un million d'hommes. Mais cette armée n'est pas constituée contre vous. Nous ne cessons, par la voix de notre Führer, de vous proposer notre amitié... » En effet à plusieurs reprises le chancelier Hitler déclare qu'il n'y a plus de question franco-allemande, que l'Allemagne n'a plus, en ce qui nous concerne, aucune revendication territoriale à faire valoir. A ces avances la France ne répond pas, et noue un pacte avec la Russie. « Voilà qui n'est pas dans l'esprit du traité de Locarno, disent les Allemands. Locarno proclamait qu'il n'y aurait plus de guerre entre nous. Mais vous signez un pacte qui au fond prévoit cette guerre. Dans ces conditions nous dénonçons Locarno, nous réoccupons les villes rhénanes, mais nous continuons de vous offrir notre amitié. »

Voilà ce que pensent les Allemands : ils jugent leur position moralement inattaquable et s'étonnent grandement de nous voir scandalisés... Ils ne comprennent pas que, en admettant que leur argumentation soit valable (et ici il faudrait ouvrir une longue discussion), la dénonciation unilatérale des traités détruit toute confiance. Admettons que l'Allemagne veuille réellement devenir l'amie de la France, ce qu'à n'en pas douter la France souhaiterait. Mais que l'Allemagne, elle, tâche de comprendre que les procédés par elle employés créent une ambiance moins favorable chaque jour au rapprochement. N'arrivons-nous pas à entendre de la bouche du Führer que c'est à prendre ou à laisser : nous devons accepter le viol des traités et accepter en même temps l'amitié offerte pour vingt-cinq ans? C'est un bloc. Voilà une singulière façon d'encourager une entente : la sympathie présentée avec tous les caractères de la contrainte.

Que les Allemands amis de la paix — nous sommes sûrs qu'il y en a beaucoup — écoutent les propos que, hors des cercles officiels, pourraient leur tenir maints Français. « Donnez-nous des raisons de confiance : ne déchirez pas les engagements que vous prenez. Renoncez à la détestable habitude de réaliser vous-mêmes ce que vous jugez être votre droit. Il se peut, sans doute, que dans certains cas des traités ne vous semblent pas conformes à la justice absolue. Mais ne considérez pas pour rien que vous les ayez signés vous-mêmes. Supposez que nous soyons liés par un accord direct : qui nous garantirait que demain vous ne vous exclameriez pas : « Cet accord ne vaut rien. Les termes nous en déplaisent »? Comment ne voyez-vous pas que, quelles que puissent être vos intentions, tout avenir paraît douteux, dès lors que vous entendez trancher seuls la question de savoir si vos engagements sont encore valables? »

Malheureusement, la discussion franco-allemande ne se limite pas à ces questions locarniennes, franco-russes, etc., d'une solution déjà assez délicate pourtant! M. de Rheinbaben déclare que la France riche (!) refuse à l'Allemagne pauvre les biens qui lui sont nécessaires. C'est une situation à laquelle il faut, selon lui, remédier. Autrement dit, nous devons assurer à l'Allemagne un certain standard of life! Voilà une revendication plus que surprenante, qui laisse prévoir hélas d'éternels conflits. Devrons-nous donner à l'Allemagne l'or, le blé, les vignes, les colonies à caoutchouc, celles à arachides et celles à coton? Où s'arrêteront ces exigences? Il ne s'agit plus de discuter et d'interpréter des traités, mais de savoir quelles seront les limites d'un appétit qui semble devoir se révéler inépuisable. Les voix allemandes les mieux intentionnées sont-elles appelées à nous révéler que la situation est encore plus difficile que, dans notre bonne volonté, nous ne le pensions? (N. D. L. R.)

I

ÉTUDE PARUE DANS L' « EUROPÄISCHE REVUE »

La guerre italo-éthiopienne a temporairement écarté du centre d'intérêt de l'attention internationale et pour ainsi dire relégué au second plan les problèmes particuliers de la politique extérieure allemande et, entre autres, les rapports franco-allemands. Les événements de la guerre eux-mêmes, la politique des sanctions de la Société des Nations, les propositions de paix avortées, la course générale aux armements et les multiples tentatives de la pactomanie autour de l'Allemagne ont eu, ces temps-ci la vedette. On aurait dit cependant qu'en France bien des gens pensaient uniquement à l'Allemagne quand ils parlaient de la Société des Nations, de l'article 16, des sanctions, de l'embargo sur le pétrole, du Négus, de la saison des pluies, ou bien quand ils rédigeaient des articles sur ces mêmes sujets. Ils peuvent en tous cas constater avec satisfaction que ces derniers temps les premières pages de leurs journaux se sont mises graduellement à moins parler de l'Italie et de l'Abyssinie et que l'Allemagne y occupe de nouveau la place qu'elle y occupait auparavant, c'est-à-dire la première[1].

En ce qui concerne les détails, constatons d'abord ce fait

1. Ces « gens » n'avaient pas tout à fait tort, comme la suite l'a montré N. D. L. R.).

important que consciemment la France n'a pas donné suite aux propositions du Führer du 21 mai 1935 et n'a entamé aucune négociation avec l'Allemagne. M. Laval, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, se trouvait déjà au printemps dernier en face d'une tâche trop lourde de par la posture difficile de la politique française prise entre l'Italie, l'Angleterre et les obligations de la Société des Nations. M. Laval a tenu cependant à fournir de temps à autre de nouveaux aliments à certains bruits d'après lesquels il paraissait dans ses intentions d'amorcer plus tard des pourparlers avec l'Allemagne. Peu avant sa chute, il a fait à la Chambre une déclaration, tout à fait juste, du point de vue allemand : à savoir que l'on n'arriverait jamais à un état de paix durable en Europe si l'Allemagne et la France n'entraient pas dans une voie de rapprochement. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : une fois de plus, durant l'été de 1935, la France a laissé passer une importante occasion, tandis que l'Angleterre, qui comprenait bien ses intérêts, se montrait prête, elle au moins, par l'accord naval avec l'Allemagne, à profiter de l'offre d'Adolf Hitler touchant la limitation volontaire de la flotte allemande. Paris a boudé à ce moment-là et a essayé d'intervenir. Londres ne s'est pas laissé égarer. Il existe depuis le 18 juin 1935 une convention historique entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne; l'Allemagne a saisi cette occasion pour exprimer, solennellement, son désir de ne plus jamais croiser le fer avec l'Angleterre. La France officielle, elle, fidèle à quelques déclarations de certaines personnalités françaises, a reculé devant le tête-à-tête avec l'Allemagne tout autant en somme que devant des préliminaires de pourparlers généraux avec elle.

Elle préféra, en citant continuellement la surprenante décision du Conseil du 17 avril 1935, accuser l'Allemagne d'être « coupable de réarmement en violation des traités ». On ne devait pas, d'après elle, aider le Reich à obtenir la reconnaissance de cette violation des traités en approuvant tacitement le fait accompli.

L'attitude de la délégation française navale fut à peu près la même à Londres devant les suggestions des Anglais qui proposaient de s'adjoindre des représentants allemands.

Cependant un nouvel astre se leva dans le ciel de la sécurité française. L'Angleterre se décida à lutter dans le sein de la Société des Nations et au moyen de la Société des Nations contre l'expansion de l'Italie en Afrique occidentale, expansion gênante pour ses intérêts. Dans ce but elle donna délibérément un coup de barre en vue de changer la direction de sa politique continentale européenne. En principe, elle se montra prête à assurer, outre les garanties du traité de Locarno, les obligations qui découlent de l'article 16 du pacte, et, le cas échéant, à les concrétiser. Décision historique de la plus haute importance! Il s'ensuivit toutes les fluctuations de la procédure de Genève, les tentatives de maintien de la paix et de médiation, les sanctions, la promesse d'assistance mutuelle dans la Méditerranée (et aussi ailleurs évidemment). Ayant à choisir entre son amitié pour l'Italie et la Société des Nations avec la perspective de ressusciter son étroite amitié avec l'Angleterre, la France opta pour le second parti. Les états-majors anglais et français se lancèrent alors dans de mystérieux préparatifs. Bien des hommes politiques français virent même, en un jour d'espoir, surgir le fantôme du protocole de Genève de 1924 et se hâtèrent de faire connaître au public ces belles perspectives et ces séduisantes espérances. Ils ne purent cependant pas encore saisir ce fantôme. En tout cas, à partir de ce moment-là, la France va trouver, aux côtés de l'Angleterre, la formule du jour, et l'orientation de sa politique : « Entr'aide mutuelle en plein accord avec l'Angleterre et tous les amis de la paix et de l'ordre européen actuel. » M. Laval, véritable acrobate de la diplomatie moderne, qui se joue avec les pactes, les alliances et la Société des Nations, dut quitter la scène, mais il est vraisemblable que cette retraite n'est que temporaire! D'après l'opinion de certains milieux influents, il n'avait pas agi assez énergiquement quand la puissante Angleterre avait à l'improviste demandé l'assistance de la France dans la Méditerranée et il avait témoigné trop peu d'intérêt à son propre enfant, le pacte avec la Russie. Le successeur de M. Laval, M. Sarraut, se souvint bien aussi, dans sa déclaration aux Chambres, de l'Allemagne restée à l'écart; il exprima l'espoir de voir notre pays s'associer un jour à des garanties de paix collectives.

Sous cette forme atténuée il reprenait ainsi des déclarations antérieures, très vagues elles-mêmes, que quelques hommes politiques français avaient faites.

Pratiquement, on passa alors à la ratification du pacte avec la Russie (signé le 2 mai 1935). Nous n'allons pas, à cette occasion, examiner en détail les objections juridiques des Allemands concernant cet acte également historique. Il suffira de constater qu'il n'y a pas un Allemand, qui, étant donné l'origine, l'esprit et le contenu du pacte franco-russe, et aussi d'après sa signification juridique, militaire et politique, ne le considère comme une action dirigée contre l'Allemagne et qui de plus atteint et affaiblit la lettre et l'esprit du traité de Locarno, le traité de l'après-guerre le plus important qui ait été signé entre la France et l'Allemagne. A ce sujet, je me souviens, pour mon compte personnel, de certaines paroles de M. Sarraut, le président du Conseil actuel, alors qu'il était en 1933 délégué français à la Conférence du désarmement et que nous discutions tous deux dans une sous-commission, la question suivante : les troupes de couleur stationnées dans le voisinage immédiat de la métropole, et surtout dans la métropole elle-même, doivent-elles ou non être comptées dans les contingents français? Aucun Français ne s'est élevé à ce moment en termes plus significatifs et plus énergiques contre le danger du bolchevisme mondial. En tant que ministre des Colonies et ancien gouverneur de l'Indochine, M. Sarraut avait appris à connaître par la pratique le problème dans toute son étendue, et ne souhaitait alors que la « solidarité des peuples civilisés de l'Europe occidentale et centrale ». M. Sarraut croit-il donc servir le principe tiré de son expérience de la vie lorsqu'à la tête du gouvernement français, il fait ratifier le pacte avec les Soviets contre l'Allemagne, pacte qui fait obstacle à la réalisation de la solidarité européenne.

Passons aux tout derniers événements. Vint ensuite la « Foire de Paris », c'est-à-dire le défilé à Paris, après l'enterrement du roi George, de rois, de princes, de ministres, de diplomates, de maréchaux avec son accumulation de déjeuners, de dîners, de remises de décorations, de toasts, d'interviews contradictoires, de négociations et d'incidents

divers : toutes cérémonies soi-disant motivées par la sollicitude qu'inspirent l'Europe Centrale et la paix. On abandonna momentanément à leur sort l'Italie et l'Abyssinie. L'embargo sur le pétrole alla chercher asile dans les placards de Genève déjà débordants de dossiers. Le véritable danger est l'Allemagne qui accroît ses forces, travaille à obtenir l'égalité complète, et qui organise les jeux olympiques!

Que se passa-t-il encore sur le plan de la politique extérieure, entre la France et l'Allemagne? Voici ce que nous savons et qui a trait aux conversations officielles : il y a accord entre les gouvernements les plus intéressés pour déclarer que, étant donné les préparatifs militaires très avancés de certains pays, des négociations avec l'Allemagne, concernant les pactes, les armements, ou d'autres questions actuelles du domaine européen, ne peuvent avoir lieu avant la fin de la guerre d'Afrique occidentale. Dernièrement *le Temps* écrivait que la presse allemande se plaignait à tort des nouveaux pactes, ou même des tentatives d'encerclement de la part de la France et d'autres États européens, car la politique allemande elle-même s'opposait à l'entrée de l'Allemagne dans les négociations actuellement en cours. Il n'y avait donc rien de bien grave à ce que d'autres puissances qui ne voulaient pas attendre jusqu'à la fin de la guerre éthiopienne, continuassent à travailler avec tout le zèle souhaitable, à la consolidation de la paix. L'Allemand qui lisait cet article avait une conception, bien différente, d'une telle œuvre de pacification. Cet Allemand a enregistré bien d'autres points de vue encore qui se sont fait jour dans l'opinion publique française touchant les relations avec l'Allemagne ces derniers temps. Qu'il s'agît de l'attitude, par moment des plus étranges du gouvernement lithuanien avant le plébiscite de Memel, des difficultés à Dantzig, qu'il parût dans la presse anglaise des articles qui, avec une certaine arrogance, repoussaient le désir de l'Allemagne d'exercer une certaine activité coloniale sous son propre pavillon, *que de faux bruits fussent colportés, concernant la prétendue remilitarisation du pays rhénan*[1], ou que l'on annonçât d'autres

1. Ce n'est pas l'auteur qui souligne ce passage. Nous rappelons que cet article de l'*Europäische Revue* avait paru le 1er mars (N. D. L. R.).

sinistres projets allemands, certains journaux de Paris s'évertuaient de toutes leurs forces, bien souvent avec une joie maligne à peine dissimulée, à mettre l'Allemagne dans son tort. C'est en vain qu'on cherchera dans la presse allemande, pendant la période correspondante, des procédés vis-à-vis de la France et des intérêts français ayant la moindre ressemblance avec ceux-là.

BILAN

Nous en arrivons maintenant au bilan des faits et des positions respectives, des opinions et des vues d'ici et de là-bas, dont nous venons de dresser le tableau.

Tout d'abord une remarque personnelle : ce qui vient d'être relaté ici sur ce thème complexe, éternellement repris, et qui s'avère toujours à nouveau profondément troublant de « France-Allemagne » n'est qu'un petit extrait de l'ensemble. Toujours est-il qu'il contient bien tous les éléments essentiels de ce que comporte de nos jours le dialogue franco-allemand, et ce qui, sous telle ou telle forme analogue, constituera nécessairement, pendant un temps, les bases de nouvelles décisions de la politique.

Nous pouvons, maintenant, grouper ainsi les diverses pensées et impressions que nous inspire ce thème gros d'événements.

En premier lieu, nous savons que l'antagonisme séculaire de la France et de l'Allemagne est ressuscité depuis l'instant où l'Allemagne s'est relevée énergiquement de sa défaite et de son humiliation, depuis l'instant où elle est prête à reprendre la place qui lui est due parmi les grandes puissances du monde. Nous n'éprouvons d'ailleurs nulle surprise de ce que cet événement historique ne puisse s'accomplir sans risques et sans tension. Nous nous y attendions et nous nous sommes préparés à cet effet. Nous connaissons la tâche qui nous incombe, ainsi que notre histoire, et celle de l'Europe. Nous pensons en particulier, à cause de son analogie avec la situation actuelle, à l'histoire de la Prusse au XIXe siècle, dont les grandes puissances cherchèrent pendant longtemps à maintenir l'infériorité, à qui l'on voulait faire passer cette « démangeaison de grande puissance » et

qui, en luttant contre la France, a tout de même réalisé l'unité de l'Allemagne. Nous évoquons la grande ascension de notre patrie après 1871 et les puissantes coalitions qui se sont peu à peu formées, engendrées par un antagonisme grandissant.

En second lieu : du moment que l'Allemagne renonce solennellement à une guerre de revanche contre la France, et ne cesse par la bouche de son Führer d'affirmer que le but suprême qu'elle se propose d'atteindre est la paix dans l'honneur, la dignité et l'égalité des droits, que d'autre part la France déclare avoir pour idéal suprême la paix, il faut bien en conclure que malgré l'antagonisme franco-allemand, il n'existe pas de fatalité inéluctable susceptible de contraindre les deux pays à s'affronter derechef dans la folie d'un nouveau conflit armé. Nous déduirons cependant aussi nettement du parallèle précédent et en particulier des témoignages de patriotes français compétents que les fautes et les erreurs humaines ont joué un grand rôle dans la tournure qu'ont prise les relations de la France et de l'Allemagne. Citons parmi de nombreux exemples celui-ci : dans la question du désarmement, qui s'est finalement avérée dominante et décisive, il y a eu du côté français, d'après l'opinion des personnalités dont nous parlions plus haut, « erreur majeure » (Scapini); le sénateur défunt, H. de Jouvenel, qui a été lui-même délégué à la Conférence du désarmement, a qualifié la note Barthou du 17 avril 1935, de « catastrophe ». Il poursuivait en ces termes : « Nous avons rendu l'attitude de l'Allemagne inévitable par notre refus de négocier avec elle. » Ces deux Français ont eu le courage et l'indépendance de dire : « J'aurais accepté la proposition d'A. Hitler du 16 avril 1935 (300 000 hommes avec limitation des armements aériens). Bien d'autres Français seront du même avis, même si publiquement ils gardent le silence là-dessus; nombreux cependant sont ceux qui se sont exprimés en termes analogues à ceux de Scapini et de de Jouvenel. Cet exemple peut suffire pour souligner la justesse de la seconde thèse, à savoir que sans ces fautes politiques des gouvernants français, il aurait très probablement été possible d'établir des relations détendues entre la France et l'Allemagne — l'Allemagne redevenue un pays fort et libre — relations qui, beaucoup mieux que celles d'au-

jourd'hui, auraient pu servir de base à une paix durable et à une collaboration utile. Parmi beaucoup d'autres déclarations émanant de Français, les vues de M. Bergery, l'homme politique de gauche bien connu, nous paraissent particulièrement intéressantes. Il s'efforce de démontrer à ses compatriotes qu'en réalité, par son attitude négative, la France non seulement n'a nullement empêché l'Allemagne d'atteindre les buts qu'elle s'était fixés, mais l'a au contraire forcée à faire une plus grande dépense d'énergie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Or c'est bien là ce qui est arrivé : l'Allemagne s'est précisément relevée en s'appuyant sur la résistance française!

Quand d'autre part un homme politique de l'importance de M. Herriot, a répondu par ces mots : « Est-ce la faute de la France? » à un député de la droite qui se plaignait tout à fait à juste titre de ce que le rapprochement avec l'Allemagne n'eût pas été énergiquement poursuivi, nous aurions souhaité, précisément quand il s'agit du plus important de tous les problèmes, que M. Herriot voulût bien prendre le temps nécessaire pour étudier les documents et les faits.

Je crois que M. Herriot serait alors obligé de revenir maintes fois sur ses jugements publics.

En troisième lieu : sur quels éléments pouvons-nous étayer, encore davantage que sur les considérations du paragraphe précédent, notre espoir de voir l'Allemagne et la France, tout en affirmant fortement l'indépendance de leur vie personnelle et intérieure, trouver à travers toutes les difficultés et les antagonismes, la voie du rapprochement? Eh bien, sur des réflexions analogues à celles qui inspirèrent probablement au représentant de la France en Allemagne, à M. François Poncet, ambassadeur de France, les paroles qu'il prononça dans son discours du 1er janvier adressé à la colonie française, discours concernant l'amélioration des rapports des deux pays... Il est manifeste que nous ne la trouverons pas, comme maints autres pays européens, dans la signature de nouveaux pactes et traités de garantie. Non, nous ne la trouverons que dans ce qui a été dit au début de ces explications relativement aux propos officieux tenus dans les deux peuples. Ces propos sont heureusement des réalités. Les hommes d'État et les politiciens qui ne tiennent pas compte de ce désir si profond et si fort de leur

peuple assument une formidable responsabilité. Toutefois, tant que persiste ce commun désir de paix parmi les éléments les plus nombreux des peuples eux-mêmes, rien en réalité n'est perdu, malgré les clameurs surexcitées de bien des journaux parisiens. En effet, nous autres Allemands, nous nous refusons résolument à croire avec fatalisme à l'éventualité plus ou moins lointaine d'un nouveau conflit entre la France et l'Allemagne. La politique, elle, pourra et devra viser à trouver un jour les conditions préliminaires extérieures qui permettront de réaliser ce vœu des deux peuples.

PERSPECTIVES

La tâche mentionnée ci-dessus apparaît ardue et même très ardue dans la période de trouble et de confusion que nous traversons. Qu'on me permette ici une seconde remarque personnelle. Ce n'est pas au cours d'entretiens privés franco-allemands qu'on pourra faire des propositions utiles pour de nouveaux accords, pactes ou autres arrangements entre la France et l'Allemagne. Une pareille action incombe uniquement aux dirigeants responsables. Ce qui par contre ne cesse d'être nécessaire, c'est l'effort loyal pour arriver à une entente spirituelle réciproque. L'avenir ne pourra devenir à la longue satisfaisant pour chacun de nos pays que si l'autre, comprenant le but visé, dirige sa politique parallèlement à la politique de son voisin et non point à l'encontre de celle-ci. Voici pourquoi je vais m'étendre ici sur trois idées dont on devrait tenir compte au cours de pourparlers franco-allemands.

Premièrement : A tout prendre la situation franco-allemande peut être ramenée à la formule suivante : la France a en sa possession, et, en plus grande abondance encore du fait de la guerre mondiale, tout ce dont une grande nation a besoin à l'heure actuelle et dont elle aura besoin dans l'avenir le plus lointain; l'Allemagne, elle, depuis la guerre mondiale, est démunie; elle a donc adressé quelques demandes à la France, riche de biens, celle-ci a défendu, avec vivacité et en se servant de toute sa puissance et de ses amitiés politiques, l'ordre imposé en 1919. La France qualifie l'attitude allemande d' « agitation et de menace à la paix » ou

pour reprendre les termes les plus favorables de « dynanisme sans frein ni limite »; l'Allemagne qualifie son effort pour reconquérir les conditions de vie nécessaires à la force de son peuple, dans le domaine économique et politique, de « tâche sacrée ». L'Allemagne en vient donc nécessairement à considérer comme son adversaire chacun de ceux qui veulent lui refuser par la force les biens[1] et les droits qui lui sont indispensables pour s'assurer une vie nationale indépendante, ou bien la détruire en tant que nation au delà même des bornes fixées par le traité de Versailles. Les motifs économiques n'ont été invoqués que rarement dans les déclarations des hommes politiques français citées plus haut, et pourtant ils jouent un rôle dont toute l'importance n'a pas encore été saisie dans les pourparlers franco-allemands. Le *Diktat* de Versailles a eu pour conséquence d'affaiblir l'Allemagne en ce qui concerne ses moyens économiques, au point qu'aujourd'hui, dix-sept ans après la guerre mondiale, elle est encore loin d'avoir dans ce domaine une situation dont on puisse escompter qu'elle sera durable. L'Allemagne épuisée, avec ses territoires, sa force nationale et ses matières premières diminuées, a été amenée, de par l'étreinte de la politique française des sanctions qui l'étranglait[2], à l'inflation écrasante et elle a perdu son patrimoine. Sur ce a suivi la période des emprunts et des crédits accompagnés d'une activité éphémère et artificielle due à l'or étranger; puis est venue la seconde crise qui semblait présager l'écroulement, ensuite le rassemblement énergique de toutes les forces par le National-socialisme, et le retour au travail de *quatre millions* de chômeurs, résultat méthodiquement obtenu par l'État, en contractant de lourdes dettes intérieures. Dans le même temps le commerce extérieur et l'importation des matières premières n'étaient maintenus qu'au prix des plus grands efforts et grâce à un mécanisme des plus compliqués. Quelle différence si l'on fait le parallèle

1. Cette comparaison entre la « richesse » (?) de la France et la pauvreté de l'Allemagne doit être évidemment à rapprocher des demandes faites pour une « redistribution des matières premières ». Nous avons dit dans notre note liminaire combien de pareilles déclarations nous paraissent inquiétantes et peu propres à créer une « ambiance de rapprochement » (N. D. L. R.).

2. Et de ses dépenses personnelles (N. D. L. R.).

avec le développement du peuple français et les conditions de travail et de vie en France pendant ce temps! Pourquoi donc a-t-il fallu que la France envisageât tout d'abord et avant tout comme des « aspirations offensives » les efforts si compréhensibles de l'Allemagne pour laisser la voie ouverte à des possibilités de révision par voie pacifique qui lui permettraient de rétablir définitivement l'ordre et l'équilibre dans sa vie nationale? Au printemps 1919, la France, en se servant historiquement à tort de sa prééminence dans une coalition mondiale, a placé de force et avec préméditation, sa voisine de l'Est dans une situation où il n'y avait pour elle que deux possibilités, ou bien être anéantie en tant qu'État, peuple et puissance économique, ou bien se relever tôt ou tard, d'autant plus vigoureuse, en secouant le joug imposé.

L'Allemagne s'est engagée dans la seconde voie non sans luttes et sans bouleversements et crises des plus graves. C'est là une évolution historique et un fait patent. Le but certes n'est pas encore atteint. Mais pourquoi la France ne peut-elle pas débarrasser sa politique vis-à-vis de l'Allemagne de préjugés désuets? Ne voit-on pas plus qu'un symbole dans le fait que l'erreur catastrophique commise le 17 avril 1935 par la politique française vis-à-vis de l'Allemagne a été le fait d'un homme politique dont l'expérience personnelle et les façons de penser appartenaient à une époque passée?

Deuxièmement: ces questions nous conduisent à la formule, devenue célèbre, touchant « la responsabilité de l'Allemagne et de la France devant l'Europe ». D'un côté la France avec ses pactes, ses accords, ses idées sur l'action collective et sa Société des Nations, de l'autre l'Allemagne avec ses préférences justifiées par la pratique pour les négociations directes entre deux États et la conciliation pacifique de leurs intérêts, avec son hostilité pour des accords collectifs englobant un grand nombre d'États, accords visant des buts confus et dangereux et comportant des arrière-pensées qu'on ne peut contrôler. Pour montrer ici plus clairement à quoi cela revient en réalité, il suffit de se représenter ce qui se passerait si l'Allemagne déclarait demain : « Je reviens faire partie de la Société des Nations et je suis prête à signer le pacte politique franco-russe, tout comme le pacte de la Petite Entente avec

l'Autriche, si bruyamment annoncé par le Premier Ministre de Tchécoslovaquie, ou tout autre document de ce genre. » L'Allemagne peut-elle, après ce qui a été dit dans le passage précédent au sujet des bases et des exigences de sa vie nationale, renoncer à la lutte élémentaire à laquelle elle se livre pour obtenir la pleine égalité des droits ou même la limiter? Assurément non! La pacification de l'Europe serait-elle donc mieux assurée si l'Allemagne entrait dans l'entente collective telle qu'on l'organise aujourd'hui sans sa collaboration, et bien souvent contre elle? Travailler à une œuvre de pacification européenne et à une solidarité européenne durables quelles qu'elles fussent deviendrait une tâche encore beaucoup plus ardue que celle poursuivie dans les relations actuelles. Toutefois, lorsque du côté français on souligne, en se félicitant du nombre des partisans qui se rallient aujourd'hui aux thèses françaises, l'isolement de l'Allemagne, nous n'en concevons nulle inquiétude car l'Allemagne ne nourrit d'intentions agressives d'aucune sorte. Mais nous autres hommes âgés qui nous souvenons fort bien de la décade 1904-1914, nous n'en suivons pas moins par contre avec de sérieuses préoccupations, la tendance de plus en plus accentuée qu'a l'Europe à former des groupes et nous constatons avec étonnement que l'Allemagne et le rétablissement de sa souveraineté militaire servent de prétexte à une course aux armements et à des conventions militaires des plus diverses, en considération desquelles les années politiquement funestes qui ont précédé la guerre mondiale prennent presque l'aspect d'une époque paisible. Quand l'Allemagne est armée, c'est un danger, suivant la thèse d'une certaine presse française qui répand ses journaux par millions d'exemplaires. Quand la France est armée, c'est une sécurité. Quand l'Allemagne arme, il faut l'encercler. Quand la France arme, c'est une exigence toute naturelle de la paix. Toute construction intellectuelle ou juridique de l'Europe appuyée sur une pareille idée, ne peut conduire à rien de bon. Si l'on veut édifier en Europe un système destiné à refuser au peuple allemand certains droits, ou à en limiter l'exercice, on ne peut s'attendre à voir l'Allemagne trouver bon un tel système. Toutes les assurances si souvent réitérées que le système de pactes n'est pas dirigé contre l'Allemagne et qu'elle

peut bien en faire partie, ne changent absolument rien à ce fait. Cette remarque s'applique surtout au pacte que la France a conclu avec la Russie et dont il a déjà été question dans l'énumération des derniers événements importants. Suivant le point de vue de l'Allemagne, la France a, ce faisant, livré sa propre sécurité à des influences et des éventualités douteuses sur lesquelles elle n'a pas de pouvoir; le pacte de Locarno lui assurait une sécurité cent fois plus grande dans la mesure où les traités en général peuvent assurer la sécurité[1]. Or, en signant avec les Soviets ce pacte dirigé contre l'Allemagne, la France a diminué la valeur du pacte de Locarno et préparé de sérieuses difficultés aux futures négociations avec l'Allemagne.

Ici subsistent toujours aussi forts les doutes qu'inspire le rétablissement de l'alliance franco-russe d'une si grande portée historique, doutes qui déjà s'étaient manifestés par la voie diplomatique; que dis-je, ces doutes se sont encore accrus du fait de l'évolution de la politique depuis lors. On ne peut encore prévoir comment ce conflit du droit des peuples se dénouera. La « convention aérienne » de Locarno, accueillie d'abord avec enthousiasme, voit aussi naturellement la base des chiffres raisonnables qui avait été suggérée, remise en question pour l'Allemagne, et cela d'autant plus que des personnalités militaires françaises et tchécoslovaques ont des entrevues avec des Russes pour préparer des conventions secrètes contre l'Allemagne. Ainsi ce n'est plus un effort positif en faveur de l'intérêt général, mais un effort négatif de répression, c'est-à-dire une coalition contre l'Allemagne dont les forces croissent, qui devient la base de traités et d'engagements de vaste portée. L'article 16 est invoqué avec une subtilité vraiment par trop grande pour couvrir n'importe quelle alliance militaire. Voilà le résultat du travail sagace poursuivi pendant de longues années par les délégués et les juristes français et ceux qui sont leurs amis. La désignation de l'agresseur — problème difficile que soulève chaque conflit, comme on peut toujours le constater — se fait selon le bon plaisir des signataires du traité et s'ils désignaient l'Allemagne, seul le veto de l'Angleterre empêcherait une guerre de coalition contre l'Allemagne. Voilà la substance du traité. Ses méthodes suspectes et

1. ? (N. D. L. R.).

l'exemple qu'il donne font que toutes les conventions futures des traités entre États européens revêtent un caractère incertain et déloyal, en considération duquel l'antagonisme de la Triple Alliance et de la Triple Entente semble presque représenter des relations propres et loyales placées sur un plan supérieur dans la communauté européenne. C'est là une évolution rétrograde qui devrait donner lieu à de sérieuses réflexions pour trouver ce qu'il faut faire dans le sens positif en vue de conserver la paix.

Où est le remède? Tout d'abord il est probable que cette surabondance de pactes qui s'entrecroisent dans tous les sens conduira à des situations absurdes. Quand on en sera venu à ce que les hommes politiques de certains États ne discernent plus nettement jusqu'où s'étendent les obligations qu'ils ont assumées et que divers jurisconsultes, ou, le cas échéant, diverses majorités puissent interpréter un pacte « suivant le cas », on verra alors combien la situation est dangereuse. La formule presque cynique de quelques journaux parisiens d'après laquelle le pacte russe sera ce qu'a voulu en faire la « politique » (c'est-à-dire les fluctuations d'opinion du parlementarisme français ou la diplomatie nouvelle de Moscou), montre de la façon la plus significative à quel jeu inconsidéré on se livre avec le feu. Pourtant nous ne voulons pas, nous Allemands, renoncer à l'espoir de voir, sur ce point, la vérité reconnue quelque jour. Une seconde réflexion conduit à des vues moins pessimistes. Celui qui évoque la période d'après-guerre en Europe et se rend compte du changement persistant qui se manifeste dans les groupements, dans les sphères d'influences, dans les amitiés, de toute une série d'États, a peine à croire qu'à l'heure présente, au beau milieu de la guerre italo-éthiopienne, nous soyons arrivés à un point final, à un état de choses promettant d'avoir une certaine durée. La vie et l'évolution continuent. En attendant que surviennent de nouveaux événements, il nous faut faire face quotidiennement aux devoirs du présent pour qu'un avenir plus supportable se dessine. Ce principe peut être appliqué aussi en ce qui concerne les relations franco-allemandes. Les deux pays trouveront bien aussi le moyen de vivre côte à côte par la suite, en dépit de tous les antagonismes.

La France a des amitiés et elle les étend. L'Allemagne aussi est loin d'avoir épuisé dans ses relations avec la France l'être et la substance de sa politique extérieure. L'accord naval avec l'Angleterre et son désir solennellement exprimé d'entretenir, malgré les divergences d'opinion qui existent là aussi, des rapports amicaux avec l'Angleterre, indiquent que les préliminaires et les bases d'une coopération internationale fructueuse — telle que la conçoit l'Allemagne — seront posés à l'instant où les deux partenaires, la France et l'Angleterre, manifesteront leur volonté de les poser. La rigoureuse exactitude de cette déduction est prouvée par de nombreux témoignages, et entre autres précisément par la courte déclaration officielle de lord Londonderry, ex-ministre de l'Air anglais, au retour d'un voyage en Allemagne. Il a fortement souligné le sincère désir que nourrit notre pays, d'obtenir l'amitié de la France et de l'Angleterre. En outre, lorsque le nouveau ministre des Affaires étrangères anglais, M. Eden, dans son premier discours à la Chambre des Communes, a confirmé que l'Angleterre restait fidèle à la Société des Nations et à la « sécurité collective », il n'en a pas moins ajouté que « le gouvernement anglais ne voulait pas prendre part à un encerclement ». En d'autres termes, les futurs rapports de l'Angleterre et de l'Allemagne, au rebours de l'alliance franco-russe dirigée contre l'Allemagne, ne sont pas bridés par des traités susceptibles de les rendre plus difficiles. L'Europe doit aujourd'hui et dans les années qui vont suivre choisir entre la coopération et l'écroulement, a dit M. Eden. Au lendemain de son discours, le ministre des Affaires étrangères français, M. Flandin, après avoir défendu le pacte avec les Soviets (pacte que nous nous refusons, comme je l'ai déjà exposé, à reconnaître tant du point de vue juridique que du point de vue diplomatique) a également exprimé le désir de reprendre l'œuvre de coopération avec une Allemagne ayant l'égalité des droits. Si les paroles continuent toujours à avoir un sens, les deux ministres des Affaires étrangères en exercice ont alors assurément signifié leur refus d'adhérer à certains projets qui tendent à accentuer encore davantage la dangereuse analogie de la situation actuelle avec celle des dernières années de l'avant-guerre (Flandin : « Le pacte est basé sur la tradition de la politique française et ne porte pas

atteinte à la liberté de la France »). Il y a donc encore, dans le domaine des possibilités, une autre orientation des événements prévisible, moins dangereuse et plus utile à la paix.

La question suivante se pose alors d'elle-même : pour le bien des trois peuples et par conséquent aussi d'une communauté européenne plus étendue, ne serait-il pas possible d'en venir petit à petit à ce que chacune des parties exprime constamment ses désirs, ses besoins et ses inquiétudes et en fasse part aux autres, et que ce procédé devienne une habitude? Ce serait apparemment peu de chose, et pourtant ce serait d'autre part le préliminaire indispensable à « davantage » dans l'avenir et à la possibilité de trouver un jour de nouvelles bases pour des formes nouvelles d'accords internationaux. Aucun des trois États n'en serait gêné pour poursuivre les buts particuliers qu'il se propose (ici l'Allemagne pense à l'amitié qui la lie à la Pologne et à la Hongrie, à ses relations avec l'Italie et avec maints autres États), mais petit à petit la nécessité permanente de comparer ses propres plans à ceux des autres grandes puissances dont l'influence est décisive sur la formation de l'avenir européen, créerait « une solidarité » qui servirait mieux la paix que de nouveaux pactes officiels inconsidérés.

En attendant qu'une telle œuvre soit entreprise, tout Allemand, tout Français et tout Anglais qui veut non seulement conserver la paix à son pays, mais encore consolider cette paix, devrait souhaiter que, nulle part, aucun événement ne surgisse, susceptible de faire de cette tentative de réalisation une entreprise condamnée d'avance.

II

SITUATION DEPUIS LE 7 MARS

La conclusion de cet article avait été écrite fin février, entre ce moment et celui où j'ajoute ces lignes, se placent les événements du 7 mars et la période de trouble et d'agitation qui a suivi. Des actes historiques, décisifs, des hommes d'État et des gouvernements ont donné un caractère grave et officiel aux conversations franco-allemandes. Le conflit que

devait amener la ratification du pacte franco-russe[1], conflit dont j'avais parlé, en en soulignant comme il se devait l'importance, est arrivé à une phase aiguë.

En même temps, le Führer a fait avec les plus pressantes instances de nouvelles proposition de paix de grande envergure, destinées à écarter de façon durable les questions litigieuses entre la France et l'Allemagne et à assurer une paix définitive à l'Europe. Je remercie la *Revue de Paris*, qui m'a invité à entamer le 15 juin 1935 cet entretien, de me permettre de poursuivre, précisément aujourd'hui, mon effort pour que l'Allemagne et la France se comprennent.

Je me refuse à croire malgré — ou plutôt justement — à cause des événements du 7 mars, que mon travail soit celui de Sisyphe. Je remonte résolument mon rocher au sommet de la montagne.

Dois-je ce faisant modifier quelqu'une de mes constatations, quelqu'un de mes arguments objectifs, voire la thèse énoncée en dernier lieu, touchant la nécessité d'une coopération durable et habituelle entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France? Certes non. Puis-je ajouter encore quelques mots pour terminer? Je vais essayer et je dirai tout d'abord ceci : si j'ai exprimé, il y a trois semaines, cette opinion que les divergences de vues étaient grandes, mais qu'elles ne l'emportaient pas le moins du monde sur le désir mutuel de paix et d'entente, la justesse de cette constatation, en ce qui concerne l'Allemagne, s'est avérée à nouveau entre temps. Jusqu'ici ni les critiques parfois très dures des hommes politiques français et de certains journaux français, ni les demandes véhémentes de sanctions contre l'Allemagne, soi-disant « coupable de violation des traités » n'ont changé les dispositions de celle-ci. Elle espère encore que sa voisine de l'Ouest arrivera à une juste compréhension des motifs de ses actes et de ses propositions, c'est-à-dire de ses intentions réellement pacifiques et qui finiront par s'avérer profitables aux deux peuples. Le calme et l'assurance dont a fait preuve l'Allemagne à l'occasion de la campagne électorale actuellement en cours, en témoignant au Führer une confiance

1. C'est précisément la validité de cette « cause » que le gouvernement français conteste (N. D. L. R.).

absolue, ne proviennent pas, comme on le prétend parfois en France, de l'ignorance du peuple allemand en ce qui concerne la gravité de la situation et la forte réprobation encourue par son gouvernement à l'étranger, mais au contraire de sa conviction profonde de l'excellence et de l'honnêteté de sa cause.

Que dirai-je ensuite de la thèse énoncée de la nécessité d'une coopération permanente de l'Allemagne et de la France?

Je l'estime encore plus juste après qu'avant le 7 mars, quoi que l'avenir puisse nous apporter relativement à « l'Organisation de la Paix ». Dans le passé, sans que la faute incombe à l'Allemagne, il n'y a eu de conversations franco-allemandes officielles et officieuses qu'exceptionnellement, pendant de brèves périodes, et elles n'ont été que médiocrement menées. C'est précisément la raison pour laquelle les réclamations inévitables de l'Allemagne désireuse d'obtenir la pleine égalité des droits ont malheureusement pris une forme concrète, et qu'elle a recouru à des procédés que n'emploient pas d'ordinaire les grandes puissances qui jouissent de l'égalité des droits. L'Allemagne ne croyait plus pouvoir retrouver sa pleine souveraineté par la « voie normale ». Elle ne pouvait plus supporter davantage une discrimination quelle qu'elle fût, devant l'imminence de nouvelles négociations décisives touchant sa coopération à la paix européenne. La pacification de l'Europe devra-t-elle donc désormais échouer pendant un laps de temps indéfini, parce que le gouvernement français (et éventuellement d'autres gouvernements encore) persiste dans son allégation que son pacte avec les Soviets est conciliable avec le traité de Locarno de 1926 et que l'Allemagne est coupable de violation de traité, tandis que les dirigeants allemands soutiennent à bon droit le contraire[1] et n'ont agi en conséquence que pour assurer la défense nationale de l'Allemagne sous le coup d'une menace militaire des plus fortes. Cette idée d'une coopération durable de l'Allemagne, de l'Angleterre, et de la France, idée d'une si grande efficacité et avantageuse pour les deux pays, devra-t-elle être considérée comme une espérance définitivement perdue? La déclaration de

1. On regrette que l'Allemagne n'ait pas, dès le premier jour, accepté de soumettre cette question du pacte franco-soviétique au tribunal de la Haye. Le résultat eût été moins sensationnel mais plus probant (N. D. L. R.).

M. Laval, faite il y a quelques semaines avec l'approbation de la Chambre, et dans laquelle il disait qu'on ne pouvait concevoir de pacification européenne sans coopération et détente entre la France et l'Allemagne, a-t-elle perdu son sens? Je ne veux pas le croire, et je trouve, même après le 7 mars, bon nombre de Français et d'Anglais, dont le premier ministre Baldwin lui-même n'est pas le dernier, qui partagent mon opinion.

L'affaire est encore en cours. Elle n'est sûrement pas aussi simple, du point de vue juridique que maints critiques français l'ont cru tout d'abord et prétendent encore le croire. Je n'interviendrai pas dans des discussions et des négociations compliquées et d'une importance véritablement historique.

Pour répondre au reproche qu'on nous fait d'avoir « violé un traité », en ce qui concerne notre interprétation fondamentale du traité de Locarno de 1926, je ne saurais ici que me répéter : par la conclusion du traité franco-russe, incluant celle du pacte correspondant entre la Tchécoslovaquie et la Russie (en faisant abstraction totale de la supériorité d'armement que conservent, même en face d'une Allemagne armée, les États européens qui s'opposent à elle groupés par le système des pactes dirigés par la France), s'est accomplie une répartition des forces européennes, complètement différente de celle qui existait avant l'entrée en vigueur du pacte de Locarno. En ce temps-là, la politique russe, cherchant un soutien, regardait du côté de Berlin, pour assurer aux Soviets une protection particulière contre la France, et c'est ainsi qu'elle a mené à sa réalisation l'accord russo-allemand de 1926. Les temps ont changé! Aujourd'hui les escadrilles de bombardement françaises font des visites à Moscou, et des maréchaux et des officiers russes inspectent les forces militaires françaises (et tchèques) terrestres et aériennes.

L'union franco-russe d'avant-guerre, émouvante mais fatale à la paix de l'Europe[1] s'est renouée. Voici la première raison décisive — tant politique que militaire, qui rend « inapplicable » l'accord primitif de Locarno. En second lieu le traité franco-russe (qui peut se transformer en alliance contre l'Allemagne) comme les efforts notoires de la France pour signer des conventions particulières militaires et politiques

1. ? (N. D. L. R.).

avec les « garants », c'est-à-dire avec l'Italie et l'Angleterre, avaient créé ou étaient sur le point de créer un état de choses tel que les avantages et les sûretés qui résultaient primitivement du pacte de Locarno pour l'Allemagne, n'existaient plus. Du fait des clauses sur la démilitarisation du pays rhénan contenues dans ce pacte, celui-ci devenait, même pour l'Allemagne, du point de vue militaire, une cause d'affaiblissement des plus périlleuses.

Je prie mes lecteurs français de vouloir bien apprécier objectivement ces faits bien connus. Je me contenterai simplement, pour finir, de faire mienne la pensée exprimée ces jours-ci par le *Times* dans un des articles de tête où il prêchait le calme et la raison. « L'acte du 7 mars ne peut être bien compris que si on l'envisage comme étant le « point culminant » d'un passé peu heureux et non le « point de départ » d'une future série d'événements et de négociation. » J'ajoute : Ceux qui situent cet acte en dehors de la triste période qui s'étend du traité de Versailles aux jours présents, ceux qui le déforment volontairement et qui veulent en faire le point de départ de nouvelles alliances particulières destinées à isoler et à encercler l'Allemagne et à la maintenir dans son infériorité d'une façon durable, ceux qui, à l'instar de tels « vieux hommes d'État » de France et d'Angleterre, sont incapables de comprendre une époque nouvelle et une génération nouvelle, et de prendre en considération leurs exigences, ceux-là ne sauvent ni le droit international soi-disant lésé, ni la Société des Nations (qui, sans l'Allemagne, se désagrégerait en une quantité d'alliances particulières, ou tout au plus ne sauverait que la façade); ils trahissent l'avenir de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre et par conséquent de l'Europe. L'Europe ne verra des jours heureux que si l'Allemagne, la France et l'Angleterre liquident enfin la méthode et l'époque de l'après-guerre et tournent une autre page du livre de l'histoire. Que l'on puisse sortir définitivement de la tension et de la crise actuelles, tel est le désir ardent, passionné du peuple allemand[1].

BARON RHEINBABEN

1. Comme celui du peuple français. Mais est-ce prendre un bon procédé pour marquer une période nouvelle que de manquer à un engagement? (N. D. L. R.).

SI LA DÉVALUATION...

Avide de stabilité et de calme, la France qui traverse depuis plus de vingt ans une ère de perturbations exceptionnelle sent bien que la restauration de son activité économique demeure subordonnée au rétablissement d'un équilibre durable qu'elle s'efforce — en vain jusqu'à présent — de recouvrer. Les autres puissances, elles aussi, ont supporté, avec des intensités diverses et selon les modalités propres à leur structure et à leur complexion, des désordres qu'elles tâchent de réparer par des méthodes le plus souvent empiriques et dépourvues d'une coordination pourtant indispensable. Les effets de la grande dépression mondiale qui évolue depuis 1929 tendent peu à peu à s'atténuer et déjà des indices de reprise économique se dessinent çà et là. Notre pays, il est vrai, n'a point encore bénéficié de façon sensible des bienfaits de cette convalescence et, comme un malade harcelé par la fièvre qui se retourne sur sa couche et appelle la guérison, il souhaite des formules nouvelles dont l'application lui procurera le salut.

Une certaine fertilité d'imagination incite quelques esprits entreprenants à construire des systèmes ou plus modestement à proposer des remèdes dont quelques-uns n'excluent pas l'hypothèse de mutations monétaires provoquées ou subies. Cependant, la stabilité monétaire est l'un des aspects essentiels de cette stabilité générale tant désirée. Bien plus, elle en est, pour ainsi dire, le symbole. Une économie saine suppose un tel postulat et n'en admet point d'autre. Ainsi

s'explique la continuité des efforts déployés depuis quelques années par les gouvernements successifs qui, encore qu'issus de formations politiques différentes, ont obéi à des aspirations identiques. Ils ont poursuivi le redressement des finances publiques non, comme on le leur a parfois reproché injustement, dans un souci de perfection comptable, mais parce que l'élimination progressive du déficit budgétaire et des embarras de la trésorerie est le moyen le plus sûr d'assurer la fixité de l'unité de valeur.

L'opinion publique, en dépit du désarroi que la persistance des difficultés rencontrées dans cette entreprise a fait naître chez quelques-uns, reste incontestablement attachée à la notion de défense du franc et les déclarations officielles faites à toute époque en ce sens ont répondu, à coup sûr, à ce sentiment qui apparaît comme la manifestation d'une sorte d'instinct de conservation. La population, durement éprouvée dans son ensemble par la dévalorisation du franc de Germinal consacrée par la loi de stabilisation de 1928, n'a pas perdu le souvenir des tribulations qui lui ont été infligées.

Toutefois, les vicissitudes qui ont contrarié la politique financière suivie depuis 1932 et le caractère partiel des résultats obtenus ont fait douter quelquefois de son efficacité réelle et conduit à chercher des solutions d'un autre ordre.

On dit couramment : le franc est désormais une monnaie surévaluée. Il correspond à un poids d'or, qui, du fait de la hausse du métal traduite par la dépression mondiale des prix, dispose d'un pouvoir d'achat accru sur le marché international, alors qu'il a varié dans une proportion beaucoup moindre sur le marché intérieur. Notre production est handicapée, nos débouchés se ferment et nous sommes devenus, pour ainsi dire, le pays le plus cher de l'univers. En même temps, l'État et les particuliers sont grevés de dettes devenues trop lourdes, comparativement à un revenu national affaibli. Une diminution du poids d'or contenu dans l'unité monétaire aurait le double avantage d'opérer automatiquement un amortissement notable du passif français et de ramener nos prix au niveau de ceux qui sont couramment pratiqués à l'extérieur.

En d'autres termes, on nous propose la dévaluation du franc, en la présentant parfois comme une fatalité, en tout cas comme

un soulagement et, dans une certaine mesure, comme un acte de solidarité internationale qui nous permettrait de nous libérer de la crise et de participer efficacement au relèvement de la conjoncture générale.

***

Cette dévaluation est-elle aujourd'hui inévitable? C'est une question délicate qui ne peut être tranchée qu'après une analyse approfondie débordant le cadre de cette étude. Elle ne devrait tenter, au surplus, que ceux qui ont du goût pour la profession de prophète. En tout cas, si nous nous résolvions à altérer le franc sous la pression de nécessités inéluctables, dans le désarroi et l'affolement, cette opération provoquerait des conséquences extrêmement fâcheuses pour l'équilibre économique et social du pays, qu'on ne saurait supputer sans inquiétude. Une nation peut toujours, à force de ténacité et d'énergie, surmonter les pires difficultés, mais il est bien certain que si l'effort de redressement financier n'était point consolidé de façon durable et si, au contraire, on revenait sur les mesures prises, la stabilité du franc deviendrait singulièrement aléatoire, tant il est vrai que — l'expérience le prouve — la destruction des monnaies résulte en quelque sorte mécaniquement de la persistance des embarras financiers et de l'aggravation du déficit budgétaire. Ainsi se justifie la vigilance avec laquelle devra être surveillée l'évolution de nos finances publiques si l'on veut éviter de semblables éventualités. Quoi qu'il en soit, on a, semble-t-il, laissé passer l'occasion propice d'assurer définitivement l'intégrité de l'étalon monétaire dans les conditions les plus favorables. Sans vouloir tenter d'assigner une date certaine à cet égard, on peut admettre qu'il eût été préférable de réaliser l'assainissement complet de nos finances avant la fin de l'automne de 1934. Depuis, en effet, l'accentuation du malaise de l'économie et du désarroi moral ont assurément rendu la tâche plus compliquée et plus rude.

Cependant, la position technique du franc présente une marge appréciable de sécurité. La couverture-or, en dépit des exportations massives de capitaux qui ont marqué les crises politiques récentes, s'élevait encore, à la mi-mars, à un peu

plus de 65 milliards de francs, faisant apparaître une proportion de l'encaisse-or aux engagements à vue d'environ 71 p. 100 alors que la loi du 25 juin 1928 n'exige qu'un pourcentage de 35 p. 100. Mais le rôle du stock métallique est moins de constituer le gage de la circulation que d'assurer la convertibilité extérieure. Un large volant permet donc de faire face encore à de copieux excédents de sorties sur les entrées de capitaux, sans porter atteinte à notre statut monétaire. Aucune inquiétude, par conséquent, pour ce qui est des transferts exigés par les oscillations normales de la balance des comptes. Seul un mouvement de panique prolongé pourrait être un sujet réel de préoccupation. La stabilité de notre encaisse dépend donc beaucoup moins de facteurs techniques que de réflexes psychologiques violents. A ce point de vue, la solidité du franc est fonction, pour une très large part, de notre sagesse.

***

Une autre question, qui se prête davantage à un examen positif sur lequel nous nous proposons de nous étendre, est de savoir si la dévaluation est chose souhaitable.

Du point de vue international, la dévaluation française risquerait d'être l'origine d'un nouveau cycle de perturbations monétaires, au moment même où une stabilité de fait paraît s'être peu à peu cristallisée. La Grande-Bretagne n'a pas, en effet, procédé encore à la stabilisation de droit de la livre sterling. Elle pourrait être tentée de maintenir par une dévalorisation nouvelle les parités actuelles. Les États-Unis disposent encore de la faculté de faire subir au dollar une perte plus forte. Nous porterions ainsi la responsabilité de rompre l'armistice qui a mis tacitement fin à la guerre des monnaies et d'ouvrir une course à la dépréciation dont les conséquences peuvent être difficilement mesurées. En tout cas, nous entraînerions fatalement avec nous les monnaies demeurées fidèles au bloc-or.

D'ailleurs, l'argument de l'enchérissement de l'or n'est pas décisif. Celui-ci ne résulte pas, comme certains économistes étrangers l'ont, à un moment donné, proclamé, notamment lors des travaux de la Délégation de l'Or à Genève, d'une

insuffisance de la production par rapport aux besoins croissants de métal pour des fins monétaires. Il provient de la répartition inégale des stocks entre les différents Instituts d'émission. Les États-Unis, la France détiennent des quantités supérieures à leurs besoins actuels de crédits, alors que plusieurs pays, tels que l'Italie, la Hongrie, le Chili, la Bolivie ont un pourcentage inférieur à la normale et que l'Allemagne n'a qu'une couverture dérisoire de 2 p. 100. Mais c'est là une situation provisoire qui peut se modifier sensiblement par la suite. La France a perdu, dans un délai relativement court, une vingtaine de milliards d'or et, sous l'impulsion de facteurs déterminants, une redistribution plus adéquate pourrait s'instituer, faisant disparaître les effets momentanés d'une stérilisation partielle des réserves d'or existantes. Les courbes des prix dans les différents pays ne manqueraient pas, à la suite de cette évolution, d'être sensiblement affectées et, déjà, en fait, l'écart qui existait entre l'indice français et certains indices étrangers est sensiblement réduit.

Si sur le plan international nous considérons plus spécialement les intérêts français, il paraît douteux que notre commerce extérieur tirerait d'une dévaluation des avantages substantiels. Au cas où celle-ci ferait surgir à notre profit une prime à l'exportation, cette prime n'aurait qu'un temps et disparaîtrait de soi-même avec l'ajustement des prix intérieurs aux prix extérieurs. En outre, les avantages théoriques que nous obtiendrions dans ce domaine seraient sans doute rapidement annulés par les mesures compensatrices que les pays étrangers, lésés dans leur propre commerce, ne tarderaient pas à prendre sous forme de surtaxes de change auxquelles la France a recouru au lendemain de la baisse de la livre sterling, de relèvements de droits de douane ou de prohibitions d'importations.

La dépréciation de la livre en 1931 n'a pas apporté à la Grande-Bretagne les bénéfices que certains lui ont attribués. Il n'est pas, à vrai dire, exact qu'elle ait permis à l'industrie anglaise de soutenir à nouveau efficacement la concurrence sur les marchés mondiaux. Le total des exportations britanniques était, en 1931, de 364 millions de livres-or contre 571 millions précédemment et seulement de 263 millions

en 1932, de 250 millions en 1933. Ce pays a sans doute amélioré sa part dans le commerce mondial. Mais, de 1929 à 1933, cette amélioration n'a été que de 1,58 p. 100, alors que, dans le même laps de temps, elle a été de 9,06 p. 100 pour la France, 15,23 p. 100 pour l'Italie et 21,31 p. 100 pour la Suisse, tous pays du bloc-or. L'augmentation du trafic britannique paraît être plutôt la conséquence d'un développement des affaires constaté en 1933 dans la plupart des pays industriels. Précisons que si la Grande-Bretagne a reconquis, postérieurement à la baisse de la livre, la première place dans le commerce international, c'est en totalisant les importations et les exportations. Du point de vue des exportations seules, les États-Unis sont demeurés en tête, bien que leur part dans le total des exportations mondiales soit tombée de 15,63 p. 100 en 1929 à 11,53 p. 100 en 1933. Pendant la même période, la part de l'Angleterre progressait à peine de 10,76 p. 100 à 10,93 p. 100. L'exemple de notre voisine ne peut donc être tenu pour entièrement probant.

Notre commerce intérieur subirait, par contre, de sérieux inconvénients. La dévalorisation du franc enchérirait le coût des matières premières que nous sommes obligés d'acheter au dehors. Malgré les richesses naturelles de notre domaine colonial, nous ne pourrions nous procurer immédiatement, dans notre Empire, les métaux, les textiles, le pétrole dont nous avons besoin. Nos prix de revient, qu'il faudrait pourtant arriver à comprimer, monteraient inévitablement et, du même coup, les prix de vente des articles fabriqués, provoquant, au rebours de ce que nous cherchons, une hausse du coût de la vie.

D'une façon générale, notre situation économique serait loin d'être améliorée. Il est vain d'escompter qu'un abaissement de la valeur de la monnaie n'entraînerait pas, à bref délai, une hausse des prix. Celle-ci serait peut-être plus forte même qu'un simple rajustement le commanderait, car il faut tenir compte de la masse des billets thésaurisés qui, très probablement, entreraient dans la circulation pour s'échanger contre des valeurs réelles. Nous connaîtrions, une fois de plus, la « fuite devant le franc », plus brutale et plus rapide qu'en 1926, parce que le public est informé par sa propre expérience

du processus de ce phénomène. A la thésaurisation d'espèces succéderait une thésaurisation de marchandises, de valeurs mobilières et de richesses de toutes sortes. Le brusque reflux des capitaux inemployés sur le marché, provoquant une élévation démesurée des prix, pourrait même donner à penser qu'un nouveau taux de stabilisation ne serait pas aisé à fixer, puis à défendre.

***

Ainsi, apparaît illusoire le bénéfice économique de la dévaluation qui suppose le postulat d'un affaiblissement de la valeur intrinsèque de la monnaie sans hausse des prix. Mais il y a plus. La hausse du coût de la vie entraînera des conséquences redoutables du point de vue social. Les salaires monteront, d'autant que de nombreux contrats de travail comportent, en effet, une clause faisant varier le barême des salaires selon l'indice du coût de la vie. Les fonctionnaires et les employés exigeront des relèvements de traitement. Les rentiers, atteints par la baisse du franc d'après-guerre et la conversion de 1932, seront, une fois de plus, lésés et feront sentir sur l'activité des affaires l'effet de la diminution de leur pouvoir d'achat. La contraction du pouvoir d'achat serait, d'ailleurs, générale et d'une tout autre gravité que celle qui a pu résulter de la politique d'économies et de restrictions, à qui l'on a reproché d'atteindre, dans une proportion d'ailleurs modeste, les parties prenantes du budget.

L'agriculture serait, quant à elle, une des principales victimes. La crise dont elle souffre depuis longtemps déjà s'explique par la disparité existant entre les prix des produits du sol — qui sont des prix de gros — et les prix des produits qu'elle achète — qui sont des prix de détail, supportant des charges fiscales, des frais de transport, des frais de transformation et de main-d'œuvre qui les portent à des niveaux beaucoup plus élevés. Or, ces derniers produits subissant, à ces divers titres, les effets de la dévalorisation monétaire monteront à proportion, tandis que les denrées agricoles, dont le prix est déterminé, non par la valeur de la monnaie, mais par la demande, c'est-à-dire par des possibilités de

consommation relativement peu extensibles, seraient affectées d'une hausse beaucoup moindre. Par conséquent, l'écart entre les deux échelles de prix, loin de se rétrécir, s'élargirait au contraire, aggravant le marasme dont souffrent les populations rurales qui vendent aux coefficients 2 et 3 en moyenne par rapport à l'avant-guerre et achètent selon des coefficients variant de 5 à 10. On conçoit les dangers d'un état de choses accentuant l'appauvrissement de la classe paysanne qui constitue l'armature sociale du pays et, par son labeur, le fondement de son économie.

Ce phénomène ne se produirait assurément pas sur-le-champ avec la simplicité sommaire de cette description. Les différents éléments du problème varient, en pareil cas, avec des vitesses inégales et subissent des modifications accidentelles. Il faut naturellement tenir compte de la période d'euphorie qui suivra la dévaluation. Mais celle-ci est appelée à être assez courte, en raison des enseignements fournis par les mutations antérieures qui ne sont ignorées de personne. La Belgique, qui a ramené, par la loi du 30 mars 1935, son franc à 70 p. 100 environ de la valeur-or résultant de la loi de 1926, a connu une période favorable, grâce à la fois au redressement des indices économiques mondiaux, à la recrudescence saisonnière des affaires et à l'impulsion temporaire imprimée par l'Exposition de Bruxelles. On est cependant obligé de constater que les progrès réalisés au cours de l'année 1935 ne sont guère supérieurs, à tout prendre, à ce qu'ils ont été dans d'autres pays qui ont poursuivi une politique de redressement financier sans procéder à des manipulations monétaires. Le déficit de la balance commerciale a eu tendance à s'aggraver. La hausse des produits alimentaires a été plus forte que la baisse de l'unité de valeur. Le pouvoir d'achat global de la population a fléchi malgré l'accroissement de la capacité de consommation conférée aux travailleurs oisifs qui ont retrouvé du travail. En tout cas, le standard de vie du travailleur complet a diminué. Il en est de même pour les employés de commerce, les journaliers agricoles et les gens de maison. Les fonctionnaires et les pensionnés, bien que leurs demandes de relèvement d'émoluments aient commencé de recevoir satisfaction, ont dû restreindre légèrement leur train

de vie. Les rentiers, qui ont subi en même temps une conversion forcée, ont été de beaucoup les plus touchés. La situation économique s'est améliorée comme ailleurs, mais il s'en faut que les progrès qui ont accompagnés la destabilisation aient été maintenus.

***

Les finances publiques obtiendraient-elles, de la baisse du franc, un soulagement substantiel et durable? Il y a lieu de distinguer ici, d'une part, le retentissement sur la structure du budget et, d'autre part, l'appoint immédiat fourni par le bénéfice de réévaluation de l'encaisse. Ne nous dissimulons pas que ce bénéfice de réévaluation est peut-être le mobile le plus puissant qui aiguillonne les propagandistes de la dévaluation. Ils pensent ainsi introduire dans nos finances un facteur d'équilibre qui nous libérerait des soucis présents. On voit le danger contenu dans cette éventualité. La tentation serait bien forte pour les gouvernements aux abois de recourir périodiquement à un pareil expédient pour renflouer une situation compromise et se dispenser d'encourir l'impopularité inhérente à tout effort courageux de rétablissement. Nous risquerions, sur la pente glissante de la facilité, de nous laisser entraîner, de dévaluation en dévaluation, vers une destruction totale de notre monnaie.

D'ailleurs, il serait singulièrement imprudent d'attendre une aide réellement efficace de l'application à nos comptes publics du bénéfice purement comptable à provenir de la traduction en un plus grand nombre de francs dépréciés de la valeur effective des réserves métalliques de la Banque de France.

Une dévalorisation permettant de dégager une plus-value d'une quinzaine de milliards serait déjà considérable. Les quinze milliards ainsi obtenus devraient être par priorité employés au remboursement de la dette du Trésor envers la Banque, soit 10 milliards environ. Le surplus serait inférieur au déficit moyen d'exécution d'un seul des derniers exercices budgétaires.

En outre, pour que l'État puisse tirer parti de la part lui

revenant, il faudrait que celle-ci fût mobilisée sous la forme d'une émission de billets nouveaux. L'opération revient, en somme, à amener l'Institut d'émission à mettre en circulation, en contre-partie d'un même stock de métal, un plus grand nombre de signes monétaires et à influer par là sur la hausse déjà certaine des prix. Ce serait donc purement et simplement de l'inflation. Lorsqu'on prend pour exemple la Grande-Bretagne en alléguant que celle-ci a dévalué la livre sterling sans hausse des prix, on ne devrait pas oublier de préciser que la Trésorerie n'a pas bénéficié de la réévaluation de l'encaisse et que les finances anglaises n'ont ainsi reçu aucune aide. Ajoutons qu'en définitive, la somme que toucherait l'État résulterait d'un prélèvement fait, en réalité, sur l'ensemble des porteurs de billets. Elle équivaudrait à un véritable impôt nouveau frappant les revenus de ceux-ci avec des incidences profondément injustes, car elles frapperaient plus lourdement les moins fortunés.

Le budget ne tirerait d'avantages durables qu'à la condition que les rendements fiscaux soient dilatés par la hausse des prix à laquelle il faut bien, en tout état de cause, se résoudre, bien que certains nous assurent qu'elle nous serait épargnée. Mais, parallèlement, les fonctionnaires, les retraités, les pensionnés réclameraient, comme en Belgique, des augmentations. Les rentiers, à qui des sacrifices avaient été demandés pour la sauvegarde du franc, pourraient en équité, réclamer des compensations. En même temps, les crédits de matériel devraient être relevés. Recettes et dépenses augmenteraient en concomitance. L'équilibre budgétaire ne serait donc pas réalisé par la dévaluation et il se confirmerait très certainement que celle-ci, lorsqu'elle est effectuée, ne dispense pas d'un effort persévérant de déflation qu'on espérait néanmoins esquiver de la sorte. Le cas de l'Angleterre est, d'ailleurs, probant. Ce pays, la livre une fois décrochée de l'étalon-or, n'en a pas moins continué une politique de compressions de dépenses et d'économies atteignant les parties prenantes de son budget. L'expérience acquise en la matière établit que la dévaluation n'est point le contre-pied de la déflation budgétaire. Les deux méthodes sont d'ordre et de nature différents, mais la seconde, encore que le terme qui la qualifie soit impropre,

peut, si elle est pratiquée avec une ténacité qui n'exclurait pas la souplesse ni l'esprit de justice, éviter la première, mais la réciproque n'est pas vraie.

***

Les précédents constitués par l'Angleterre et les États-Unis n'apparaissent pas comme devant entraîner une conviction lorsqu'on les scrute attentivement en ayant soin de discerner les causes qui les ont déterminés. La baisse de la livre a été provoquée par la crise mondiale et spécialement par les perturbations qui ont ébranlé la masse des dettes internationales. A certains égards, elle a pu être considérée comme une mesure de défense monétaire et de défense économique, notre voisine étant engagée beaucoup plus que nous dans le trafic universel. Les États-Unis ont cherché avant tout à alléger le poids de leurs dettes intérieures devenues insupportables du fait de la baisse des revenus de la nation affectés par la dépression de la conjoncture. L'objectif était essentiellement de relever le niveau des prix. Mais la France, malgré la multiplication des emprunts contractés, tant par les particuliers que par l'État, est loin de traîner un passif aussi lourd que la République américaine. Le volume des dettes privées peut être chez nous évalué à 177 milliards de francs, soit 7 milliards de dollars, correspondant à 175 dollars-or par habitant. Aux États-Unis, lorsque le dollar était encore à son ancienne parité, le montant des dettes s'élevait à 70 milliards de dollars, correspondant à 600 dollars-or par habitant, soit plus de trois fois et demie la charge pesant sur les Français. La situation est toute différente en France, et, exception faite des agriculteurs qui demandent une revalorisation plus marquée de leurs produits, laquelle est susceptible d'être obtenue par des voies différentes, on n'y désire pas, à proprement parler, une hausse générale des prix, mais plutôt un abaissement du coût de la vie qui dépend en grande partie de la compression des prix de revient.

Une nation comme l'Allemagne serait assez logiquement, en raison des difficultés économiques terribles qu'elle traverse, encline à souhaiter une dévaluation, réserve faite du régime

anormal de son change soumis à une réglementation compliquée et, au demeurant, des plus artificielles. Elle cherche plutôt à éviter que la population, demeurée très sensible à la crainte de changements de valeur de l'unité monétaire par le souvenir encore vivace des misères effroyables subies après la guerre, en raison de l'effondrement du mark, éprouve de nouveau les affres d'une dévaluation qu'elle serait tentée de croire semblable à la précédente. Par ailleurs, elle craindrait assez cyniquement de perdre une partie du bénéfice réalisé sur sa dette extérieure par la baisse de la monnaie de ses créanciers. Plus l'écart entre le mark, d'une part, la livre et le dollar, d'autre part, subsistera, et plus elle compte réaliser des bénéfices sur l'amortissement du capital et le fardeau des intérêts. On reconnaît outre-Rhin que la politique consistant à maintenir nominalement la stabilité du mark a eu de gros avantages. En tout cas, ce pays montre la plus grande répugnance à se mettre plus ou moins à la remorque de la livre.

***

Pour ce qui est de nous, nous n'avons pas à orienter notre conduite à l'imitation de celle d'autres nations. Il nous appartient de nous efforcer d'adopter la tactique la plus conforme à nos intérêts, à nos habitudes et à nos mœurs. Un grand besoin de stabilité et d'équilibre domine. La vie économique, dans sa complexité et la délicatesse de ses rouages, ne peut vivre et prospérer qu'avec un étalon de valeur solide. Les manipulations monétaires sont toujours pleines de péril. Lorsqu'on s'y résout, on n'est jamais maître de fixer de propos délibéré le niveau auquel on entend s'arrêter. Les événements sont capables d'être plus puissants que la prudence des hommes. Une fois l'étalon-or abandonné, la monnaie peut être sujette à des avatars imprévisibles et difficiles à maîtriser.

Certes, une politique de circonspection et de sagesse exige des devoirs impérieux. D'abord, procéder à l'assainissement des finances publiques et soumettre celles-ci à une stricte discipline en évitant de se laisser entraîner par ces deux redoutables fléaux : la facilité et la démagogie. Ensuite, appliquer une politique économique entreprenante, hardie même, ten-

dant à stimuler parallèlement la production et la consommation. Pour encourager la consommation, il importe, en premier lieu, de rétablir entre les différentes catégories de prix une coordination et une harmonie détruites par les tribulations monétaires que nous avons précédemment subies. Notons ici qu'une nouvelle dévaluation, agissant avec des incidences inégales sur les différentes sortes de prix, aggraverait le désordre, au lieu de l'atténuer. Mais, pour augmenter la consommation, il faut créer du pouvoir d'achat là où il fait le plus défaut et faire circuler les capitaux dans les zones économiques où ils sont déficients ou inertes. Des plans de travaux exécutables, non seulement dans les grands centres industriels, mais aussi dans les régions déshéritées de nos campagnes, où la main-d'œuvre chôme et où l'équipement collectif est demeuré rudimentaire, doivent être conçus, en même temps qu'on s'efforcera d'encourager la revalorisation des produits agricoles, puisque les populations rurales, qui forment une grande part de notre marché intérieur, sont aujourd'hui des consommateurs anémiés.

En même temps, la production doit être soutenue par l'élargissement des facilités de crédit destinées à financer les opérations économiquement saines, par la détente du loyer de l'argent à la faveur d'un climat psychologique plus propice et des données techniques appropriées et, enfin, par un allègement méthodique des prix de revient. Le coût des matières premières et la rémunération de la main-d'œuvre dépendant de la loi de l'offre et de la demande, ne peuvent être régis qu'indirectement. Mais le taux de rémunération des capitaux et la fiscalité obéissent davantage à des directions déterminées. Ce serait une tentative hardie, mais efficace, que d'introduire, en dépit des difficultés budgétaires, certains dégrèvements fiscaux judicieusement choisis qui seraient de nature à préparer une baisse des coûts de revient et, par là, une recrudescence de l'activité des affaires.

Ces indications rapidement esquissées demanderaient à être minutieusement étudiées et rencontreraient sans nul doute des difficultés d'application assez sérieuses. Mais, si l'on veut éviter la dévaluation, il faut le vouloir et pratiquer délibérément la méthode qui s'impose pour ranimer l'activité

dans tous les domaines. Les manipulations monétaires apparaissent, au contraire, sauf le cas où nous y serions acculés, par notre nonchalance et nos erreurs, comme une solution paresseuse qui superposerait ses injustices à celles que la baisse du franc de 1919 à 1926 a accumulées. Ce n'est pas fortuitement que les pays qui ont le plus souffert des désordres monétaires sont ceux qui, désormais, sont le plus attachés à la stabilité de leur devise. Une dépréciation de 80 p. 100 est déjà, pour les Français, un sacrifice trop sévère pour que l'on envisage avec placidité une amputation nouvelle. Si tous les gouvernements qui se sont succédé depuis quelques années, ont affirmé, en termes concordants, leur volonté de défendre le franc, c'est parce qu'ils avaient tous le sentiment de répondre aux aspirations profondes du pays.

Le franc, au surplus, est un symbole. S'il était atteint, cela équivaudrait à un affaiblissement de notre crédit et de nos valeurs morales. Dans une ère troublée où le désarroi et l'incertitude n'ont que trop tendance à prédominer, il est nécessaire de sauvegarder ce qui nous reste de vertus et d'éléments de stabilité. Une grande nation a le devoir d'assurer la sécurité du patrimoine commun et de protéger cette expression de sa santé économique comme de sa puissance qu'est une monnaie solide et saine.

GEORGES POTUT

LA CHANSON D'HÉLÈNE DE FRANCE

Ce poème — une des *Chansons de la Geste d'outre-mer* publiées en 1912 — n'avait pas encore été traduit. Gabriele d'Annunzio le dédie à S. A. R. Madame la duchesse d'Aoste, née Hélène de France, dame de la Croix-Rouge, qui venait alors de soigner les blessés de la guerre de Lybie.

Ces strophes avaient déjà semblé prophétiques en 1915, quand l'Italie se rangeait à nos côtés. A l'heure où l'attention du monde est tournée vers l'Afrique et la Méditerranée, elles reprennent une actualité d'autant plus émouvante que depuis longtemps « les statues voilées » ont quitté leur deuil. Pas un Français, pas un « vrai Latin de France » n'a oublié l'éloquente intervention du Poète ni sa conduite héroïque : c'est avec une patriotique gratitude que nous l'entendrons exprimer ici son amour pour notre pays, son admiration pour notre Histoire.

Étoiles de l'Ourse, Gardiennes des pilotes (1),
et vous, Pléiades, larmes divines
d'éternelles amours, de douleurs inconnues;

et toi, parmi tes sœurs océanides,
qui seule aimas un triste héros mortel,
et caches ton visage sous tes cheveux (2),

ô Mérope d'Atlante, ô ma navale
Muse; et toi, Véga, et toi, baie de lumière,
Perle de la couronne boréale;

ô Sirius, Syrra, Aldébaran, Pollux,
Castor, plénitude d'esprits
que la scintillante mélodie conduit;

Nuit, et Galaxie fluée pour te faire chevelue,
Nuée, et le dieu qui te déchire, voyez
la blanche nef sortant des Syrtes!

Sur la mer guerroyée un profond calme
règne. Le silence du Ressuscité pèse,
comme au temps que Simon jeta le filet.

Il semble qu'une douce blancheur de colombes
illumine le tillac de la nef
qui ramène les morts aux maternelles tombes.

Et sur les planches qui serrent le cadavre
et sur le lit où saigne le blessé
brûle une seule sainteté suave.

La figure de proue n'est plus de bois
sculpté, mais un Être surhumain attentif,
avec un sourire égal à l'Infini.

Et celui qui eut le menton broyé
par la mitraille et rompue la mâchoire,
et qui sur la civière est là sanguinolent

et taciturne, et remâche les caillots noirs,
lui aussi a l'indicible sourire
au bord de la bande qui l'enveloppe,

quand un pieux visage de sœur, un visage
d'or se penche vers sa joue,
un visage d'or comme la Fleur-de-lys.

Sois bénie, ô Hélène de France,
sur notre mer qui vit saint Louis,
armé de la croix et de la lance,

faire la traversée avec ses barons liges
sur les nefs de Gênes (3) et prostré
sous ses lys attendre les prodiges,

sois bénie; puisque le sort d'amour
revient aux mêmes eaux, et qu'en toi se rejure
le saint Roi de larmes enivré.

Il te souvient des morts de Mansourah
qui empestaient dans le limon, sur les rives
du Nil, nus, sans sépulture,

tandis que dans toute l'armée les gens
à demi-morts hurlaient comme femmes en travail
à travers la chair pourrie de leurs gencives,

tandis que les blessés, gisant sur les roseaux
comme bétail, vainement imploraient
la Chapelle et son Trésor pour le sang répandu,

et voyaient au loin, du fond de leur martyre,
flamboyer, derrière la crinière ardente
de feu grégeois, le haume d'or,

la grande épée d'Allemagne bien tranchante,
et entendaient sonner le vœu sur la mêlée :
« Beau sire Dieu, prends-en garde ma gent! »

Alors le Roi relevait la visière
sur son visage épuisé; et, descendu des arçons,
s'enlisait seul dedans l'horrible pourriture.

Dedans ce charnier, sur les mains
allait pleurant, pour reconnaître ses morts
aimés, ses soldats comme ses barons.

Et les évêques, qui sur place du haut des autels
absolvaient les âmes, pendant l'office
divin se bouchaient les narines.

Mais le Roi, ôtant le haume et le gorgerin,
portait les corps sur ses bras et son dos
quand les autres les tiraient avec un croc.

Et de cette pieuse main qui avait sauvé
Charles d'Anjou de dessous le feu grégeois
(en armes d'or sur le destrier rouge

qui brûlait par la crinière, celui que son Dieu
faisait aveugle et invincible, se lança
dans cet enfer ayant un grand Ange avec soi)

de cette même main, soignait l'ulcère
pervers, taillait autour des dents
la chair enflée, oignait l'entaille purifiée.

Partageait un pain sans joie avec ses gens
dans la faim. Il parlait avec le lépreux.
Portait envie aux hommes pleurant.

« Beau sire Dieu, je n'ose requérir
fontaine de pleurs. Quelques gouttes suffisent
à la sécheresse de mon cœur en peine. »

Les larmes coulant jusqu'en la chaste
bouche, il goûtait dans le sel amer
la douceur qui toute autre surpasse.

Mais toi tu ne pleures point, Amazone royale.
Une intrépide force fait d'azur
tes yeux, sous le lin monacal,

quand tu soutiens le bras par l'éclat
déchiré ou panses la main mutilée ou baignes
les lèvres de l'assoiffé qui délire.

Ni larmes ni regrets ni plaintes.
Celui qui fut vainqueur sorti de la tranchée,
par son silence veut vaincre ses compagnons.

Et celui qui n'a plus l'espérance de vivre
sent déjà flamboyer dedans son froid linceul
les trois bandes de son drapeau.

Quel nouveau jour va resplendir sur le môle
populeux, là-bas? La Patrie est toute
pâle, debout, avec un seul visage.

Pâle, debout, la joue aride,
elle serre en son sein les noms de ses morts.
Elle regarde au loin. La mer ne les rend pas.

Quel accostage mystique est attendu? Les ports
sont solennels comme des cathédrales.
Femme de France, tu sais ce que tu portes.

Tu portes sur ta nef les rêves et les ailes
et les roses futures et le nouveau chant
en cet entassement et d'âmes et de maux.

Le vaisseau angevin n'était pas plus saint
lorsqu'il transportait la grande dépouille
du Roi qui changea contre la cendre son manteau.

Tu te rappelles bien. Le funèbre convoi
venait aussi par la Mer sicilienne
avec l'armée et la flotte à grand'douleur.

Et le Roi avec son doux Jean Tristan
était dans le cercueil; et, tel que le peignit Giotto
à Florence, peut-être tenait-il dans une main,

la cordelière franciscaine et dessous
le velours bleu et le vair et les fleurs de lys
avait-il sur les os la tunique incorruptible (4).

Il était loin, à Saint-Denis
le sépulcre; épiée par la mort, elle était
longue, la route de Trapani à Paris.

Le roi Thibaut mourait aux portes
de l'Invaincue; Isabelle d'Aragon
sentait déjà l'horreur de son destin

en aguet dans les monts où mugit,
au pied de la côte de Calabre, le gué
funeste qui l'entraîna elle, et sa couronne.

Et le Grand-Nez (5), le bourreau olivâtre
des blonds Suèves, ne se rêvait pas encore
en terre de ripaille, les portes françaises

teintes de sang, pas plus que sa vanité
ne voyait le lundi de la Résurrection
et les galères de Roger de Loria,

lorsqu'il eut offert en gage de possession
éternelle à Montréal le Cœur bienheureux
et qu'en Palerme il eut refrappé le Lambel.

Aujourd'hui à Palerme par un sort divin
tu as ramené la Fleur-de-Lys et le Lambel
vermeil, non sur un pavillon hissé,

ô Hélène de France, mais sur une flotte
recroisée d'amour et de douleur,
où tu resplendis comme le plus grand lys.

« Ainsi a germé cette fleur! » (6)
Il semble que sourit celui qui sur la roche
du rempart sacré, où l'humaine erreur

se purifie, Hugues Capet qui réprouve
sa descendance a vu, tourné en bas,
se fondre par les yeux goutte à goutte le mal.

« Une lumière neuve frappe le visage fermé »,
dit la Voix. Elle dit : « Ici, l'on monte. »
Et partout son esprit est répandu.

Sa force noble, austère et prompte
est la trempe de l'air. O Italie belle,
tu fixes à présent ton Soleil sans déclin.

O douce France, unique sœur,
pour la muette espérance qui s'incline
sur les claires eaux de ta Moselle,

pour la mémoire pieuse de Valentine
qui, fidèle à son deuil, voulut souffrir
sans trêve dans son cœur la pointe de l'épine,

pour les champs où ton alouette folle
voltige et grisolle, et les peupliers de la Meuse
frémissent, et le sang crie dans les guérets,

France, reçois et garde la joyeuse
promesse que te fait, d'une vengeance
plus grande, cette chair sanglante.

Taille pour nous avec ta vieille hache
un rameau du chêne de Lorraine,
sur la colline où Jeanne monte la garde,

enlace au rameau rude la verveine
jadis à nos pères sacrée, et nous l'envoie.
Au-dessus des Statues voilées le ciel éclaire.

Il éclaire pour nous de ce même côté.
Au Capitole sans Féciaux
nous suspendrons ta guirlande.

Et toi, remplis le ciel avec tes ailes,
guerrière ailée. Nous lancerons les nefs
fortes sur la mer de nos échelles.

O Hélène, qui sur le front de nos morts
vois imprimée la vertu de Rome,
pour le grand pacte latin aujourd'hui tu portes

la verveine augurale dans ta chevelure.

GABRIELE D'ANNUNZIO

(1) Les pilotes appellent Gardiennes les sept étoiles de la Petite Ourse, les sept *triones* des anciens, parce qu'elles montrent et dirigent leur route dans la nuit.

(2) Des fables tragiques se formèrent autour des Pléiades. Elles sont la constellation nautique par excellence; car les anciens n'osaient prendre la mer avant la naissance héliaque des Pléiades, au matin, dans le même temps que le Soleil. A leur déclin, commençait l'époque des tempêtes, et le nocher évitait la mer. Six des Pléiades sont visibles; la septième, Mérope, celle qui protège ce livre, est obscure; et la fable conte qu'elle se cache parce qu'elle s'est unie, seule d'entre ses sœurs, avec un héros mortel.

(3) Saint Louis fit sur des navires gênois son premier et son second passage d'outre-mer. Quand, à Damiette, après la défaite de l'armée, le Roi étant prisonnier, Marguerite de Provence accoucha de son fils Jean auquel en signe d'affliction fut adjoint le nom de Tristan, plusieurs chevaliers vinrent dans la chambre de la Reine pour lui dire que les gens de Gênes et de Pise étaient sur le point d'abandonner le camp. Alors la courageuse accouchée convoqua dans sa chambre les Gênois et les Pisans qui vinrent et se serrèrent autour de son lit. Elle les supplia de ne point partir : *Signour, pour Dieu merci, ne laissiés pas ceste ville...* La scène est ingénuement colorée dans la prose du sire de Joinville, du Sénéchal : « *Dame, comment ferons-nous ce?* répondirent les Italiens. *Que nous mourons de fain en ceste ville.* La Reine promit d'acheter tous les vivres. *Car je ferai acheter toutes les viandes en ceste ville...* Gênois et Pisans tinrent conseil, et ils restèrent.

Dans l'avancée sur Mansourah, l'armée était exténuée par les maladies et les blessures. Chaque jour le nombre des malades augmentait. Les exhalaisons pestilentielles du limon engraissé par les cadavres engendraient d'horribles contagions. Toute la chair des jambes se desséchait, et la peau se maculait de noir, prenait la couleur de la terre comme une vieille heuse; et les gencives s'enflaient et pourrissaient. *La chars de nos jambes devenoit tavelés de noir et de terre, aussi comme une vieille heuse : et à nous qui aviens tel maladie, venoit chars pourrie ès gencives...* Le Sénéchal rapporte qu'il fallut, tant s'aggravait l'horrible mal que les barbiers taillassent la chair morte dans

la bouche des malades afin qu'ils pussent avaler leur nourriture. Et c'était grand'pitié que d'entendre les cris de ceux que l'on déchirait, qui hurlaient comme femmes en travail. *Grans pitiés estoit d'oïr braire les gens parmi l'ost ausquiex l'on copoit la char morte; car ils bréoient comme femmes qui traveillent d'enfant.*

Les morts demeuraient sans sépulture, parce que chacun craignait de les toucher et de les enterrer. En vain le Roi donnait-il l'exemple et les portait et les ensevelissait de ses propres mains. Le confesseur de la reine Marguerite raconte comment, lorsque le Roi ensevelissait les morts, les évêques en officiant se bouchaient le nez par suite de la grande puanteur : mais on ne vit jamais le Roi les imiter. *Ils estoupoient leur nez pour la puour; mais oncques ne fu veu au bon roy Loys estouper le sien, tant le foisoit fermement et dévotement.*

Comme Robert d'Artois, le frère du Roi, entrait dans Mansourah, seul, laissant derrière lui les Templiers, et y était tué, Saint Louis venait à la rescousse avec tous les siens au son des trompes et des timbales. Le Sénéchal dit que jamais on ne vit plus beau chevalier, dépassant de toute l'épaule ses gens, un haume d'or en tête, au poing une épée allemande. *Oncques si bel homme armé ne vis, car il paroissoit dessus toute sa gent des épaules en haut, un haume d'or à son chef, une épée d'Allemagne en sa main.*

Quand le comte d'Anjou, sur la route du Caire, fut assailli par deux escadrons de Sarrazins et suffoqué par le jet des feux artificiels, le Roi le sauva en fonçant à cheval contre les assaillants. La crinière de sa bête flambait, couverte de feu grégeois, dans le vent de la course.

Le confesseur raconte avec quelle ardeur le Roi désirait la grâce des larmes et comme il se lamentait d'en être privé et comme il n'osait, dans la litanie, implorer fontaine de larmes mais seulement quelques gouttes pour arroser l'aridité de son cœur. *Li sainz roi disoit dévotement : O sire Dieu, je n'ose requerre fontaine de lermes : ainçois me souffisissent petites goutes à arouser la secherèce de mon cuer... Lesqueles, quand il le sentoit courre par sa face, souef et entrer dans sa bouche, eles li sembloient si savoureuses et très-douces, non pas seulement au cuer, mès à la bouche.*

Durant son agonie, après la seconde traversée malheureuse, à proximité de Carthage, le Roi voulut être tiré de son lit et étendu sur la cendre. Son jeune fils très aimé, Jean-Tristan, était déjà mort sur le vaisseau.

Charles d'Anjou vint alors de Sicile *avec gran navile et moult gent et rafrechissement* comme le rapporte Jean Villani; il pactisa avec le soudan de Tunis; et repartit avec les restes de son frère et de son neveu. Comme le convoi parvenait à Trapani l'Invaincue (*Drepanum civitas invictissima*, ainsi qu'il fut inscrit autour du sceau municipal), Thibaut de Champagne, roi de Navarre, déjà malade, s'éteignit.

Avec les trois cercueils, le cortège se dirigea sur Palerme, par voie de terre. Là, il fit un arrêt de deux semaines. Le corps de Saint Louis fut placé dans la basilique palatine de Montréal, où il opéra ses premiers miracles. Le cœur fut même laissé dans le temple des rois normands. Puis le roi de Sicile, le roi nouveau de France, Philippe le Hardi, avec sa femme Isabelle d'Aragon et les survivants de la malheureuse entreprise, continuèrent le voyage jusqu'à Messine, passèrent le détroit et pénétrèrent en Calabre.

On était en janvier. Il neigeait dans les défilés des montagnes. Non loin de Martirano, le lugubre cortège atteignit le gué d'un torrent tributaire du Savuto. La jeune Reine, bien qu'elle fût enceinte de six mois, poussa hardiment son cheval au milieu des pierres glissantes (*Præsunta quadam virili audacia pereundi*, dit Saba Malaspina); mais la bête trébucha et tomba, entraînant Isabelle dans l'eau glacée. Elle fut relevée, mise en litière; mais la lésion était mortelle. *Offensa lethaliter et in ipso casu confracta, læsus fuit uterus...* Arrivée à Cosenza, elle accoucha d'un enfant mort et rendit l'âme.

Saba Malaspina raconte comment le cadavre fut bouilli, *more maiorum*, et comment les chairs furent ensevelies en grande pompe dans la cathédrale de Cosenza et le squelette transporté en France à Saint-Denis, avec les trois autres dépouilles royales. Un noble mausolée fut érigé dans la cathédrale de Cosenza (*perpulcra, digna memoria, materiæ ac artis concertatione glorifica*) près de l'autel des saints apôtres Pierre et Paul, sur le lieu de la sépulture.

Remis en lumière par de récentes restaurations, il fut révélé

par la sagacité de Nicolas Arnone et illustré par une étude excellente d'Émile Bertaux.

(4) L'allusion à la cordelière franciscaine tenue par Saint Louis est justifiée par la peinture de Giotto dans la chapelle des Bardi, à Santa-Croce; laquelle est certainement inspirée par la légende franciscaine qui fait du roi de France un tierçaire de l'Ordre. Le chapitre XXXIII des *Fioretti* raconte « comment Saint Louis alla visiter frère Egide et jamais ils ne s'étaient vus. Et, sans parler, ils se reconnurent l'un l'autre ».

Le Saint Louis de Giotto tient dans une main le sceptre et de l'autre la cordelière des tierçaires; et son manteau bleu, à col de vair, est semé de fleur de lys.

(5) Charles d'Anjou est appelé par Dante : « Il Nasuto » le Grand-Nez, dans le septième chant du Purgatoire.

> Au Grand-Nez vont aussi mes paroles...

Et un peu plus haut :

> Celui-là qui paraît si membru et qui s'accorde,
> en chantant, avec cet autre au nez si mâle...

Et Jean Villani : « Grand de sa personne et vigoureux, de couleur olivâtre, et avec un grand nez... »

Le Lambel est notre râteau. « A leurs communes armes de la maison de Foix, dit Vincent Borghini, il ajouta un râteau, ou, comme ils disent, un *lambel d'argent.* » Et, à propos de Charles : « Ses armes étaient de France, dit Villani, c'est-à-dire d'azur à la fleur de lys d'or, surmontée d'un lambel de gueules : elles se distinguaient ainsi de celles du roi de France. »

(6) Il est facile de reconnaître la place du vers de Dante :

> *Cosi è germinato questo fiore.*

L'autre vers et l'hémistiche sont tirés du dix-huitième chant du Purgatoire, non parce qu'il y a correspondance entre ce passage et le moment lyrique de la Chanson, mais parce qu'il semble que tout présage profond et approprié peut être tiré par nous de la Comédie, à livre ouvert, comme les réponses le sont des livres sibyllins.

G. D'A.

(Traduit de l'italien par ANDRÉ DODERET.)

AMOUR ET LITTÉRATURE

MADAME D'AGOULT, LISZT ET BALZAC

C'est une question ancienne et toujours actuelle que celle des droits du romancier à mettre en scène ses amis les plus intimes. Le romancier ne peut évidemment prendre la matière de ses livres que dans la réalité même, mais souvent son imagination n'est point assez forte pour transposer cette réalité et déguiser à des yeux avertis l'identité de ses modèles; souvent aussi un besoin de se défendre, un désir de vengeance, fait de son livre une confession presque toujours injuste. La victime du romancier est généralement sans défense, à moins que du livre même de l'auteur se dégage une lumière crue sur son propre caractère qui, loin de l'innocenter, le trahit malgré lui. Enfin il y a des cas célèbres dans l'histoire littéraire où le modèle s'est lui-même défendu et nous avons alors, d'une même aventure amoureuse, un double récit qui montre une fois de plus combien les jugements humains sont sujets à erreur, combien est vrai cet axiome : « A chacun sa vérité. »

C'est ainsi que l'aventure trop connue de Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, avec le grand musicien Franz Liszt donna naissance à deux romans, l'un de Balzac, inspiré par George Sand, sous le titre de *Béatrice*, l'autre de madame d'Agoult, *Nélida*, sous la signature de Daniel Stern.

On sait que Marie de Flavigny naquit en 1805 d'une mère allemande, riche bourgeoise de Francfort, et d'un père français, officier émigré, noble et pauvre. De cette double origine elle hérita les cheveux blonds, les yeux bleus et le teint

clair d'une fille du Rhin, l'élégance, la précision et la finesse des traits d'une Parisienne; l'esprit romanesque et les dons musicaux d'une Allemande, l'intelligence précise, nette et vive d'une Française. Elle fut élevée en France, passa quelques années au couvent du Sacré-Cœur, dans le bel hôtel Byron, aujourd'hui musée Rodin. Elle serait restée fort ignorante, si son père n'avait tenu lui-même à lui faire connaître notre littérature classique et celle de l'Italie, si sa mère ne lui avait fait donner des leçons par un philosophe allemand et par un grand musicien. A vingt ans, Marie parlait plusieurs langues, jouait du piano en artiste; belle, noble et riche, elle fut demandée par le comte d'Agoult. La famille était illustre, le comte était galant homme, Marie accepta ce mariage de raison qui lui assurait ses entrées à la cour, une vie large, et un nom respecté.

Malheureusement la jeune femme, profondément romanesque sous une apparence un peu froide, ne trouva pas dans ce mariage la satisfaction de son âme éprise d'absolu. Le comte d'Agoult rendait à sa femme les hommages d'usage, mais il reprit très tôt sa vie indépendante et laissa bientôt Marie fort solitaire au milieu du tourbillon d'une vie mondaine. La naissance de deux petites filles ne suffit pas à remplir le cœur de madame d'Agoult et lorsque apparut dans sa vie l'être extraordinairement séduisant, beau, généreux, plein de génie qu'était Liszt à vingt ans, une passion puissante saisit ces deux êtres que toutes les conventions mondaines et les devoirs impérieux éloignaient l'un de l'autre, mais que des affinités profondes unissaient.

Pendant cinq ans on vit ce beau couple d'amants, « l'astre double » qu'une ressemblance physique rendait plus étrange encore, errer de ville en ville, en Suisse, en Italie, faire de brèves apparitions à Paris, à Nohant. Trois enfants naquirent, à Genève, à Côme et à Rome, qui auraient dû être un lien définitif entre eux. Mais le puissant génie de Liszt ne put supporter longtemps la monotonie d'une existence quasi conjugale; il reprit sa course vagabonde et glorieuse à travers le monde, entouré des hommages les plus tendres que son irrésistible séduction lui attirait. Madame d'Agoult, lasse d'une vie irrégulière, jalouse des succès de son amant, revint à Paris et, avec une énergie et une admirable lucidité, parvint à recon-

struire, grâce à de très nombreuses et fidèles amitiés, à l'appui de Liszt, toujours généreux, et à un travail acharné, une vie digne d'elle qui devait effacer peu à peu le souvenir de son aventure. Mais, avant d'avoir renié son erreur, madame d'Agoult devait écrire ce roman de *Nélida* qui n'ajoute rien à sa réputation. Elle y fut, il est vrai, provoquée par le roman que Balzac publiait en 1841 sous le titre de *Béatrice*.

La première idée en revenait à George Sand. Balzac l'avoue dans une lettre à madame Hanska : « George, dit-il, est un de ces esprits qui sont puissants dans le cabinet et fort attrapables dans la réalité. Elle a été dupe de la Dorval, de Boccage, de Liszt et de Madame d'Agoult. C'est à propos de Liszt et de madame d'Agoult qu'elle m'a donné le sujet des Galériens ou des Amours forcés que je vais faire, car dans sa position elle ne le peut pas. Gardez bien ce secret-là. »

C'est bien, en effet, George Sand qui a documenté Balzac pour ce roman qui devait s'appeler « les Galériens », et vit le jour sous le nom transparent de *Béatrice*. Aucun des amis de madame d'Agoult ne pouvait ignorer son ambition, jamais satisfaite, d'être l'inspiratrice de quelque génie, et qu'elle se nommait volontiers « une Béatrice sans Dante ». Avec le coup d'œil aigu du romancier et du psychologue, George Sand, pendant le séjour de ses amis à Nohant, avait discerné la fêlure dans le cristal d'un amour qui paraissait encore pur et intangible; elle avait pressenti le développement des malentendus et le poids de la chaîne qui unissait les deux amants, poids qui devait se faire plus lourd à mesure que la passion s'éteindrait. George Sand, s'étant brouillée avec madame d'Agoult, Béatrice fut sa vengeance. Elle ne refusa à Balzac aucun renseignement. Telle lettre de Béatrice eût pu être signée de madame d'Agoult, tant elle reflète ses idées, ses goûts et même son style. La trahison de l'amitié est complète. Mille remarques malicieuses ou méchantes qu'on retrouve dans le roman sont d'une femme jalouse ou offensée. Balzac qui ne résista pas à une aubaine aussi précieuse, qui malgré tout gardait des relations avec madame d'Agoult et dînait chez elle encore deux ans après que *Béatrice* eut paru en feuilleton dans *le Siècle*, reconnaissait dans une autre lettre, qu'il avait cédé à la tentation d'exploiter l'histoire de ses amis : « Non, je n'étais pas

heureux en faisant Béatrice, vous l'auriez su. Oui, Sarah est madame Visconti, oui, mademoiselle des Touches est George Sand, oui, Béatrice est trop bien madame d'Agoult. George Sand en est au comble de la joie; elle prend là une petite vengeance sur son amie. Sauf quelques variantes l'histoire est vraie... » « J'ai brouillé les deux femelles », disait-il irrévérencieusement ailleurs.

Et pourtant Balzac était l'ami de Liszt et de madame d'Agoult. Il avait rencontré Marie en Italie où il avait fait trois voyages dans les années 1836, 37, 38. « Si j'avais le bonheur d'être assez aimé par une femme pour qu'elle me donnât son existence », écrivait-il d'Italie « ce serait sur les bords de l'Arno que j'irais cacher ma vie; mais malgré tous les romans de mon amie George Sand et les miens, il est très rare de rencontrer une madame d'Agoult qui court les champs avec Liszt, une madame Dudevant qui soit séparée de corps et de biens, et un prince Porcia ayant des revenus immenses qui lui permettent de vivre où il veut ». Balzac avait été le témoin du bonheur des amants; il connut par George Sand leur séparation, il revit madame d'Agoult seule à Paris. Il écrivait dans la préface de son roman :

Quand certaines femmes de haut rang ont sacrifié leur position à quelque violente passion; quand elles ont méconnu les lois, ne trouvent-elles pas dans l'orgueil de la race, dans la valeur qu'elles se donnent, dans leur supériorité même, des barrières presque aussi difficiles à passer que celles déjà franchies et qui sont à la fois sociales et naturelles? Enfin n'est-ce pas un enseignement terrible que celui des obligations contractées envers le monde pour une faute?

Tout n'est pas dit quand une femme noble et généreuse a résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique. Elle est attachée à jamais à l'auteur de sa ruine comme un forçat à son compagnon de chaîne. « C'est cette situation qui est le sujet de la première partie du roman de Béatrice. »

Dans ce livre Balzac réunit ses deux amies si différentes. George Sand et Marie d'Agoult sous les noms de Camille et de Béatrice.

Il les montre amoureuses du même homme, mais tandis que le roman de Camille est, selon Balzac lui-même, celui de la femme coupable, réhabilitée par un amour désintéressé auquel elle se sacrifie et qu'elle expie dans un couvent, celui de Béatrice n'est que l'histoire du manège d'une grande coquette qui ruine la vie de celui qu'elle aime, jusqu'à ce que, vaincue par un complot destiné à sauver sa victime, elle reste seule, bafouée et déconsidérée. Mais en 1840 Balzac n'a point encore écrit la fin de Béatrice. Cette troisième partie où Camille a pris le voile, où Béatrice se montre vieillie, artificieuse et punie est une fin romanesque imaginée de toutes pièces. L'intérêt de la première partie est infiniment plus grand. Balzac nous y montre George Sand et Gustave Planche, sous les noms de Camille et de Claude Vignon, âmes élevées et sympathiques, dans le manoir breton où Camille écrit ses livres et reçoit ses amis. Un jeune noble des environs, Calyste, fréquente la maison. Élevé par une mère exquise, Fanny O'Brien, dont Sarah Lowel fut le prototype, ce jeune homme, naïf, beau et pur, s'éveille à l'amour et Camille s'éprend violemment de lui tandis que Claude Vignon respectueux et mélancolique se retire devant cette passion dont il reçoit la confidence. Tout semble s'arranger, quand Camille reçoit de son amie Béatrice une lettre lui annonçant et la fin de ses amours avec l'artiste célèbre auquel elle a tout sacrifié et son arrivée au château des Touches. Camille décrit à Calyste son amie et lui raconte son histoire. Il faudrait lire ces pages où l'histoire de Marie d'Agoult et de son roman avec Liszt, vraie dans les faits, est interprétée par l'admirable romancier, interprétation malveillante et cependant vraisemblable. Quand on songe que Balzac fréquentait et Liszt et madame d'Agoult on mesure la liberté avec laquelle son génie use de ses droits. Si le portrait de Béatrice ne la rend pas sympathique, celui de Gennero Conti son amant le rend odieux. Et cependant le mélange de vérité et de fiction est si habile qu'il fut impossible à leurs amis de ne point les reconnaître. La suite du roman est le développement de l'amour passionné de Calyste pour Béatrice de Rochefide, amour habilement provoqué, excité, entretenu par un savant manège de coquetterie sous les yeux désolés de Camille qui souffre; enfin elle réussit à arracher celui qu'elle aime à cette

passion néfaste qui le perd; elle le marie et lui lègue sa fortune avant de se retirer au couvent. Mais les dernières pages laissent prévoir que Calyste n'est point guéri, qu'il sera repris par sa funeste passion et ce sera le sujet de la troisième partie qui ne parut qu'en 1848.

Tel qu'il était en 1840, ce roman suffit à exciter la colère de madame d'Agoult. Elle se vit trop clairement désignée pour n'être pas reconnue par ses amis et ressentit très vivement la blessure. Ce livre faisait revivre l'erreur de sa vie qu'elle s'appliquait à oublier. Il soulignait certains de ses défauts physiques et moraux qu'elle s'efforçait de dissimuler. L'affront était cruel. Nous avons un écho de cette émotion dans les «Souvenirs » qu'a laissé Ianka Wohl, l'amie de Liszt, livre passionné auquel il ne faut accorder qu'une confiance limitée, surtout en ce qui concerne madame d'Agoult. Voici comment elle rapporte de mémoire les propos de Liszt sur Balzac et la publication de Béatrice.

Un autre jour nous parlions de Balzac : « Vous devez connaître son roman « Béatrice ou les amours forcés ». Je prétends n'y être pour rien, mais Marie d'Agoult n'était pas de cet avis. »

Peu après l'apparition dudit roman voilà madame d'Agoult qui me tombe dessus tout en pleurs :

— Vous pouvez vous vanter d'avoir de jolis amis, — me dit-elle. — Voilà que Balzac écrit un roman sur moi, me met au pilori, me dénigre, me rend ridicule à la face du monde. C'est une abomination, une infamie, il faut que vous lui en demandiez raison. Votre honneur y est engagé tout autant que le mien.

. . . . . .

— Est-ce qu'il y a votre nom? — demandais-je à l'éplorée. — Y avez-vous trouvé votre adresse? Le numéro de votre porte? Non? Eh bien, que pleurez-vous? Alors de quel droit vous sentez-vous atteinte? Que celui qui est morveux se mouche. Si vous pouvez me montrer votre nom, votre adresse ou le numéro précis j'en demanderai raison à Balzac, pas autrement.

— Mais lisez donc ce livre infâme. Voyez comme il me traite, quel portrait insolent de ma personne et quelle histoire dénaturée de ma vie.

— Qu'avez-vous besoin de vous reconnaître en Béatrice? Vouloir vous venger du portrait et en rendre responsable l'écrivain, c'est en proclamer la fidélité à la face du public. Taisez-vous et personne n'y songera, pas même vos amis, si vous en avez encore. Quelle idée d'attirer tous les yeux sur vous en cherchant noise à Balzac! Bien au contraire je vous ferai faire sa connaissance et vous vous tranquilliserez.

« Elle aimait beaucoup aller faire la dînette dans les cabarets à la

mode. Un beau soir j'invitai Balzac troisième. Il fut plus charmant encore que de coutume, causa à lui seul deux ou trois heures, et la rancune de madame d'Agoult s'évanouit en face de l'aimable convive. Elle lui pardonna de prendre ses sujets où il les trouvait.

Je ne lis guère de roman, mais je feuilletai en cachette l'œuvre incriminée et restai en admiration devant l'intuition du génie de Balzac. Madame de Rochefide est un portrait de main de maître, une photographie si minutieuse, que moi qui croyais pourtant connaître à fond cette femme cherchant la notoriété comme d'autres la fuient, je fus ébloui et la compris mieux après la lecture de ce livre. Madame d'Agoult était la femme la plus savante en matière de toilette que j'aie jamais recontrée, et Balzac a su tirer bon parti de ce trait saillant. Ceci la blessa au vif, désireuse qu'elle était de se voir prise au sérieux comme Egérie et comme esprit fort. Mais après la connaissance de Balzac, elle se radoucit au point d'être flattée d'avoir servi de modèle à un chef-d'œuvre pareil.

Il est difficile d'être plus méchant ou plus méprisant, mais Ianka Wohl détestait Marie d'Agoult et la passion a certainement déformé les paroles de Liszt. La vulgarité du ton en souligne l'invraisemblance. De cette conversation ne retenons que l'émotion de Marie d'Agoult et la philosophie de Liszt qui prend le parti, évidemment plus sage, de ne pas se reconnaître dans l'odieux Gennero Conti comme il refusa plus tard de se reconnaître dans Guermann, le triste héros de *Nélida*.

La mode était à ces romans-confessions, Georges Sand en abusait. Sa Lucrezia où l'on reconnut son roman avec Chopin semble une gageure dans l'indiscrétion.

Madame d'Agoult voulut-elle répondre à *Béatrice*, voulut-elle rivaliser avec George Sand ou peut-être, comme le suppose Hortense Allart, lui donner une leçon de tenue et de réserve, céda-t-elle à un besoin de se raconter, et de se décharger des souvenirs qui la hantaient pour laisser en quelque sorte tomber comme un manteau son passé orageux? Il y eut probablement un peu de tout cela. Le roman de Nélida ne doit d'ailleurs pas être compris comme une autobiographie. Il nous renseigne plus sur le caractère et les façons de sentir de madame d'Agoult que sur les faits eux-mêmes. Nélida, c'est Marie d'Agoult, telle qu'elle aurait voulu être et telle qu'elle désirait apparaître aux yeux de ses contemporains; Nélida, anagramme de Daniel, ressemble à Marie comme un

portrait volontairement idéalisé et flatté ressemble à l'original. Les autres personnages sont habilement présentés de façon à excuser ou à faire valoir l'héroïne, les faits sont altérés dans la mesure où ils effacent sa faute et expliquent son malheur. Dans ce livre madame d'Agoult n'excède pas les droits du romancier; elle voulut écrire un roman, elle n'avait point d'imagination, elle puisa dans sa vie et dans ses souvenirs. Malheureusement Marie d'Agoult n'évita pas les dangers qu'offrent ce genre de roman à ceux dont l'orgueil dépasse la sincérité. Pour dresser en pied l'idéale statue de Nélida il faut que ceux qui l'entourent lui soient inférieurs et c'est ainsi qu'elle est amenée à faire du peintre Guermann un être odieux.

Guermann était doué de facultés rares. Il avait à s'y méprendre toutes les apparences du génie, une perception vive, un enthousiasme communicatif, une facilité merveilleuse, de la flamme dans la parole et sous le pinceau une volonté opiniâtre, une fierté indomptable, la soif du beau sous toutes ses formes. Mais il y avait dans son organisation une lacune énorme qui paralysait tous ses dons et devait les rendre funestes à lui et aux autres; il ne possédait que la force d'expansion; la force de concentration, celle qui fait les philosophes, les grands caractères et les véritables artistes, lui manquait. Il allait, obéissant à tous les instincts, à des impulsions contradictoires que rien ne réglait ni ne réprimait. Guermann était incapable de concevoir un ordre général et de s'y assigner une place. Pour tout dire en un mot il manquait de conscience et ne connaissait du mal ou du bien que le succès ou l'échec de ses âpres désirs. Aussi, quoique doué d'une *grande générosité* de nature, était-il en fait d'un *épouvantable égoïsme*. Les circonstances n'avaient pas peu contribué à fortifier cette personnalité démesurée. Aucun contrepoids n'avait été donné à ses penchants. Son éducation première dans un village, sous les yeux d'une mère subjuguée, avait été à peu près nulle et du jour où sa vocation se déclara, presque tout son temps fut consacré à l'exercice matériel de son art. Ainsi livré à lui-même, il lut beaucoup, parce qu'il était avide de connaître, mais il lut sans méthode et sans choix toute espèce de livres bons et mauvais, sublimes et détestables. Le désordre se fit dans son esprit, le désir de l'impossible dévora son cœur.

Avec la clairvoyance de ceux qui ont aimé et n'aiment plus, Marie d'Agoult a vu et retenu tous les défauts, les faiblesses, les petitesses de l'être aimé et en les grossissant, en en faisant, au lieu de la paille qui se trouve dans le métal le plus pur, la matière même et le fond du caractère, en ne lui laissant du

génie, qui serait son excuse, que les apparences, elle trahit, déforme, altère tout l'ensemble. Ce renversement des valeurs laisse pourtant assez de ressemblance pour que cette peinture soit une trahison et apparaisse comme une vengeance. Ce livre ne grandit pas celle qui l'a écrit, loin de là, et on voudrait l'effacer de l'œuvre de madame d'Agoult d'autant qu'il n'a qu'une valeur littéraire médiocre.

Le livre s'ouvre sur le roman enfantin de Nélida et de Guermann Reynier, escapades sur l'étang, vol de cerises, description du « Mortier », propriété de M. de Flavigny où Marie avait tous ses souvenirs d'enfance. Puis c'est le couvent, les égards dont on entoure la petite aristocrate fortunée, son amitié passionnée pour une des sœurs-maîtresses, vite réprimée par la sévérité vigilante de la Supérieure, la protection dont elle couvre Claudine de Montclair, l'enfant deshéritée, victime des moqueries des compagnes, les effusions mystiques et l'essai de vocation religieuse. Ces chapitres suivent assez fidèlement les « Souvenirs » que madame d'Agoult publia dans sa vieillesse. Le portrait de la Supérieure est assez bien venu et son conflit avec le père Aimery forme un fond de tableau à l'éducation de la blonde, frêle et mélancolique Nélida. Puis c'est le retour à la maison, le portrait de la tante de Nélida, madame d'Hespel, qui rappelle beaucoup madame de Flavigny; la différence de tempérament, de goûts, d'opinion qui sépare Nélida de sa tante, Nélida si fière, si intelligente, si sérieuse auprès de sa tante bonne, simple, sentimentale et terre à terre est inspirée des rapports de Marie d'Agoult avec sa propre mère. Cependant commence une vie de jeune fille, la musique, les courses dans les magasins, le premier bal, le monde; Nélida se lasse vite de cette vie superficielle et pense à entrer au couvent. Le père Aimery l'en dissuade et lui présente le mariage chrétien comme un devoir. Nélida est une créature exquise, à la fois princesse de conte de fée et esprit lucide et ferme; elle poursuit dans la vie un idéal. Elle pense le trouver dans la religion, puis dans le mariage. Apparaît alors le comte de Kervaëns, grand seigneur séduisant, qui a vite fait d'éblouir la jeune fille. Madame de Hespel donne un grand bal où Nélida est la plus belle, la plus fêtée, et ses fiançailles avec le comte de Kervaëns sont annoncées.

A ce moment réapparaît Guermann. Ses souvenirs d'enfance, sa confession, émeuvent Nélida. Guermann, d'humble extraction, souffre dans son orgueil et se révolte, il évoque le Saint-Simonisme et ses idées sur la grandeur de l'artiste qui l'égale à la noblesse, il avoue son amour. Nélida, dans un trouble profond, subit la tentation de tout sacrifier à celui qu'elle croit aimer. Elle sait ce qu'elle va perdre, elle hésite. C'est une lutte douloureuse.

La jeune enthousiaste se figurait ses luttes avec la famille et le monde sous des couleurs héroïques; elle se voyait condamnée par l'opinion, délaissée par ses amis, allant à la solitude avec son époux, ne vivant que pour lui, l'encourageant d'une parole, le récompensant d'un sourire, priant, travaillant à ses côtés. Elle subissait sans le savoir, la séduction la plus irrésistible pour les grandes âmes, la séduction du malheur.

Telle Eloa, Nélida se décide à rejoindre Guermann dans son atelier. Il est absent et elle se trouve en face de la maîtresse avec laquelle il vit et dont il s'était bien gardé de lui parler. La romanesque enfant, affolée de cette révélation, humiliée et désespérée, tente de se suicider. Sauvée par un ouvrier, homme simple, plein de cœur et de bon sens, elle rentre chez elle et, après l'inévitable fièvre cérébrale, dont elle sort guérie, croyant son amour tué par le mépris, elle épouse son noble fiancé, le comte de Kervaëns. Après dix-huit mois de bonheur, au château de Kervaëns, les époux reprennent leur vie mondaine. Le comte, las de la monotonie du bonheur conjugal se replonge avec délice dans la vie parisienne et reprend une ancienne maîtresse; Nélida surprend une de leurs conversations. Cette révélation la bouleverse, elle essaie de lutter pour garder le cœur de son mari, mais, quand arrive la belle madame Zapponi, dont le type méridional contraste avec celui de Nélida, « muse calme et pensive du Nord », celle-ci est vaincue. Son mari la quitte pour suivre sa nouvelle passion. C'est le moment que choisit Guermann pour revoir Nélida. Il vient de perdre sa mère, il raconte son enfance, il s'explique, il s'excuse, il reste; alors commence une vie de causeries, de promenades, de lectures. La belle solitaire se laisse insensiblement conquérir; on lit ensemble du Rousseau, la *Nouvelle*

Héloïse; Guermann, lui, s'est nourri des doctrines saint-simoniennes, il les prêche à sa belle amie :

Il avait une sorte d'irritabilité nerveuse et une verve de colère qui par moment touchait à l'éloquence. Prompt à saisir tout ce qui caressait l'orgueil qui faisait le fond de sa nature, il avait accueilli avec ardeur en ces dernières années, les théories qu'une école célèbre prêchait à la jeunesse. Les opinions saint-simoniennes avaient trouvé en lui un fervent adepte. Tout le temps que lui laissait l'exercice de son art, il le consacrait à suivre les prédications et à se pénétrer du nouvel évangile. Cette glorification de la beauté et de l'intelligence, cet appel à la femme inconnue que chacun espérait en secret rencontrer, cette « réhabilitation de la chair » pour me servir de l'expression consacrée, tout cela était bien fait pour séduire de jeunes hommes dans la première fougue des ambitions et des voluptés.

Ces théories, et en particulier celle de la femme muse et inspiratrice, agissent aussi sur Nélida. Après un mois d'intimité, un soir d'orage, elle a la révélation de son amour. Le dilemme se pose : « Ou vivre avec son amour, ou mourir en étouffant son amour. »

Lorsqu'un grand amour a fait battre le cœur, quand le sentiment d'une vérité éternelle est entré par lui dans une âme puissante, toutes les conventions éphémères, toutes les proportions mesquines de la vie sociale s'amoindrissent et s'effacent de telle sorte qu'on les prend en pitié et qu'on cesse bientôt de croire à leur existence [1].

Les deux amoureux se rendent en Suisse. Ils voyagent dans la montagne, la nature les apaise, les élève. Pendant un mois, c'est le parfait bonheur. L'hiver les chasse, ils s'établissent à Genève. Nélida vit dans l'adoration de Guermann sur lequel elle a toutes les illusions : « Un être si noble, si grand que je ne devrais lui parler qu'à genoux. » Mais dès le retour en ville, le désaccord survient; Guermann cède à l'attrait de la société, il est grisé de son succès. Nélida, honteuse de sa situation irrégulière, cherche l'ombre et la solitude. Elle est abandonnée de sa famille. Guermann est appelé à Paris par le succès d'un rival. Il a peint un Jean Huss, on lui oppose un portrait de Savonarole [2]. Nélida reste seule, elle tombe malade et Guermann revient. Ces chapitres du

1. Elle conclut : « Je me sens tous les courages hors celui du mensonge » et elle part avec Guermann.

2. Nous retrouvons ici à peine déguisée la rivalité de Liszt et de Thalberg.

roman suivent d'assez près les événements de la vie de Marie d'Agoult à Genève et en Italie; on sent nettement dans cette partie le désir d'expliquer ses sentiments, sa conduite, de se donner le beau rôle, elle arrange ses souvenirs au mieux de son portrait. Nélida s'installe à Milan et tandis que, dans la solitude, elle mûrit son esprit, se livre à des lectures sérieuses, acquiert une force et une indépendance d'esprit remarquables, Guermann se dissipe, ne travaille plus, ne produit plus et souffre de se sentir diminuer tandis qu'elle lui devient supérieure. Les lettres si remarquables de Nélida sur Florence enorgueillissent et humilient à la fois Guermann. Le désaccord s'accentue : « Ils en étaient, dit l'auteur, à cette triste période des amours impérieuses qui ont voulu être exclusives et solitaires et contre lesquelles la destinée, qui n'accorde rien d'absolu à l'homme, commence à retourner en ironie la force même qui les a fait triompher un instant et qui semblait devoir les rendre invulnérables. » A ce moment Guermann fait à son tour la connaissance de l'inévitable Zapponi. Il fait son portrait, il devient son amant. Trahie et désabusée, Nélida renonce à la lutte. Guermann découvre le journal de Nélida. Son orgueil blessé tue son amour. Ils se séparent.

Nélida part pour la France. A Lyon elle rencontre l'anarchiste Ferez, figure de révolutionnaire, faite de souvenirs de Daniel Stern sur Pierre Leroux, Enfantin et Arlès Dufour. Auprès de lui se trouve l'ancienne Supérieure, aujourd'hui défroquée, du couvent où Nélida fut élevée. Cette figure de femme aristocrate, vouée au service des ouvriers, passionnée de l'idée de réconcilier l'aristocratie des châteaux avec le peuple des chaumières, rappelle par plus d'un trait la célèbre réformatrice Flora Tristan que Marie d'Agoult connut vers 1840. D'autres ont voulu y voir une réminiscence de Lamennais pour lequel elle eut vers cette époque une grande admiration et une grande amitié.

La dernière partie du livre raconte le redressement de la vie de Nélida. La mort du comte de Kervaëns l'a libérée, il faut qu'elle reprenne goût à la vie. La mère Sainte-Élisabeth sera l'instrument de son relèvement. Par de fortes paroles comme celles-ci « L'égoïsme féroce de certaines douleurs est une impiété » ou : « Notre destinée c'est notre caractère », elle

secoue la pauvre Nélida qui décide de rentrer au château de Kervaëns et de consacrer sa fortune à « la cause ». Pendant ce temps Guermann est en Allemagne chez le grand-duc de T... Mais il n'y est pas heureux, il y est humilié comme artiste; loin de sa muse Nélida, il ne peut plus travailler, ni produire. Il tombe dans une grande prostration dont ne peut le sortir l'arrivée de la Zapponi. Il tombe malade. Mourant il appelle Nélida. Celle-ci accourt. Grande scène de pardon et de réconciliation, mort de Guermann. Et le roman se termine par ces mots :

Que devient Nélida? Si le lecteur s'intéresse à cette femme courageuse, assez pour désirer connaître le lendemain de ses jours d'épreuve; s'il veut apprendre quelle maturité peut succéder à une telle jeunesse, quel soir à un tel matin; s'il demande quel est le port où se reposent ici-bas les âmes ainsi faites, nous le lui dirons peut-être en son lieu; mais ne doit-il pas déjà le pressentir? Chez les femmes les plus hautement douées, le cœur dans ses élans rapides, dépasse de si loin la pensée, qu'à lui seul il agite, soumet, bouleverse, et entraîne au hasard toute la première moitié de l'existence. La pensée, plus lente en sa marche, grandit d'abord inaperçue au sein des orages; mais peu à peu elle s'élève au-dessus d'eux, les connaît, les juge, les condamne ou les absout, elle devient souveraine. Le combat fut long et cruel pour Nélida, et quand elle entra en possession des forces que la nature lui avait données, elle se trouva en présence d'ennemis extérieurs, aussi formidables que l'avait été son amour. La lutte recommença sous d'autres aspects et dans une autre arène. Quelles en furent l'issue et la récompense? Il n'est que trop facile de le deviner. N'appartenons-nous pas à un temps où rien ne s'accomplit, où nul n'achève aucune tâche? Les hommes et les choses ne semblent-ils pas frappés aujourd'hui de je ne sais quel ironique anathème? Ne voyons-nous pas autour de nous tout enthousiasme égaré, toute force dispersée, toute volonté engloutie dans la sombre tourmente de nos incertitudes?

Seulement quelques-unes, et Nélida est de ce nombre, répètent malgré tout et sans jamais se lasser, au plus fort des ténèbres extérieures, ces saintes paroles du psalmiste, espoir désespéré des nobles cœurs : quoi qu'il en soit *Dieu est bon.*

Cette page montre bien que dans l'esprit de l'auteur le sujet du roman, c'est l'évolution des sentiments de Nélida, c'est le triomphe de la souveraineté de la raison sur la violence de la passion. En ressaisissant les rênes de son âme, Nélida rentre en possession des forces dont la nature l'avait douée, elle apprend à penser, à juger de haut et la sérénité s'établit en elle. Comme

elle trouve Daniel Stern elle-même, elle s'applique à mériter la devise qu'elle s'est choisie « *In alta solitudinie* ».

Nélida est avant tout œuvre de moraliste; roman médiocre, sans grand intérêt pour celui qui n'y cherche pas de renseignements biographiques, il témoigne d'une certaine puissance dans l'analyse du sentiment et du don de ramasser en une phrase frappante l'observation psychologique, qualités qui font les moralistes. Nélida parut dans la *Revue Indépendante* en 1846.

Daniel Stern avait espéré voir paraître son roman dans *la Revue des Deux Mondes*. Buloz, bien inspiré, le refusa. Il conseilla même à madame d'Agoult de ne pas le publier, du moins dans l'état actuel :

Pourquoi vous refusez-vous, lui écrivait-il, à accepter les objections très sérieuses que je vous ai faites de vive voix et à comprendre les scrupules qui m'arrêtent dans votre intérêt même; que gagnerez-vous à faire une chose périlleuse sans profit? Vous dites que si je n'insère pas votre roman, c'est une rupture. Si vous posez la question, je suis bien forcé de l'accepter, mais j'espère bien que vous ne persisterez pas dans cette idée extrême, dans votre intérêt même. Je regretterais qu'une plume aussi distinguée, qui pourrait prendre une place très notable dans la critique littéraire, s'éloignât de la *Revue* parce que j'ai le malheur de ne pas lui trouver la même aptitude pour les choses de l'imagination.

Cette lettre calme, aimable, mais ferme, ne convainquit pas madame d'Agoult. Elle préféra en croire son orgueil. On regrette qu'elle n'ait point écouté ce censeur averti. Ses amis, moins bien inspirés, approuvaient sa résistance, blâmaient Buloz. Hortense Allart écrit à Sainte-Beuve :

Madame d'Agoult m'envoie ce bout de lettre de M. de Ronchaud, me priant de vous écrire. Je n'ai rien à vous dire. Vous êtes assez chevalier pour agir. Je ne crois pas que Buloz voudrait être impoli, il n'a eu que deux bons romanciers à la *Revue*, la Reine et la comtesse[1]; en les perdant, il a perdu tout l'amour. Il s'en console en disant que ces écrivains-là sont peu de chose. Faites qu'il ne donne pas l'article à faire à un imbécile. D'ailleurs on dit que Gachon-Gachi (M. de Molènes) a cru frapper sur vous en frappant sur la belle Marie (vous avez tant de femmes qu'on nomme avec vous). Il a cru vous blesser en attaquant votre amie. Vengez-la, vengez-nous.

1. George Sand et madame d'Agoult.

Madame d'Agoult de son côté écrivait à Sainte-Beuve :

Quant au roman, relisez-le imprimé et sans prévention avant de le juger. Ce que j'ai voulu est peut-être indiqué trop faiblement. Mais ce n'est pas une œuvre de préjugé. J'ai voulu peindre une femme possédée du sentiment de l'idéal; croyant le trouver dans le mariage puis dans l'amour libre, elle se trompe et devrait mourir, mais elle vit, elle va aimer encore non plus un homme (car aucun ne vaut d'être aimé comme elle a aimé) elle aime tous ceux qui souffrent, elle va agir, libre et forte désormais; elle tendra la main aux opprimés. C'est la péroraison. Je fais entrevoir qu'elle échouera parce que tout échoue dans ces temps-ci, mais je ne la fais pas repentante; elle n'entre pas au cloître; elle ne retourne pas à la famille ni au monde; elle reste dans sa tristesse et dans sa liberté. Si j'osais vous faire une prière, c'est de ne pas dire votre opinion sur ce livre avant qu'il n'ait paru et que vous ne l'ayez lu; vous influenceriez sérieusement un tas de bons esprits dont l'opinion indépendante aurait du prix pour moi.

Malgré ces sollicitations, Sainte-Beuve garde un silence complet. Il ne se souciait point de venger ni madame d'Agoult, ni Hortense Allart, ni les femmes auteurs en leur personne. Il ne pensait qu'à se venger lui-même de la blessure d'amour-propre que lui avait infligée Marie par ses dédains. Buloz donna la critique de *Nélida* à faire à Charles de Mazade. Celui-ci ne fut pas tendre. Dans un article général sur le roman où il passe en revue *Monte-Cristo* de Dumas, *Teverino* de George Sand, et *Nélida* de Daniel Stern, le critique s'exprimait ainsi :

Parmi les romans dont la faiblesse est trop visible, il en est un dont on regrette d'autant l'imperfection que l'auteur pouvait aisément avec plus de naturel lui donner un vif et brûlant attrait, c'est *Nélida*.

Le sujet d'une femme de haut rang, d'une nature délicate et passionnée, renonçant aux faciles succès que peuvent lui donner son rang, sa beauté, sa fortune, quittant sa position brillante pour se faire l'aventureuse compagne d'un homme de basse extraction qu'elle voit grandi par le génie, puis découvrant dans cette pompeuse idole qu'elle s'est créée tous les vices choquants d'une organisation grossière et réduite après à se repentir de son amour, c'est un sujet qui méritait d'être osé et que Daniel Stern n'a fait qu'effleurer.

Ce qui est vrai dans *Nélida* tient à cette donnée primitive que nous avons indiquée, ce qui est faux et impossible, c'est ce que l'auteur a cru devoir ajouter à cette donnée en la développant. *Nélida* pouvait être un de ces romans uniques faits avec le cœur qui s'appellent *Adolphe*, lorsque l'écrivain s'appelle Benjamin Constant. L'auteur ne s'est point trouvé ici à la hauteur des sentiments et des situations

qu'il avait à reproduire et M. Daniel Stern n'a fait que défigurer l'intime vérité.

L'article était sévère et la rupture avec Buloz fut définitive. Madame d'Agoult s'inquiétait de ces critiques, elle disait de G. Sand : « On me dit que votre reine m'accorde des louanges énormes », de Charles Didier : « Je ne sais rien de Didier; je crains l'esprit goguenard de votre illustre ami à la bienveillance duquel je ne me sens aucun titre. »

Bérenger à qui elle avait, sur le conseil de Lamennais, confié son manuscrit, l'avait mise en garde contre sa publication : « L'abbé Lamennais m'a dit que vous étiez une femme à qui on peut dire la vérité. C'est fort rare... Eh bien, je ne vous conseille pas de publier ce roman. Il n'est pas mal, mais il ne vaut pas ceux de Balzac, ni même ceux de madame Sand. On vous comparera inévitablement, cela vous fera du tort, quelques gens croiront se reconnaître, on dira que vous avez fait des portraits, on vous dénigrera vous et votre talent; vous aurez des ennuis sans fin. » On ne pouvait mieux dire, mais madame d'Agoult n'est point de cet avis. Elle nous dit que Bérenger lui conseilla d'écrire sur les questions sociales, et de donner sur ce sujet les opinions des Allemands, mais elle ajoute qu'après la publication de *Nélida*, Bérenger lui écrivit : « Quel bon conseil je vous avais donné et que vous avez bien fait de ne pas le suivre. » Bérenger, s'il a vraiment pensé cela, fut moins bien inspiré ce jour-là.

Ronchaud nous dit que *Nélida* eut un très grand retentissement, justifié par le talent, mais dû aussi à la curiosité éveillée « par la confession que trahissait ces pages émues où l'on ne pouvait méconnaître l'accent personnel ». Lui-même écrivit un long article fort élogieux dans la *Revue de Paris*. Dans la presse parut aussi sans signature une étude fort amicale du roman. Édouard Thierry, Armand de Pontchartrain, Chaudesaigues, Grimm en parlèrent avec estime, la *Revue Britannique* en fit mention; mais la plupart des critiques signalèrent l'influence de George Sand dont l'auteur n'avait pas su se dégager, observation qui dut être particulièrement sensible à madame d'Agoult. L'un d'eux rassure les amis de Daniel Stern qui regrettaient que les héros du roman fussent des portraits trop transparents. Il affirme que dans cin-

quante ans personne ne les reconnaîtra ni se souciera de les reconnaître. En quoi il se trompait complètement.

L'article le plus dur fut celui de Gâchons de Molènes, *Gachi-Gâchons*, comme l'appelait Hortense Allart. Sa méchanceté et son injustice indignèrent les partisans de madame d'Agoult.

Son défaut capital, dit Molènes, est d'être une femme philosophe qui humilie son amant; c'est un personnage maniéré, au nom maniéré, c'est une élégie éplorée, elle n'a rien d'humain que la satisfaction immense et constante de sa personne. Avec cela le choix de Nélida est déplorable. Son amant est bas, fourbe, quoique intelligent et artiste. Si le dénouement du roman eût été logique, c'est Nélida qui aurait dû mourir et non Guermann? L'auteur manque de force dans la peinture de la passion. Elle n'a pas réussi à nous émouvoir avec le désespoir de l'artiste quand il sent son génie lui échapper. Le style rappelle celui de George Sand sans l'égaler, enfin pour comble d'infortune ce roman aristocratique est imprégné de sensibilité républicaine. Ce que l'auteur a su peindre le mieux, ce sont les souffrances d'amour-propre qu'éprouvait sans cesse son héroïne dans sa nature patricienne.

En terminant M. de Molènes, parodiant la conclusion de *Nélida*, écrit : « Que devient Nélida? Nélida reste dans la vie afin d'y offrir ses expériences à ses frères, ses joies à la poésie, ses douleurs à Dieu pour qui on réserve toujours le plus mauvais lot ainsi qu'un philosophe l'a fort bien observé. » On ne pouvait être plus cruel. Le critique, qui connaissait fort bien madame d'Agoult, avait su frapper aux points sensibles.

Mais ce fut celui qui, à bon droit, aurait pu s'offenser de ce livre qui se montra le plus généreux. « Je viens de terminer *Nélida* », écrivait Liszt à madame d'Agoult.

Il y a évidemment dans ces deux volumes (un peu écourtés peut-être) une élévation de pensée et de cœur et nonobstant une certaine gaucherie ou plutôt un certain maniéré dans les personnages, l'intérêt se soutient remarquablement. Je ne sais si l'on peut trouver dans ce livre des hauts et des bas, des qualités et des défauts; pour moi je n'y sens qu'une noble déchirure, une large et profonde plaie idéalement cicatrisée.

L'interprétation des personnages (ce que vous appelez la clef du roman) m'importe peu et puisque vous me permettez d'être sincère je vous dirai que je crois qu'en général vous vous laissez encore trop préoccuper par des questions de ce genre. Où en sont Béatrix et les Amours forcés et Horace... Ces sortes de questions ont causé d'anciens

dissentiments entre nous; je ne sache pas que le temps ait donné tort à mon jugement.

Liszt refusa toujours de se laisser monter la tête par des amis qui l'accablaient d'une « pluie de questions de condoléances et de malignité de toutes espèces » qui tombèrent en masse sur lui à l'occasion de *Nélida*. Il avait décidé une fois pour toutes d'ignorer les allusions, les attaques sournoises, de quel côté qu'elles vinssent. Quelques jours après sa première lettre il s'en expliqua ainsi à madame d'Agoult.

Non, cent fois, non, je n'ai pas été blessé un seul instant par la lecture de ce livre. Je l'ai répété vingt fois à cent personnes qui n'en maintiennent pas moins que j'ai été abreuvé d'amertume. En général à Paris comme à Vienne, à Berlin comme à Milan, ce roman a été regardé comme un factum contre ma pauvre personne. Madame de Sagan, la princesse de Prusse, ma mère, la princesse Belgiojoso l'ont jugé du même point de vue que M. de Girardin. Pourquoi? Je ne sais pas trop, si ce n'est que chacun porte en soi un peu de sa destinée dans ses œuvres; or la vôtre tout aussi bien que la mienne, quoique à des degrés différents, c'est d'être un peu ballotté. En Allemagne, la critique pédante et nigaude, qui m'est hostile, s'est emparée de *Nélida* pour en tirer toutes sortes d'inductions contre la sincérité de mes sentiments et la moralité de ma vie. (Quant à l'absolu, il y a longtemps que personne n'y croit, excepté moi et je serais désolé que cette solitude *in alta solitudine* fût dérangée désormais.) Somme toute *Nélida* a eu plusieurs succès à la fois : succès de curiosité, succès de scandale, succès de librairie, succès de style... Ces divers succès se résumeront-ils enfin dans un succès sérieux et durable, qui maintiendra le livre dans la région supérieure des romans d'élite comme *Adolphe*, *Delphine*, *Leone Leoni*, ou bien n'aurez-vous fait qu'un pendant du roman de lady Bulwer, une espèce de plaidoyer d'avocat du diable contre la passion d'un artiste, comme Milady contre les mœurs conjugales du célèbre romancier? Telle me paraît être la véritable question. Pour ce qui est de moi, je n'hésite pas à espérer le sort le plus enviable pour *Nélida*, car je n'ai jamais douté un instant et de la supériorité de votre cœur et de la supériorité de votre intelligence; or il me paraît impossible que la résultante de ces deux forces ne porte pas en soi les conditions de vie et de durée[1].

Devant cette absolution donnée avec autant de générosité que de délicatesse par le principal intéressé, la critique perd ses droits.

D'ailleurs madame d'Agoult comprit elle-même qu'elle

1. *Correspondance de Listz et de madame* d'*Agoult* (publié par Daniel Ollivier chez Grasset, 1934).

s'était trompée en se croyant romancière. Les deux nouvelles qu'elle écrivit vers la même époque n'eurent pas de succès et, rendue clairvoyante par ce demi-échec, elle chercha sa voie dans d'autres directions.

Balzac, qui l'avait si cruellement blessée, resta cependant de ses amis. Frappé de la noblesse de ce caractère, malgré ses faiblesses reconnues, il fit en quelque sorte amende honorable, trois ans plus tard, en peignant Marie de Flavigny sous les traits purs et charmant de Modeste Mignon et en donnant de son roman une interprétation entièrement différente et infiniment plus aimable; Liszt qui eut la sagesse de ne point s'émouvoir de ces publications où il refusait de se reconnaître, conscient aussi de ses torts, employa toute son influence à ouvrir à Marie de nouveaux horizons. Mieux que personne, il connaissait la force de cette intelligence, de ce caractère viril, qui si souvent l'avait blessé dans son amante, et il désirait la voir employer ses talents et retrouver dans le succès quelque compensation à sa vie manquée.

Soutenue par l'amitié d'Émile et de Delphine de Girardin, elle s'essaya avec succès dans le journalisme où elle débuta par des « Salons » qui la firent connaître. Bientôt elle comprit que sa situation exceptionnelle, à la frontière spirituelle de deux grands pays comme la France et l'Allemagne, devait lui ouvrir la voie de la critique littéraire et lui imposer le devoir de faire connaître à la France les œuvres littéraires et philosophiques d'outre-Rhin. Elle fut, comme madame de Staël, un précurseur de la littérature comparée. Enfin les événements dramatiques auxquels elle devait assister, et en particulier la révolution de 1848, éveillèrent en elle ce génie d'historien qui la rendit célèbre et lui attira de tous les points de l'Europe des amitiés fidèles. Son salon, à la fois politique et littéraire, réunit pendant quinze ans tout ce que l'Europe contenait d'esprits libéraux et de patriotes exilés.

Ses filles, madame de Charnacé, Blandine Ollivier et Cosima Wagner, lui restèrent profondément attachées. A mesure que les années passèrent, elle devint de plus en plus française et employa ses dernières forces, ses dernières amitiés, à défendre sa patrie en 1870.

M.-O. MONOD

AVANT-HIER[1]

Le lendemain matin il y avait une autre lettre d'Ève venant de Monte-Carlo. Quand Martin eut fini de la lire, il la tendit à Hannah au-dessus de la table, sur la terrasse.

Cher Martin, commençait-elle indiquant ainsi la courbe de son humeur. *Je suis ravie que vous vous plaisiez dans l'endroit que vous avez choisi. Un docteur d'ici m'a dit que ce n'est pas du tout l'endroit indiqué pour les malades, mais si les gens de l'hôtel sont contents de vous avoir, je suppose que c'est le principal à vos yeux. Oui, lady Vanta est encore ici et nous comptons partir demain pour une randonnée. Écrivez-moi à ma banque. J'ai trouvé une si jolie petite voiture et nous sommes en train de combiner un tour intéressant. Nous resterons dans les montagnes et nous nous arrêterons pour voir notre vieille amie S. à Hauteville (quel malheur que vous ne puissiez pas venir aussi) et voir ses dernières œuvres. J'ai reçu deux lettres de Jonathan qui veut m'envoyer un papier en prose deux fois aussi long que le dernier, et peut-être un ou deux poèmes. Mais sans doute, ce sujet n'offre-t-il plus aucun intérêt pour vous?*

Lady Vanta a l'air d'une femme assez seule, poursuivait la lettre. *Je crois que cela lui a fait du bien de me rencontrer. C'est une grande admiratrice de vos poèmes et nous parlons longuement de vous ensemble. Elle déplore autant que moi que vous ne soyez pas* LIBRE *d'aller et de venir comme bon vous semble. Je vous connais si bien, et je sais que la vie isolée n'est pas celle*

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars.

de vos goûts. Elle m'a raconté le déjeuner qu'elle avait fait avec vous à Vence ce printemps et m'a dit qu'elle avait trouvé votre COMPAGNE *très insipide. Je vous raconte cela en passant. Elle m'a dit aussi qu'elle vous avait trouvé déprimé. J'espère que vos divers excès vous laissent tout de même le temps de travailler et je trouve désolant que vous gaspilliez ainsi votre énergie.*

— Je ne peux pas continuer, — dit Hannah. — Il y en avait encore deux pages. Cela ne regarde qu'Ève et vous.

— Non, non, — répliqua Martin. — C'est en réponse à votre lettre. C'est pour que vous vous rendiez compte. Si l'on s'humilie devant elle, elle vous piétine le corps et l'âme.

Elle lui rendit la lettre repliée. Un mot de plus et elle sentait que sa voix la trahirait et qu'elle allait fondre en larmes.

— Mais où commence sa mauvaise foi et où finit-elle? — s'écria-t-elle tout à coup. — Partait-elle vraiment dans une chic auto neuve qui, rien que d'entendre parler, faisait envie à Martin, ou y avait-il là-dedans une part de bluff? Ou bien partait-elle seule, derrière un chauffeur, en fabriquant un personnage d'invention pour remplir la place vide à ses côtés? Ou même conduisait-elle absolument seule en remuant les lèvres comme elle le faisait quand elle était énervée et en se figurant que lady Vanta était auprès d'elle. Disait-elle : « Un coussin pour vos reins, lady Vanta? » Et « Est-ce qu'on s'arrête ici pour boire un verre? vous aimez la vodka n'est-ce pas? et si on se refaisait une beauté et qu'on parle encore de mon neveu? »

— Ne vous faites pas de bile, — lui dit doucement Martin. — Nous allons tirer tout cela au clair. Je vais lui écrire tout ce que j'en pense et vous allez voir.

— Si j'allais voir Ève moi-même? — dit Hannah.

— Mon Dieu! — s'écria Martin en éclatant de rire, — que je vous épargne au moins cela!

Son visage était si proche qu'elle y appuya le sien comme pour l'encourager, quoiqu'il fût fort et qu'il n'eût pas besoin d'aide. Elle pressait son visage contre le sien, sans se soucier des gens qui auraient pu la voir, et tout à coup, son oreille contre sa joue perçut un bruit sourd au fond de sa poitrine, un bruit qui bondissait et bouillonnait comme nne source prête à jaillir. Glacée d'épouvante, elle laissa sa joue contre

la sienne, écoutant, ocmme il devait l'écouter lui aussi, le flot qui s'écoulait là-dedans en bouillonnant. Puis il sortit son mouchoir, le serra contre sa bouche et se leva.

Il offrit le bras à Hannah comme pour l'emmener déjeuner, elle se leva, les jambes tremblantes et accepta ce bras. Ils traversèrent la terrasse au bras l'un de l'autre en passant tout le long des gens qui brodaient ou lisaient leurs journaux au soleil matinal. Tout le long des visages levés pour les regarder passer : lui, un jeune homme qui pressait son mouchoir sur ses lèvres et elle, une jeune femme qui souriait hypocritement à son côté. A l'autre extrémité, la porte de l'hôtel semblait reculer à chaque pas. Un couple comique en vérité, qui se dirigeait avec dignité vers la porte qui se retirait et bondissait plus loin à mesure qu'ils avançaient.

Ils se traînaient, le soleil montait, les visages des femmes en train de coudre se levèrent puis se détournèrent. Et le long de la terrasse, Martin et Hannah continuaient leur route à la poursuite du petit refuge d'ombre de la porte qui se dérobait. Quand ils atteignirent le seuil, la porte était là toute grande, elle sembla reculer, se rétrécit à la grandeur d'un trou de serrure, puis s'ouvrit enfin avec fracas pour les laisser passer. Le hall était vide et ils entreprirent la montée des étages. Elle l'entoura de ses bras et dans un effort désespéré, elle le hissa jusqu'en haut contre son cœur. « Ne respirez pas, ne toussez pas, ne parlez pas, Martin. N'ouvrez pas la bouche avant que je vous donne ce qu'il faut. »

XXXII

Elle le regardait dormir, tenant encore le livre ouvert, lorsqu'un coup léger fut frappé à la porte. Et sur le seuil, hors de la pénombre du couloir, apparut le propriétaire qui la regardait tenant une lettre à la main. Elle vit sa face rubiconde et fraîche, les yeux bleus sous les sourcils épais et la forêt de cheveux raides qui se dressaient sur son crâne.

— Comment va monsieur Sheehan? — dit-il à voix basse et Hannah se dit : « Voici le jour qu'il a choisi, le moment est venu de venir m'avertir. »

— Il va beaucoup mieux qu'hier, — dit Hannah.

— Écoutez, madame, — dit-il, — j'ai reçu des pamplemousses de Nice aujourd'hui. J'ai pensé que cela lui ferait peut-être plaisir d'y goûter.

— Oh! — dit Hannah.

Elle ne trouvait rien d'autre à dire. Elle se cramponnait au bouton de la porte et regardait son visage épanoui.

— Et pour la glace, — lui dit-il avec douceur, j'ai une espèce de couteau qui a été fait spécialement pour cela. Je vous le ferai apporter par la bonne quand le train de Nice arrivera.

— J'ai brisé mes ciseaux en essayant de la casser ce matin, — dit Hannah.

La lumière de la chambre tombait sur lui qui était en train de lisser ses longues moustaches blondes et découpait sa silhouette contre le noir.

— Si les chiens vous gênent, — continua-t-il à voix basse comme s'il s'agissait d'un secret entre eux, — je pourrais les installer là-bas à l'endroit où l'on mettait les chèvres. Vous ne pouvez pas vous occuper de monsieur Sheehan en les ayant dans les jambes.

Sa blanche toison touffue brillait comme une lumière dans l'obscurité du couloir.

— Voici une lettre que lady Vanta a laissée en partant, ajouta-t-il.

Il lui remit l'enveloppe et appela les chiens qui, au son de sa voix, bondirent tous trois de sous le lit, s'étirèrent, se secouèrent et le suivirent dans le corridor. Hannah se dirigea vers la fenêtre et ouvrit la lettre près de la vitre. Le vent plongeait dans la lourde chevelure des arbres et la pluie avait commencé à tomber sur les carreaux.

« *Mes chers petits*, écrivait lady Vanta de sa plume intrépide, *je viens de recevoir un mot m'apprenant que quelqu'un de très cher et de très proche, se trouve dans une sale passe à Paris; il faut que j'y vole. Je sais que nous nous reverrons bientôt. J'en suis absolument certaine. Le destin serait trop cruel de nous avoir réunis pour d'aussi courts instants si cela devait être tout. En attendant, aimez-vous bien l'un l'autre mes chéris, car je vous aime tant tous les deux.* »

XXXIII

Il y avait deux semaines qu'il était couché sur le dos, sans bouger, ne se nourrissant que de fromage de chèvre et de jus de fruits, lorsque tout à coup, en pleine nuit, il se redressa sur ses oreillers.

— Ne vous occupez pas de l'éther, — dit-il. — Préparez l'aiguille tout de suite. Vite.

Elle alluma et courut vers l'armoire. Derrière elle, elle entendit le flot déchirant du sang qu'il vomissait. Elle brisa le bout d'une ampoule et lentement, patiemment, sans précipitation, tira le liquide jaunâtre par le trou béant de l'aiguille. Elle savait que pendant ce temps la cuvette débordait, ruisselait sur les couvertures et sur le lit. Mais de tout ce qui l'entourait, elle ne voyait plus que son bras nu qui attendait, sa chair blanche déjà criblée de piqûres et qui attendait d'elle encore une autre piqûre. Pourtant, chaque fois qu'elle le piquait, son cœur chaviré défaillait au fond d'elle-même.

— Ne vous en faites pas, Martin, ça va aller, — dit-elle.

Elle remplit la poche de glace et la lui posa sur la poitrine. Du bout de ses doigts glacés, elle enfonça deux morceaux de glace dans sa bouche ruisselante de sang.

— Ne vous en faites pas Martin.

Elle connaissait les réserves de forces qu'il avait en lui, elle savait qu'il pouvait supporter tout ceci. Au bout d'un instant il s'étendit et sa main s'agrippa désespérément à elle.

— Il faut qu'on me fasse une piqûre intraveineuse, — murmura-t-il.

Il reprenait son souffle graduellement, en tremblant, pour essayer, puis le rejetait lentement. Péniblement, il essayait de respirer pour voir s'il le pouvait. Sa voix même semblait étrangement brisée à Hannah, comme si la base de sa vie était sur le point de s'ébranler, et de crouler. Déjà, le terrible flot s'épaississait et séchait sur ses lèvres.

— Il faut faire venir quelqu'un de Nice, — dit-il en souriant.

Elle vit qu'il était deux heures du matin au moment où elle leva la main pour sonner. Le propriétaire avait endossé son par-dessus et accourait vers elle dans le couloir.

— Est-ce qu'on peut appeler un docteur de Nice par téléphone? — dit-elle.

Il entra dans la chambre avec ses jambes nues qui sortaient de sous son pardessus et s'agenouilla à côté du lit près de Martin. Sa chemise blanche traînait dans le sang qui avait coulé sur les dalles mais il n'y faisait pas attention.

— Je vais y aller tout de suite en auto, — murmura-t-il à l'oreille de Martin. — Bravo monsieur Sheehan.

D'un geste féminin il écarta les cheveux du visage de Martin.

— Le téléphone est fermé en ce moment, mon petit ami, — murmura-t-il. — Mais je vais descendre en auto pour vous chercher un docteur épatant. Attendez-moi, attendez-moi mon petit, — dit-il.

Martin regarda Hannah en souriant quand M. Fleury fut sorti en courant. Il perdit sa pantoufle sur le seuil de la porte, mais cela ne l'arrêta pas.

— Profitons-en pour organiser une réunion, — dit Martin.

Sa voix n'était plus qu'un souffle, mais son regard était ferme et joyeux.

— Envoyons un télégramme à Ève. Rédigez-le avant qu'il ne parte, — dit-il.

Pendant un instant Hannah sentit son cœur se glacer d'appréhension, comme si Martin lui-même était averti de quelque chose de fatal dont elle n'avait pas conscience. Elle le regarda : en ce moment il devait être obsédé par la crainte d'être seul avec elle dans cet hôtel médiocre, au milieu d'inconnus et loin de toute communication. En ce moment il devait avoir perdu courage et dans son effroi il envoyait chercher Ève.

— Ça va se passer, — dit-elle. — N'ayez pas peur.

— Je n'ai pas peur, — murmura-t-il. — J'ai envie d'avoir une petite réunion, c'est tout.

Ses lèvres se relevèrent et il lui sourit.

— Nous boirons du champagne. Dites à M. Fleury de rapporter du caviar. Il sera probablement revenu vers sept heures du matin.

Hannah rédigea le télégramme en gros caractères pour M. Fleury.

Martin malade. Il vous réclame. Docteur arrive de Nice. Hannah.

Et maintenant Ève allait venir. « Il faudrait que nous trouvions quelque chose à nous dire. Il faut que nous trouvions un langage qui nous soit commun à tous les trois. Il faudra que nous laissions tomber les rancunes et les mensonges et que nous parlions des choses courantes : la cuisine, le paysage, le régime de Martin. Je m'inclinerai devant Ève à cause de toute la sagesse qu'elle peut m'enseigner. Elle est de sa famille, elle est de son sang et je saurai m'effacer. »

Au bout d'un instant il parut sommeiller, et Hannah étendit une couverture par terre auprès de lui. Elle mit son vieux costume trop court, s'enveloppa dans son manteau et s'étendit auprès du lit. Elle se coucha sur le carrelage auprès de lui pour ne pas risquer de faire remuer le lit en bougeant, et de lui occasionner ainsi un autre vomissement de sang. Et Martin attendait, immobile entre les draps, laissant pendre une main sur le bord pour toucher la sienne, sans bouger.

Toute la nuit elle resta étendue immobile en ressassant dans sa tête la pensée d'Ève et de Martin. « Et Ève devait être étendue elle aussi », pensait-elle, tout éveillée dans son lit à Monte-Carlo ou ailleurs, s'accrochant à l'image de lady Vanta pour se tenir chaud.

Entre ses mains, la revue était comme un enfant qu'on s'arrache. « J'ai droit à une moitié, devait proférer anxieusement son cœur avide. S'il vous plaît de vous galvauder à travers le monde avec des putains, eh bien laissez-moi l'enfant. Qu'est-ce que ça peut vous faire que j'en fasse un juif ou un catholique? Qu'est-ce que ça peut vous faire que je n'en fasse rien du tout? »

Toute la nuit Hannah resta étendue immobile en pensant à Ève. Sûrement toute sa vie s'était maintenant conformée à la fallacieuse image qu'elle en avait donnée dans sa lettre à Martin, à la ruse, au subterfuge destinés à l'écorcher au vif. « Elle n'avait jamais dû toucher un manuscrit, ni ouvrir un livre », se disait Hannah. Toute la nuit elle eut dans les oreilles le rude accent de l'Écossaise que la surdité rendait plus rude encore. Toute la nuit elle entendit la façon dont elle disait : « M'entendre avec vous ou ne pas m'entendre avec vous » et son éclat de rire intempestif comme si l'on venait de dire quelque chose de drôle.

A six heures, M. Fleury entra dans la chambre avec le docteur. C'était un homme doux et maigre dont le visage semblait austère comme la science même. Quand M. Fleury lui tapa dans le dos, il faillit en tomber par terre.

— Du champagne, — murmura distinctement Martin de son lit. — Du champagne. Du champagne. Apportez-nous un magnum.

— Bravo! — s'écria M. Fleury en enlevant son pardessus. — J'ai apporté le caviar. Ça va faire un repas de roi.

Le docteur posa sa petite trousse et examina Martin. Il lui tâta le pouls du bout de ses doigts et prit les flacons un par un, M. Fleury disposait une place nette sur un coin de la table.

— Vous pouvez fumer une cigarette si vous voulez, — dit le docteur à Martin, — pendant qu'on vous fera ça.

Il serra la bande de caoutchouc noir autour du bras de Martin au-dessus du coude. Martin leva l'autre main et montra le soleil. Juste au moment où le docteur enfonçait la pointe de l'aiguille dans la veine, le bouchon bombé sauta de la bouteille et le liquide doré et pétillant jaillit sur les mains de M. Fleury. L'écume mousseuse s'échappait comme un flot de dentelle et M. Fleury riait aux éclats en le versant dans les verres.

— Ha! Ha! — s'écria-t-il en levant la grande bouteille pour qu'ils voient les pétales ruisselants de la fleur qui s'y épanouissait.

Martin leva les yeux pour voir et murmura : « Hannah. » Sans un mouvement il inclina la tête.

— Hannah, — dit-il en le voyant couler dans les coupes; — Hannah, prenez un verre de champagne.

XXXIV

L'hôtel était tranquille à présent, vide et glacé de tristesse car la fin de la saison avait renvoyé les pensionnaires à Nice. Sur la terrasse balayée par la pluie, des piles de chaises vides étaient entassées contre les murs ruisselants. Des mares et des flaques débordantes de pluie s'étaient formées dans le sol détrempé de la place, et les branchages étaient ornés de

lumineux colliers de perles. Au-dessus du toit de légers nuages passaient et se dissipaient, s'effilochant comme une soie légère et se retirant devant le vent victorieux.

L'averse tombait avec moins de violence lorsqu'Hannah descendit pour voir s'il était arrivé du courrier. Mais de larges gouttes vinrent s'éclabousser sur ses mains et sur son visage lorsqu'elle sortit sur la terrasse pour regarder le temps se lever. Au bureau de poste, de l'autre côté de la route, on déchargeait les sacs de dépêches pour les porter dans la petite maison blanche. Les chevaux restaient tranquilles dans les brancards courbant patiemment la tête sous la pluie.

« Oh! Ève, vous déciderez-vous à écrire pour apaiser son cœur? pensait-elle. Prendrez-vous la plume pour le tranquilliser? Comme toutes les femmes vous devez être différente avec chaque être. Mais si j'ai été ignoble pour Dilly, eh bien! ne le soyez pas pour Martin. Ève, Ève, où que vous soyez, que votre cœur soit aussi tendre que le sien! » Les chiens, dès qu'ils l'aperçurent, se mirent à geindre et à gratter de l'extrémité de la terrasse mais à ce moment elle était insensible et n'y fit pas attention. « On ne peut pas être sensible pour tout le monde de la même façon », se disait-elle, mais elle voyait bien qu'ils imploraient leur liberté. Tout ce merveilleux et ruisselant univers les appelait et ils ne pouvaient pas supporter d'être enfermés.

« Ève, mettrez-vous votre amour en musique? Le planterez-vous dans le jardin? Le laisserez-vous porter des fruits pour lui en oubliant la vue de mon visage? Ève, soyez pour lui le vent du sud, car j'ai été le vent du nord de la privation. A quoi lui a servi mon amour sinon à l'arracher de l'arbre. Que mes cheveux blanchissent et que mon visage se fane loin de lui, mais apportez-lui l'abondance. Que les hommes jeunes qui bientôt seront des vieillards portent son nom vers la lumière. » Elle remonta dans la chambre les mains vides. Elle s'assit auprès de lui, ouvrit le livre et reprit la lecture à l'endroit où elle s'était arrêtée : « La dernière fois que je vis Poe, lisait-elle, c'était par un triste après-midi d'automne. Une grosse averse s'était subitement mise à tomber et il s'était réfugié sous une porte. J'avais un parapluie et mon premier mouvement fut de lui proposer de l'abriter pour rentrer chez lui. Mais quelque

chose — qui n'était sûrement pas un manque de complaisance — m'arrêta. Je poursuivis mon chemin et le laissai là dans la pluie, pâle, tremblant, misérable... c'est ainsi que je le verrai toujours, pauvre, sans un sou, mais fier, confiant, dominateur... »

On frappa tout d'un coup énergiquement et les yeux de Martin étincelèrent :

— Voilà Ève, — dit-il.

C'était la bonne qui apportait un télégramme. Hannah le prit et ferma la porte. Il venait d'Ève de Monte-Carlo et disait :

Reçu hier votre télégramme. Impossible venir. Dois dîner avec lady Vanta et amis. Verrai imprimeur demain. Sais que vous êtes entre bonnes mains. Veuillez adresser correspondance au nom de miss Raeburn. Ne suis pas habituée à être appelée Ève Raeburn tout court. Veuillez aussi signer votre nom et non celui de votre intermédiaire. Prière me renvoyer immédiatement tous les manuscrits car puis en avoir besoin. Important.

Martin leva la main et fit un geste de lassitude.

— Continuez, continuez-moi la lecture sur Poe, — dit-il.

Mais la présence d'Ève était entre eux; dans chaque mot qu'elle avait envoyé éclatait le triomphe de sa joie. Ah! Ils l'avaient traitée comme de la boue sur leurs souliers et maintenant qu'ils étaient dans l'embarras ils venaient la chercher! Eh bien, puisqu'ils avaient la frousse et qu'ils se tournaient vers elle en pleurant comme des enfants, elle allait leur montrer les verges.

Quand ils furent étendus immobiles dans l'obscurité, elle était là entre eux. Hannah enveloppée dans sa couverture sur le plancher, regardait les étoiles. Et la main de Martin restait à l'écart comme une lointaine étrangère. « Ève, soyez pour lui le vent du sud, apportez-lui la chaleur et l'abondance. » Mais les blanches étoiles gravitaient vers le nord.

Hannah rentrant un jour dans la chambre avec un panier de fruits qu'elle rapportait de la cuisine, aperçut de dos une femme assise près du lit de Martin et en train de lui parler.

— Allo, — dit Martin en la voyant entrer. — C'est Ève, — dit-il sans changer de visage.

Il y avait une grande bouteille d'eau de Cologne sur la table auprès de la fenêtre et la lumière de l'après-midi resplendissait à travers le liquide ambré. Un bouquet de roses jaunes s'éparpillait sur le lit. Ève tourna la tête en disant : « Quoi? » Quand elle aperçut Hannah, son étrange et pâle sourire s'enroula autour de ses lèvres.

— J'ai pensé que vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que j'entre ici un instant, c'était justement sur ma route.

Elle serra la main d'Hannah en détournant les yeux, avec un sourire impersonnel sous son turban rosé. Puis elle se retourna vers Martin et reprit la conversation interrompue.

— Je vous ai apporté quelques livres, Martin, — dit-elle.

Elle regarda ceux qui se trouvaient sur le lit et se mit à ricaner.

— Vous et votre Edgar Allan Poe, — dit-elle, — d'où sortez-vous? Les gens que cela intéresse ne savent pas ce que c'est que le goût.

— Merci bien, — dit Martin avec un accent d'orgueil dans le souffle de voix qui provenait des profondeurs de son lit. — Cela donne aux Anglais une occasion de sortir leur bile.

— Ah! vous n'avez guère changé, — dit Ève regardant Hannah en riant par-dessus son épaule. — Je vois qu'il n'est pas devenu plus sage qu'autrefois, — dit-elle.

— C'est d'ici que me vient la sagesse, — dit Martin en levant la main du côté de son cœur. — J'en ai plus que ne pourrait même l'imaginer aucun Anglais.

Derrière eux, Hannah disposait les fruits dans les coupes et Ève allait et venait, tenant dans ses bras la grosse botte de roses jaunes. Un sourire flottait encore sur ses lèvres lorsqu'elle dit :

— Peut-être n'avez-vous rien d'assez grand ici pour y mettre tout cela.

Elle s'était levée dans son long manteau d'automne beige, son petit chapeau bien enfoncé et s'arrêta près d'Hannah. Elle avait relevé ses gants et les avait rentrés dans les poignets et des pierres étincelaient à ses doigts. Sous les boucles lisses de ses cheveux noirs, on voyait briller des diamants à ses oreilles. Elle tenait dans ses mains le papier blanc bleuté au bord duquel se penchaient les lourdes têtes jaunes entourées

de verdure. Elle était de la même taille qu'Hannah et lorsqu'elle lui confia doucement le bouquet, comme s'il s'était agi d'un enfant, ses yeux cessèrent d'être distants et elle chercha le regard d'Hannah.

— Elles sont magnifiques, — dit Hannah.

Elle pencha la tête en contractant les lèvres. Et Ève restait immobile auprès d'elle, observant chacun de ses gestes. Au bout d'un instant, elle suivit Hannah auprès de la cuvette où elle dénouait les tiges des fleurs et posa le bout frais de ses doigts sur la joue d'Hannah.

— Vous avez passé de mauvais moments tous les deux, — dit-elle. Ses yeux furent inondés de trouble. — Vous avez l'air fatiguée, vous aussi.

A peine avait-elle prononcé ces mots que son regard se mit à flamboyer en apercevant une bouteille auprès du lavabo. Elle la saisit entre ses doigts.

— Vous ne faites pas prendre ça à Martin? — dit-elle. Hannah secouait ses mains mouillées.

Le docteur de Nice a laissé cela au cas où Martin aurait des insomnies.

— C'est de l'opium, — dit Ève. — Il ne faut pas droguer Martin.

— Il a pris deux comprimés en trois semaines, — dit Hannah. — Il ne peut pas dormir la nuit quand quelque chose le tourmente.

Ève regarda Hannah en pleine figure, puis ses yeux se rétrécirent de rage :

— Et qui, je vous prie de le dire, ma chère, croyez-vous responsable du tourment de Martin?

— Nous sommes toutes les deux après lui comme... comme des sangsues, — s'écria désespérément Hannah.

Les fleurs déliées tombèrent de ses mains tremblantes.

— Continuez à le déchirer de votre côté, si c'est là ce que vous voulez. Moi je ne peux plus. Je veux qu'il soit tout entier, je veux qu'il s'appartienne avant d'être à vous ou à moi.

Ève se leva, drapée dans sa dignité, se pavanant fièrement dans ses beaux atours comme un paon à travers la chambre. Une expression de ravissement s'était répandue sur son visage au cri de désespoir qu'avait proféré Hannah.

— Ah! voilà où vous voulez en venir? — dit-elle. — Voilà comment vous espérez vous tirer d'affaire? Non, non! Je suis venue, mais je ne vais pas rester, ma chère. Vous vous êtes mis ensemble tous les deux et ça ne me regarde pas.

Elle releva son manteau sur ses épaules et se mit à fredonner en marchant de long en large. Et les yeux de Martin étincelèrent lorsqu'elle s'approcha de lui.

— Calmez-vous, Ève, — souffla-t-il distinctement avec ironie. — Calmez-vous, calmez-vous. Ça ne vous va pas de monter sur vos grands chevaux. Asseyez-vous et prenez un peu de thé.

Il agita la main sur son poignet comme s'il en avait assez entendu et Ève vint s'asseoir en souriant de son faible et mauvais sourire.

— Je suis venue vous dire un mot à propos de la revue, — reprit-elle, — c'est tellement difficile de vous atteindre maintenant que vous vivez dans des pays perdus. Il faut que vous me donniez les manuscrits pour que je sache ce que je peux faire.

— J'en ai assez que vous me fassiez valoir vos droits, — dit Martin sur son oreiller. — Hannah va sonner pour qu'on vous apporte du thé et du jambon comme à une grande dame. Mais laissez-moi ce qui est à moi, quand cela devrait périr avec moi. Hum, Hum; — il s'éclaircit la gorge et s'agita sur le lit.

— Vous parlez comme un insensé, — lui dit Ève.

— Vous parlez comme une idiote, — répliqua-t-il.

« Si Ève était venue lorsqu'il l'avait appelée, les choses se seraient peut-être passées autrement », pensait Hannah. Mais elle était venue plus tard, quand elle avait jugé bon de venir, en femme orgueilleuse qui n'a pas d'ordre à recevoir. Elle était venue de son plein gré, quand cela lui avait plu, comme une femme qui ne se laisse pas mater. « Si seulement pour une fois son orgueil voulait céder, pensait Hannah, si seulement la vanité qui la tenaille pouvait rester tranquille pour une fois! » Mais de quelque côté qu'elle se tournât en se demandant comment arrêter leurs criailleries, le heurt terrible de leurs violences montait et montait comme une folie. Martin élevait la voix pour qu'Ève pût entendre les insultes qu'il lui jetait au visage.

— Votre bon roi Jean, il les a vendues votre liberté et votre humanité! Il a fait de vous des grands seigneurs en vous mettant des chaînes autour du cou! Il a mis des titres devant vos noms et de l'or dans le creux de vos mains comme une arme.

Martin se redressa sur un coude et fit de larges gestes du bras.

— Il n'y a pas un Irlandais mort ou vif qui eût consenti à signer la Grande Charte! Si vous êtes venue ici pour m'en imposer avec ça, — dit-il, — je vous le dis carrément, je ne donnerais pas *ça* de votre grandeur et de votre puissance.

Il lui fit claquer ses doigts sous son nez, et Ève se pencha en avant jusqu'à le frôler de son visage tremblant.

— Vous parlez comme un imbécile sans culture que vous êtes, — dit-elle, — avec vos rois et vos barons! Vous ne savez même pas ce que c'est que l'éducation ou vous ne les auriez pas si facilement à la bouche!

Leurs propos furieux étaient de même nature et se ressemblaient, pensait Hannah, et à travers l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, ils crachaient leurs furieux mensonges. Hannah remarqua à quel point la colère avait pâli et défiguré Martin. « Si j'avais du courage, pensait-elle anxieusement, je jetterais Ève à la porte. » Sur le visage blanc de Martin se marquait une peine infinie. Elle fut traversée d'une pensée cruelle et aveuglante : « C'était Martin qui s'était tourmenté, qui avait souffert et appelé Ève. C'était Martin qui avait dit que sa pensée la plus chère était de les voir tous les trois vivre en paix sous le même toit. Et si l'amour existe, c'était bien là de l'amour et c'était elle, Hannah, qui était cause de leur discorde. »

Martin s'appuya sur son oreiller et leva les yeux vers Hannah. Il dut lire ce qu'elle éprouvait tant il y eut de douceur dans son regard.

— Sortez, Hannah, — lui dit-il. — Sortez un petit instant, j'ai des choses à dire à Ève que je dirai plus facilement si vous n'êtes pas là.

Hannah ferma la porte sur eux et descendit dans le grand vestibule sans fenêtre. Elle entendait retentir là-haut la voix malade de Martin tantôt irritée, tantôt furieuse, et elle s'éloigna

dans le corridor, honteuse de n'avoir pas eu le courage ou l'aplomb de rester près de lui.

Les chiens bondirent en la voyant entrer inopinément dans la cour et elle s'arrêta un instant, éblouie par la puissance de la lumière et par la voûte immense du ciel qui s'arrondissait au-dessus de sa tête. Elle les caressa, puis toute émue, les suivit par la porte voûtée sur la route qui traversait la rivière. Depuis qu'elle était dans ce pays avec Martin, elle n'avait jamais marché sur cette route, elle n'avait jamais été aussi loin sans lui. De l'autre côté, la contrée s'ouvrait sur une prairie traversée de sentiers rocailleux. Le sol était alourdi par les pluies et par la chaleur de l'été finissant; les épis des roseaux pesaient sur leurs tiges, les lavandes étaient en pleine floraison et sous les pins, les amas d'aiguilles formaient un magnifique terreau. Quand elle vit les chiens affronter les vagues d'herbes hautes et plonger de-ci, de-là autour d'elle, elle eut l'impression qu'elle était encore dans le nord et qu'elle partait se promener avec les chiens avant que rien n'ait été changé.

Elle était si déshabituée de marcher maintenant, qu'à mi-route des arbres son cœur se mit à battre précipitamment et à frapper contre ses tempes. Elle s'arrêta sur la mousse et attendit, comprimant de ses mains le douloureux halètement, attendant de pouvoir reprendre sa respiration normale. Ici les arbres étaient courts, rabougris presque, comme si la pente où ils s'étaient accrochés leur eût déversé le plus gros des avalanches au printemps; le sol était défoncé par la pluie qui devait s'y abattre tellement à flots que des racines, chaque année, se trouvaient arrachées de terre. Mais les aiguilles sombres formaient une masse compacte, et les pommes de pins encore coiffées d'une couronne de sève d'un vert cru pendaient nombreuses à travers les branches.

Les chiens revinrent pour flairer ses jupes, et Mirette se coucha à ses pieds et attendit. Et pendant qu'Hannah était là en train de regarder le pays qui l'environnait, la pensée de Martin vint la frapper comme un coup. Il s'était longtemps tourmenté de la solitude d'Ève et maintenant ils étaient ensemble tous les deux dans cette chambre et leurs deux voix s'attaquaient, féroces, sauvages, comme des oiseaux de proie. Si l'amour a beaucoup d'aspects, pensait Hannah, eh bien

c'était là une de ses formes. Parfois il avait le visage de la fureur. C'était une longue et tenace poursuite qui laissait l'autre sans répit. Pour Ève rien d'autre n'existait dans la vie, sinon ce qui concernait les intérêts de Martin, et qu'elle cherchât à les favoriser ou à les contrecarrer c'était toujours l'amour qui la guidait. Et pour Martin il n'y avait, il ne pouvait y avoir aucun répit, aucune tranquillité, tant qu'il saurait Ève toute seule, assise seule à table, avec sa photographie encadrée dans sa chambre, si seule que tout le monde s'en apercevait lorsqu'elle disait : « Mon neveu par-ci, mon neveu par-là », rien que pour le plaisir de prononcer son nom.

Mais quand Hannah se le représentait en train de vociférer sa colère, elle sentait vaciller et chanceler sa raison, car qu'allait-il devenir maintenant? Qu'est-ce qui le maintiendrait en bonne santé s'il crachait avec tant de prodigalité son esprit et sa force en l'air? Elle dévala la colline en courant jusqu'à l'hôtel, monta les escaliers et traversa la sombre galerie en courant. Un immense besoin de prière et de supplications jaillissait dans son cœur. Elle allait ouvrir brusquement la porte, se jetterait aux pieds d'Ève et laisserait monter les mots qui sauraient l'implorer. « Ève, Ève, Ève », criait-elle en dedans d'elle-même, mais sa bouche restait muette. Elle vit qu'Ève avait ouvert la porte de la chambre, qu'elle était sortie en la refermant derrière elle et qu'elle restait immobile dans le couloir.

Ève était là sans bouger sur le seuil de la chambre de Martin et elle semblait en quelque sorte changée, elle semblait fautive, amoindrie aux yeux d'Hannah. Ses épaules et sa grande silhouette large s'inclinaient comme si un poids de tristesse avait pesé sur sa nuque. Et lorsqu'elle se mit à parler on eût dit qu'il y avait dans ses paroles une étrange douceur mêlée de respect qu'Hannah ne lui avait jamais entendue.

« Je ne sais pas si vous pouvez l'entendre », dit-elle doucement, et elle étendit la main et attira Hannah en avant. « Écoutez, Hannah, et dites-moi si vous l'entendez. » Hannah restait silencieuse auprès d'elle. Derrière la porte elle entendait le bruit rauque et terrible des sanglots de Martin, le halètement affreux, le frémissement des sanglots déchirants que laissait échapper sa volonté brisée.

— Oh, mon petit Martin! — s'écria Hannah et elle bondit en avant.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait? — dit-elle à Ève avec rage.

Mais la main ferme et féminine d'Ève se posa sur son bras.

— Il pleure à cause de vous, Hannah, — dit-elle avec tristesse. — Ce n'est pas pour ce que je lui ait dit. Il ne l'écoutait même plus après. Il pleure parce que vous l'avez quitté pendant une demi-heure.

Mais Hannah l'avait brusquement écartée et s'élançait dans la chambre.

XXXV

Ève entra en dansant, entra en sautillant, entra en se trémoussant, un verre de pernod à la main. « Prenez un verre, Hannah, un petit verre, Hannah. Ça vous mettra en appétit pour le dîner. » Elle resterait la nuit mais pas plus. *Ma brune Rosaleen*, fredonnait-elle d'une voix de tête, *ma brune Rosaleen*.

Elle resterait cette nuit, mais dès le matin elle serait partie. Elle se nourrissait de l'illusion que lady Vanta l'attendait autre part avec des amis. « Nous allons filer au diable. Prenez un petit verre, Hannah, vos yeux sont plus irlandais que je je ne pensais. C'est parce que vos cheveux ont besoin d'être coupés et que votre visage a maigri. »

Elle souleva les cheveux d'Hannah là où ils pendillaient sur son cou.

« Prenez un verre, Hannah, et venez que je vous montre mes robes. » Elle avait pris une chambre de l'autre côté du couloir. Et c'était là qu'étaient ses robes, pendues aux cintres. Cinq jolies paires de chaussures déjà sorties des valises s'alignaient contre le mur, toutes prêtes, les pointes tournées en dedans. Toutes prêtes pour les tangos, toutes prêtes pour les rumbas, toutes prêtes pour le moment où Martin pourrait se remettre à sortir. « J'ai pris des leçons de danse pour combler le temps. »

— Le temps, — dit Ève, et le mot s'ouvrit tout grand

devant elles; — le temps, un abîme qui ne se comblerait jamais. Les saisons venaient s'y jeter l'une après l'autre et le courant les emportait.

— Tout l'été, — dit Ève, — j'ai dansé.

Juin, juillet, août, aussi vides que de la balle de maïs emportée par le courant.

— Où irez-vous avec Martin quand il ira bien? — dit-elle. — Je vous chercherai des endroits derrière Monte-Carlo. Il y a des endroits sur les hauteurs, vous savez. Ça vous plairait probablement. Vous pourriez avoir une petite maison, vous pourriez vous rapprocher.

Ses boîtes de Chine et ses bracelets indiens étaient en évidence sur le bureau et sur les tables de la chambre. Elle ôta sa robe tout en parlant et ses beaux bras apparurent, pleins et nus.

— Une chambre d'hôtel, ce n'est pas ce qu'il faut à Martin. Il a besoin de beaucoup d'espace et d'une vue à regarder. Vous avez les yeux fatigués et malades, ma pauvre petite, — dit-elle à Hannah. — Prenez un petit verre et mettez-vous un peu de poudre sur le nez.

Elle mit la plus somptueuse de ses tuniques chinoises avec des broderies si épaisses qu'on en sentait le goût sur la langue.

— Ève, — dit doucement Hannah en la frôlant rapidement au passage, — Ève, — dit-elle avec douceur, — mais Ève n'entendit pas.

— Dites donc, — fit-elle, — dites, voulez-vous nouer ma ceinture? J'ai commandé le souper dans sa chambre et les meilleurs vins de l'endroit.

Elle tournait la tête de-ci de-là, et achevait de mettre les boutons. Ses cheveux se reflétaient lisses et touffus dans la glace, des boucles lui encadraient le visage.

— Nous allons prendre un verre dans la chambre de Martin, — dit-elle, quand elle fut prête.

Il ne pouvait prendre qu'un œuf et du pain grillé, mais elle aurait du champagne de marque. Le meilleur vin blanc, le meilleur vin rouge et les roses qu'elle avait apportées jonchaient la couverture. Son teint s'anima et elle se mit à rire comme une petite fille en disposant la nappe à son goût. « Nous avons tous une de ces faims, dit-elle comme s'ils ne

faisaient qu'un. *O ma brune Rosaleen*, fredonnait-elle, en versant le vin dans les verres. *Pas de soupirs, pas de pleurs. Les prêtres sont sur le vert océan, ils côtoient les abîmes.* Voyons, Hannah, voulez-vous vous asseoir ici pour prendre votre apéritif? » La viande blanche, la viande la meilleure, rien n'était trop beau. »

Et Ève chantait à tue-tête : *Il y a du vin du Pape sur le vert océan! Et la bière d'Espagne te donnera l'espérance, ma brune Rosaleen!*

Dansant, sautillant et se trémoussant, elle allait et venait en riant, le visage enluminé, remplissant les assiettes et les faisant circuler. Du poulet pour Hannah et l'âme même d'un homard sorti de sa carapace dans la bouche de Martin.

— Ha, ha, — disait-elle, — vous ne vous attendiez pas à ça, n'est-ce pas, Martin? Et des « ça vous va », « ça ne vous va pas », lorsqu'il lui souriait.

A la fin elle fit appeler le « patron » pour boire du Château Yquem avec eux. Elle était toute palpitante et secouée d'éclats de rire parce qu'il était là.

Elle n'arrivait pas à prononcer son nom assez vite et à le retenir, clair comme le jour, dans son verre pour trinquer à sa santé. « Vous avez été si bon pour mon neveu », disait-elle, avec un émoi, une ardeur qui remplissaient sa coupe et la faisaient déborder.

« Vous avez été si bon pour mon neveu, — disait-elle et ils étaient là, dans sa chambre, avec les bouteilles dorées que l'on versait à flots. Il fallait bien les remonter, les réconforter et les saouler avant de les envoyer coucher. — Vous avez été si bon pour mon petit chéri », et sa voix aiguë et gaie retentissait d'éclats de rire. « O qui va chausser mon joli pied, qui va ganter ma main? Et qui liera ma taille légère d'un long ruban de lin? »

M. Fleury se gondolait sans pourtant quitter Martin des yeux. Et chaque fois qu'il voulait vider son verre, il s'arrêtait pour caresser la main de Martin.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil aux écrivains, — dit M. Fleury, pendant qu'Ève se penchait pour remplir son verre jusqu'au bord.

Elle se trémoussait sur ses jambes, se tordant de rire.

— Ah les écrivains! — dit-elle. — Ça vous va, monsieur Fleury!

Elle ne pouvait plus contenir sa joie.

— Regardez rire, monsieur Sheehan, — dit le patron en levant son verre. — Les écrivains, c'est tout ce que je préfère.

Mais brusquement les yeux d'Ève se rétrécirent et devinrent tout petits. Elle remplit son verre, puis elle posa la bouteille et se tourna vers Hannah.

— Je suis moi-même une femme de lettres, — dit-elle. — Personne ne s'est sans doute soucié de vous le dire.

— Oh! on voit tout de suite que vous êtes une femme intelligente, — dit respectueusement M. Fleury.

— Ah oui? — dit Ève avec un sourire de circonstance. — Ah vraiment? (Elle s'assit brusquement) et, vous autres Français, vous êtes tous les mêmes, — dit-elle, — vous n'aimez que les femmes idiotes, plus elles ont l'air pleurnicheuses et dramatiques, et plus elles vous plaisent.

Elle se remit à rire aux éclats, mais sa main tremblait. Elle pouvait bien dire ce qu'elle voulait, car Martin comprenait à peine le français et ne voyait que son sourire frémissant. Il était étendu sur son lit, tout heureux, en regardant ceux qui l'entouraient. Il était baigné de paix, de grâce.

— Si je suis une femme intelligente, — dit Ève avec amertume. — Eh bien, je devrais faire venir un docteur ici pour me dire ce qu'il faut faire pour que mon neveu se rétablisse. Je voudrais entendre de ses propres lèvres quels médicaments il doit prendre et quelles quantités il faut lui donner. Une erreur est vite commise, car la jeunesse tient à son repos et à son sommeil et si le malade est tranquille, eh bien, c'est toujours ça de gagné. Les piqûres, les comprimés, les drogues dans les mains de la jeunesse, c'est de la folie. C'est aussi facile de dépasser la dose que de se mettre du rouge aux lèvres quand on entend arriver le docteur dans le corridor.

» Quant à madame Sheehan ici présente, — dit Ève et sa bouche devint aigre en prononçant le nom, — elle a tant de soucis pour une femme jeune et gaie qu'il pourrait lui arriver de se tromper. C'est facile de donner deux comprimés au lieu d'un quand le malade est agité. Ça vous glisse si facilement dans la main et c'est si facile à avaler.

— Le docteur a tout inscrit, — dit M. Fleury.

Il regardait d'un air gêné dans les profondeurs de son verre vide.

— Ah mais quand on se réveille fatigué, la nuit, — dit Ève en insinuant un sourire, — on le fait sans même s'en rendre compte. On secoue la bouteille du machin à coaguler le sang trois fois au lieu d'une seule comme le dit l'ordonnance du docteur. Ça ralentit les battements du cœur. Pourvu qu'on en mette assez, eh bien, le cœur cessera de battre pour tout de bon.

— Allons, laissez-moi vous offrir une autre bouteille, — dit M. Fleury qui pour l'instant ne pensait qu'à boire.

Une bouteille, quelle qu'elle fût lui faisait penser à en absorber le contenu frais et clair. « J'en offre une autre bouteille », et M. Fleury se dirigea vers la porte, mais la bonne humeur d'Ève était tombée.

— Nous n'en ferons rien, — dit-elle, — nous allons nous coucher comme des gens convenables. Je ne vous laisserai pas empêcher mon neveu de dormir toute la nuit avec vos façons d'ivrognes.

Hannah était étendue par terre immobile, enroulée dans la couverture. Un souffle glacé passait par la fenêtre ouverte et dehors la nuit était noire. « Je suis heureux, murmura au-dessus d'elle, la voix de Martin, je suis heureux. » Et elle entendit le souffle régulier de son sommeil. Sous le même toit, tous les trois. Sous le même toit qu'Ève, derrière la porte de sa chambre, de l'autre côté du corridor.

Et sachez que nous par le pouvoir de Dieu, pensait Hannah, les yeux fixés sur l'obscurité de la fenêtre, *pour le salut de notre âme, de l'âme de nos ancêtres et de celle de nos descendants, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de la Sainte Église et l'amendement de notre royaume, sous le conseil de nos vénérables pères, Stephen, évêque de Cantorbéry, primat de toute l'Angleterre et cardinal de la Sainte Église romaine, les évêques William de Londres, Pierre de Winchester, Jocelin de Bath et Glastonbury, Hugh de Lincoln, Walter de Worcester, William de Coventry, Bénédict de Rochester, et Maître Pandulph, sous-diacre et conseiller, Alan de Galloway, constable d'Écosse et tout le reste de nos hommes-liges, avons en premier lieu loué le Seigneur et par cette*

présente charte confirmé en notre nom et en celui de nos descendants à jamais.

Mais la porte s'était ouverte sans bruit dans l'obscurité, quelqu'un s'était arrêté et le souffle régulier de Martin rythmait doucement son sommeil. Hannah vit une silhouette s'avancer en prêtant l'oreille et vit Ève en pantoufles et en peignoir passer devant la porte de l'armoire à glace, puis cette porte s'ouvrit et les étoiles se précipitèrent dans l'encadrement. Ève sortait les fioles de médicaments, elle les cueillait comme des fleurs, une par une. Quand elle eut les bras chargés du gros bouquet, la glace se referma derrière elle, les étoiles disparurent, l'obscurité devint complète et Ève sortit avec précaution dans le corridor.

XXXVI

— Miam, miam, miam, — dit Martin, comme s'il goûtait quelque chose de bon. — Regardez ce que saint Nicolas m'apporte!

Ève se mit à rire gaiement au fond de sa gorge, gloussa et posa les livres près de lui sur le lit : Trollope, Pickwick et une anthologie de poésie.

La matinée était fraîche et brillante. Dehors on voyait les feuilles jaunies des branches et les feuillages changeants sur les montagnes.

— Je viens de lire des ballades, — dit Ève, en s'asseyant en robe de chambre et en allumant une cigarette auprès de lui. — Je ne suis pas la Reine du Ciel accourue pour vous pardonner vos péchés. Si Hannah voulait bien faire un paquet des manuscrits — dit-elle en leur souriant aimablement, — je les mettrais dans ma valise et je les emporterais avec moi. Et si vous avez une copie de vos propres poèmes, Martin, je les prendrais, car je veux les faire paraître.

La joie s'éteignit sur le visage de Martin et il s'agita d'avant en arrière dans les couvertures.

— De quoi diable parlez-vous? — dit-il.

— Je parle de la revue, — dit Ève en ricanant. — Je n'ai pas de temps à perdre. On m'attend. Il faut que je parte aujourd'hui même.

Mais Martin s'assit brusquement sur son lit et repoussa ses couvertures. Il jeta ses jambes sur le côté et dit : « Je ne suis plus un malade. »

— Je ne suis plus un malade, — dit-il. — Fourrez ça dans votre pipe et fumez-le. Ne vous imaginez pas que vous pouvez me mettre de côté. La revue est à moi. Il leva sa main blanche et se frappa en pleine poitrine.

— Elle est à moi, — dit-il. — Ne vous faites pas d'illusions. Si vous allez dans un sens, eh bien! j'irai dans l'autre. Le premier qui trouvera un imprimeur enverra la revue à l'impression.

— Où sont mes habits? — dit-il à Hannah. — Et sonnez pour que le coiffeur vienne. Si vous vous figurez que vous allez me flanquer dehors, vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

— Il n'y aura que mon nom sur la couverture de la revue, — dit-il sur son lit et parlant distinctement à Ève. — Je la ferai sortir le mois prochain et vous feriez aussi bien de renoncer.

Ève était assise sur une chaise en robe de chambre et son sourire tremblait autour de sa bouche.

— Vous parlez comme un millionnaire, Martin, — dit-elle, sarcastique.

— J'ai mis de l'argent de côté, — répliqua-t-il. — Rentrez votre Armada. J'écumerai si bien la mer qu'il ne vous restera plus que la saumure.

Il mettait ses chaussettes de ses mains fortes et rapides et boutonnait sa chemise.

— Et quand vous partirez, Ève, — dit-il amèrement, — assurez-vous d'avoir bien pris tout votre argent! Ça ne serait pas prudent d'en oublier.

— Donnez-moi mon pantalon et ma ceinture, Hannah, — reprit-il.

Mais son ventre avait tellement maigri que la ceinture ne tenait pas, si serrée qu'il l'eût bouclée. Quand il se leva il vacilla comme si la chambre se dérobait sous ses pas.

— Donnez-moi mon chandail et ma veste, — dit-il, — et sonnez pour le coiffeur.

Ève, assise immobile sur sa chaise, l'observait de ses petits yeux violents pendant qu'il passait ses vêtements. Il s'avança d'un pas décidé vers la cuvette du lavabo, mais sa main

agrippa la table et il s'assit brusquement sur la chaise la plus proche.

— Il fera chaud avant que je vous laisse ma revue, — dit-il. — Pourquoi diable vouloir vous mêler de l'art? — reprit Martin au bout d'un instant. — Qu'est-ce que votre envie et votre fiel ont à faire avec la création des grandes choses! Vous pensez d'une façon le soir et d'une autre façon le lendemain.

— Me mêler d'art, avez-vous dit? — cria Ève et, blessée à vif, elle éclata de rire. — Me mêler d'art, quand c'est moi qui vous ai tout appris. Avez-vous jamais su ce qu'étaient l'honneur, le goût ou l'éducation? Avez-vous jamais possédé autre chose que ce que je vous ai mis entre les mains? Vous allez faire sortir la revue sans moi, dites-vous! Ça serait drôle de voir ça! Je vous ai dépêtré de ceci puis de cela, j'y ai gaspillé ma vie entière. Je vous ai repris vingt fois après qu'une femme quelconque vous ait vidé à plat! Mais cette fois-ci je vous laisse en plan, j'en ai plein le dos! Grâce à Dieu, j'ai trouvé quelqu'un de mon propre pays, qui a assez d'éducation pour rester avec moi.

— C'est encore un mensonge, — hurla Martin en abattant sa main sur la table.

Mais Ève se leva d'un bond et s'avança avec rage.

— L'Amérique, — murmura-t-elle sifflante, — est infestée de gens de votre sorte! Retournez-y avec votre insipide moitié! Pourquoi pas? Et mêlez-vous à vos pareils! Votre pays entier est plein de prétentieux arrivistes. Vous vous serviez de moi, vous êtes monté sur nos épaules, à lady Vanta et à moi parce que vous étiez trop petit par vous-même, grimpant de votre mieux pour voir ce que vous êtes capable de voir! Et quant à votre compagne... — cria Ève et elle pivota vers Hannah comme un derviche.

Elle retroussait sa lèvre furieuse et sa voix grondait de mépris. Mais Martin étendit la main et saisit la carafe d'eau sur la table. Elle frôla la tête lisse et luisante d'Ève au moment où elle la baissait et alla s'écraser sur le mur.

— Sortez d'ici, — hurla Martin.

— Je ne ferai pas un pas, — dit Ève en bourdonnant de colère. — Je ne ferai pas un pas avant d'avoir dit ce que j'ai à dire.

— Pas un mot de plus à Hannah, — dit Martin.

Sa voix était forte et claire, mais il se raclait la gorge.

— Ah! à Hannah, à Hannah! — ricana Ève. — A Hannah, à Hannah! vous chantez sur un autre ton qu'il y a six mois! Hannah était ceci, et Hannah était cela, et vous en aviez assez de la pauvreté. Vous vous accrochiez à mes jupes pour de la tendresse, et est-ce que je ne pourrais pas vous reprendre? et est-ce que vous ne pourriez pas revenir avec moi? Vous pleurnichiez pour que je vous dise un mot d'affection, et moi, j'ai été assez bête pour vous donner de l'argent à Saint-Raphaël et pour croire qu'il y avait du vrai dans ce que vous disiez.

Ce fut le coiffeur qui les força à se taire. Avec la petite boîte noire qu'il serrait dans sa main, il entra quand Hannah ouvrit la porte. Il était vêtu de sa blouse de travail d'un blanc immaculé, il n'avait eu que la place à traverser pour venir jusqu'ici.

— Ah, monsieur Sheehan, je suis content de vous voir debout, — dit-il, et il salua les dames.

Puis il leur tourna le dos pour disposer ses instruments sur la table auprès de Martin.

— Puisque vous êtes en de si bonnes mains, — dit Ève ironiquement, — je vais vous quitter.

A ces mots Martin se racla la gorge mais il ne tourna pas la tête.

— Je m'en vais, — dit Ève. — J'espère que votre bonne santé et votre bon moral vont durer. Au revoir, — dit-elle sans regarder Hannah.

— Au revoir, — dit Martin et il se mit à se regarder fixement dans la glace.

Pendant quelques instants le peigne passa et repassa sans bruit dans ses cheveux, puis l'étincelant claquement des ciseaux auréola la tête de Martin.

— Je suis content de vous voir debout, — dit le coiffeur en se penchant.

Il fit une raie, coiffa les cheveux en arrière et y introduisit ses ciseaux. « Il y a une superstition sur le fait de couper les cheveux d'un homme dans son lit », dit-il toujours souriant. Les lames vinrent mordre au ras des tempes et raccourcirent

la soie noire des cheveux. « Parfois nous sommes appelés à le faire. » Les ciseaux faisaient leur œuvre, saccageant les boucles soyeuses et lourdes. « Quand un client, dit-il, en faisant une raie de l'autre côté et en plongeant le peigne dans la profondeur des cheveux, quand un client est déjà décédé », dit-il...

XXXVII

Quand l'homme fut sorti, Martin se dirigea vers le lit et s'y étendit. Il était couché immobile, les yeux fermés. Au bout d'un instant il dit :

— Qu'est-ce que vous diriez, Hannah, qu'est-ce que vous diriez si nous faisions les valises pour filer d'ici?

De sa main levée il s'abritait les yeux pour ne pas voir la chambre et il dit :

— Nous pourrions aller presque n'importe où. Nous pourrions aller en Italie pour y voir le poète.

Il ne parlait pas d'Ève, mais il était couché là, se cachant les yeux comme pour ne pas voir quelque chose dans la chambre.

— Je crois au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, — dit-il. — On ne peut rien y changer. Je crois aux hommes qui vivent comme des pauvres et renoncent à leurs biens. Prenez un verre, Hannah, je crois en vous et en moi.

Il ne toussa pas, mais un éclatant filet de sang s'échappa subitement de sa bouche et se mit à serpenter comme une chose vivante sur la blancheur de sa chemise. Hannah vit sa tête se renverser, se renverser comme une fleur brisée sur sa tige et elle s'élança en criant dans le corridor.

— Ève, Ève! (Elle entendit retentir le son de sa propre voix dans la porte). Ève, apportez-moi les médicaments. Ève! rendez-moi les médicaments.

Elle revint près de lui en courant, et releva la manche sur son bras. Elle vit sa peau criblée de piqûres, et nue, sa chair qui attendait comme une île dans une mer démontée; elle se vit elle-même saisir la glace et la lui introduire dans la bouche, et elle vit Ève en chemise et en bas, Ève qui s'habillait pour partir, entrer précipitamment. Ève tenait les bouteilles à la main mais elle les laissa tomber à terre en voyant

ce qui arrivait à Martin. Elle tomba à genoux près de lui et déchira la chemise sur son cœur pour y poser sa main.

— Hannah, Hannah, ma chérie, — criait Ève comme si elle devenait folle. — Hannah, sauvez-le! Sauvez-le, Hannah, Hannah, mon amour?

Les belles boucles que le coiffeur avait coupées gisaient partout sur le sol. Son souffle entrait à petits coups, doucement, doucement, peu à peu, son souffle entrait et sortait. Il en entrait un tout petit peu, puis comme s'il avait oublié, il le laissait sortir tout brisé. Ses yeux grands ouverts les regardaient toutes deux jetant comme un sombre lien d'appel, pour les unir l'une à l'autre.

— Pour l'amour du Christ, — dit-il un moment après, car l'usage de la parole qui l'avait si bien servi n'allait pas le trahir en cet instant.

» ... Je meurs, — dit-il; et cela avait l'air d'être un affront pour lui. — Je meurs, voilà ce qui m'arrive.

C'était une chose incroyable et étrange et il ne pouvait pas se faire à cette idée.

— Vous êtes idiot, — dit Ève, — je n'ai jamais vu personne en avoir moins l'air que vous.

Hannah était tout près du lit, et il lui serrait la main dans ses doigts comme s'il était épouvanté. Elle le regardait fixement, impuissante parce qu'il n'y avait pas de sang qui sortît de sa bouche.

— Demain, vous chanterez une autre chanson, — dit Ève avec un petit rire. — Nous allons vous faire venir une ambulance et un docteur avec son attirail. Nous allons revenir dans les pays civilisés, — dit-elle. — Tous les trois. Nous allons revenir et recommencer tout.

A ces mots un air de malice se répandit sur le visage de Martin et il dit d'une voix distincte :

— Après tout, c'est moi qui ai gagné.

— Si ça vous fait plaisir, — dit Ève avec impatience. — Vous m'avez mise à bout. Je ne veux plus discuter avec vous.

Et sa main ornée de bagues passa en tremblant comme une main de vieille sur les beaux cheveux de Martin.

***

Toutes les feuilles des platanes étaient tombées, et dépouillée par le vent mouillé de son manteau frémissant, la place au petit jour était glaciale. Le flot profond des feuilles roulées faisait un grand murmure pendant qu'on transportait Martin, et tout autour les petites Alpes étaient noires de pluie. On lui avait mis un tube d'oxygène entre les dents et de grandes coulées d'inconscience dans les veines.

L'arrière de l'ambulance s'ouvrit et le brancard y fut introduit sur les glissières.

— C'est une sale journée pour voler, — dit Martin.

Il était étendu doux et pâle, comme une colombe tombée de détresse.

Hannah grimpa la petite marche et s'assit sur le tabouret auprès de lui.

— Regardez le pilote, — murmura-t-il. — Une barbe de prophète, ma chérie.

Il remit le tube entre ses dents et aspira une grande gorgée. Quand le moteur se mit en marche, sa bouche se releva et il sourit.

— Ça peut rendre malade, la première fois qu'on monte, — dit-il.

KAY BOYLE

(Traduction de MARIE-LOUISE SOUPAULT.)

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La *Vie de Jésus*[1] que vient de faire paraître M. Mauriac est une effusion du cœur. Comment l'expliquer autrement? Qu'un historien incroyant entreprenne une biographie du Christ, comme l'a fait il y a trois ans, après tant d'autres, M. Guignebert, il ne fait que mettre au point, selon les méthodes ordinaires, un problème d'érudition. Mais pour un chrétien quelle aventure! Que de science accumulée, que d'années de méditation et de prière avant d'oser toucher à un pareil sujet! Et encore voit-on les confesseurs les mieux confirmés perdre dans ces difficultés la route qu'ils pensaient suivre. Qu'un théologien à son tour nous dise la doctrine et comment, par le mystère de l'Incarnation, la nature humaine et la nature divine coexistent dans la personne de Jésus, il pose, appuyé sur l'autorité de l'Église, les jalons du sentier étroit qu'un catholique doit suivre entre les hérésies. Mais il aborde en même temps les constructions les plus hautes et les plus subtiles de l'esprit humain. Il n'y a d'ailleurs trace dans le livre de M. Mauriac, ni de discussion historique, ni d'interprétation théologique. Et sans doute a-t-il très sagement fait de s'abstenir d'une intervention dans des domaines qui ne sont point ceux du romancier. Il y a une quarantaine d'années, dans un livre pareillement destiné au grand public, le Père Didon avait au contraire donné des aperçus de l'une et de l'autre discipline, en y entremêlant les souvenirs d'un voyage en Palestine. Ici, rien de pareil; quel a donc été le dessein de M. Mauriac?

1. Flammarion.

On sent bien ce qu'une telle question, et qui va jusqu'à la conscience, a d'indiscret. Elle est pourtant la base de toute critique. Faute de mieux, faisons une hypothèse. Représentons-nous l'état d'esprit d'un écrivain catholique, à qui les reproches n'ont pas été épargnés, venant de catholiques ou soi-disant tels. Il peut bien se dire que ceux qui l'ont accusé de scandale sont de notoires imbéciles, et c'est vrai. Mais dans une conscience scrupuleuse et vive, le reproche fait tout de même blessure. On se demande si ce don gratuit, royal, qui fait de l'homme un artiste, ce don dont il faudra répondre, on l'a bien employé. Qui n'a quelque tort à racheter? Qui ne sent l'obligation du bien à faire? Qui ne récite à part soi le sonnet du vieil orfèvre? Qui ne voudrait être un jour le jongleur de Notre-Dame? Il est dans l'ordre des choses possibles, naturelles, nécessaires, qu'après avoir tant de fois choisi, non sans quelque prédilection, les âmes les plus coupables, M. Mauriac se sente sollicité de faire un livre pour Dieu seul. Je ne dis même pas un livre d'édification. Le christianisme de M. Mauriac est tout sentimental. Sa religion est le refuge de l'amour. C'est par amour qu'il écrira. C'est par amour pour Jésus qu'il fera un livre sur Jésus. La bouche parle de l'abondance du cœur.

Dès lors, ce qu'il dira n'a pas grande importance. On ne demande à une prière que d'être humble et fervente. Il est trop visible que M. Mauriac a fait son livre parce qu'il en avait l'âme remplie, et parce qu'il fallait bien qu'il l'écrivît. Cependant il a cru démêler un sujet particulier, et qui fût propre à être traité par lui. Peut-être l'a-t-on démêlé pour lui. Je l'ignore. Mais enfin un ami que je ne suppose pas très intelligent, et qui l'aurait conseillé, aurait été tenté de lui dire : « Même dans les choses de la foi, les qualités d'un romancier ne sont pas inutiles. Il serait affreux de vouloir compléter par le don de la fiction les lacunes des Évangiles. Mais cette vive imagination que vous avez vous permet de voir ce que les actes ne voient point et de ressusciter les textes. Dites-nous comment vous voyez la figure humaine de Jésus. »

Que M. Mauriac ait cédé à cette tentation, il nous le dit lui-même. « Voici, écrit-il, la plus frémissante des grandes figures de l'Histoire, et, entre tous les caractères qu'elle nous propose, le moins logique parce qu'il est le plus vivant. A

nous de le saisir dans ce qu'il a de particulier, d'irréductible. » Il va donc faire le portrait du Sauveur tel qu'il pense l'avoir vu. C'est en quoi son ouvrage appartient à la critique. Nous avons le droit de nous demander : « Quels sont les traits qu'il va donner à Jésus? »

Plus d'un fidèle s'étonnera de voir au Sauveur, dans le livre de M. Mauriac, un visage assez facilement impatient et irrité. L'indication est déjà dans la préface : « Incompris et donc irrité, impatient, quelquefois furieux comme l'est tout amour. » La dure réponse que le Christ fait à ses parents qui le cherchent, quand, enfant encore, il s'est attardé au milieu des docteurs, M. Mauriac en fait un commentaire plus dur encore : « Aucune des paroles du Christ à sa mère, relatées dans les Évangiles (sauf la dernière) qui ne manifeste durement son indépendance à l'égard de la femme : comme s'il s'était servi d'elle pour s'incarner, et il était sorti de cette chair et il n'y avait plus rien de commun entre elle et lui. » Loin de dessiner un Christ tout aimable, il proteste contre l'affadissement des traits qu'on lui prête. Il insiste sur l'apparente horreur de ses exigences. Celui qui ne hait pas son père et sa mère, dit Jésus, ne peut être mon disciple. Et M. Mauriac commente : « Cette exigence inouïe n'est pourtant pas le point d'arrivée, mais le point de départ de toute sanctification. Non, ce n'est pas pour rien que ce Christ tant aimé a été si violemment haï. Quelle naïveté de se scandaliser parce que beaucoup de ceux qui ont vu le Christ dans la chair ont pu ne pas le chérir. Cette parole est dure, grondaient les Juifs, et qui pourrait l'écouter? Elle paraît toujours aussi dure, aussi haïssable. L'amour absolu rebute les médiocres, choque la fausse élite, dégoûte les délicats. Et sans doute ses ennemis le haïraient bien davantage qu'ils ne le font (et même ses prétendus amis!) s'ils ne substituaient le fade et douceâtre Rabi de modèle courant, depuis tant de siècles, à l'homme qui a réellement vécu et qui a manifesté un caractère *entier* au sens métaphysique : à la lettre, implacable. C'est leur ignorance aujourd'hui, qui en détourne beaucoup de détester le Christ. S'ils le connaissaient, ils ne le supporteraient pas. »

En fait, ce Christ de M. Mauriac est rempli de sentiments singulièrement abrupts. Je ne parle pas de sa colère dans le

temple. Mais M. Mauriac nous rappelle la haine qu'il a pour ces faux vertueux, complaisants à eux-mêmes. Ses proches de Nazareth, sa propre famille, « hypocrite, ambitieuse et lâche », faisait, dit l'auteur du *Nœud de vipères*, horreur au Christ. Les disciples eux-mêmes sont quelquefois rabroués vertement. Il arrive que Jésus soit fatigué d'eux. « A ce dernier tournant de sa vie sur la terre, le Fils de l'homme eût préféré demeurer seul. Autant qu'il les aimât, ce devait être accablant que de traîner partout ces onze disciples qui n'entendaient rien à demi-mot, et ce traître retors et imbécile! » Comme Pierre ne veut pas croire que le Maître doive être un jour crucifié : « Retire-toi de moi, Satan, lui dit durement Jésus, tu m'es un scandale. » Le sage Judas, dont M. Mauriac a dessiné un portrait nuancé, songe : « Quelle violence inutile! »

Ces duretés, ces malédictions, comment arriverons-nous à les comprendre? Renonçons à ce que notre raison appelle la justice, et qui ne saurait engager Dieu. Le secret qui explique l'Évangile, M. Mauriac nous le dit vingt fois, c'est la sublime injustice de l'amour. Elle éclate dans la parabole des ouvriers de la dernière heure, qui ont reçu le même salaire que ceux du matin. « Chercherons-nous des raisons? Dieu, dit M. Mauriac, n'a pas de raisons à nous donner... S'il comble les derniers venus, il est juge de leur amour. Mais n'eussent-ils aucun amour, s'il les aime, s'il les préfère, s'ils correspondent à cette idée mystérieuse que le Christ se fait du charme humain, qu'avons-nous à dire? » M. Mauriac insiste sur cette gratuité, et si j'osais dire, sur ce caprice de l'amour divin. « Il faut, dit-il des disciples, qu'ils connaissent que l'amour est injuste : ce que le monde appelle justice est débordé, submergé par cette passion d'un Dieu qu'aucune de nos passions les plus tristes ne rebute. »

Il me semble que nous avons maintenant une idée du christianisme de M. Mauriac. Le Dieu métaphysique, le Dieu de Fénelon, la lumière de lumière, le Créateur, n'y paraît guère qu'à l'arrière-plan. C'est une religion toute fondée sur l'amour du Christ, considéré bien moins seconde personne de la Trinité et comme Verbe que comme Homme-Dieu. C'est une dévotion tendre envers cet homme qui parcourait la Judée et la Samarie, et ne craignait point de hanter les pécheurs pour qui il était

venu. Sa doctrine était âpre et exigeante. Il ne permettait même pas au nouveau disciple d'ensevelir son père. Laissez les morts ensevelir leurs morts. Il était jaloux et exclusif comme l'Amour même. Laissez tout et suivez-moi. Il était l'Amour. Après des menaces qui les épouvantaient, il donnait aux disciples les promesses de la miséricorde. S'il est difficile au riche d'être sauvé, il ajoutait que rien n'est impossible à Dieu. Entre les hommes et lui, il y avait des obstacles qu'il abattait inlassablement : le culte de Mammon, l'épaisseur de l'impureté, la perversion de l'esprit, la complaisance à soi-même. Et comme l'Amour enfin, il choisissait ses proies et ne les consultait pas. Quelques semaines à peine après son ascension, il épiait Saül sur la route de Damas. Encore aujourd'hui plus d'un qu'il a choisi le sert sans savoir son nom. Il y a là-dessus, dans le livre souvent si dur de M. Mauriac, un passage d'une beauté singulière, qui est l'amour encore, mais dans sa mansuétude et dans son triomphe : « Il ne dépend de personne, parmi ceux qui ont la charité dans le cœur, de ne pas servir le Christ. Tel qui croit le haïr lui a consacré sa vie; car Jésus est déguisé et masqué au milieu des hommes... Beaucoup qui le servent officiellement n'ont jamais su qui il est; mais beaucoup qui ne le connaissent même pas de nom, entendront au dernier jour les paroles qui leur ouvriront les portes de la joie : C'était moi... »

***

Paul Fort, après quelque silence, nous donne un nouveau volume, qui est le trente-septième, je crois des Ballades Françaises[1]. Il peut dire :

« J'ai fait voler sur toute la France — comme des papillons, mes ballades. Les quatre vents les ont dispersées. — Elles ont virevolté sur toutes les contreés. »

Mais celles-ci ont un accent de mélancolie. Ce sera à jamais le charme et la gloire de M. Paul Fort, que cette insouciance d'inventeur de chansons, qui trouvait ses rythmes dans la brise du matin : « Et vous, la Marguerite, et vous les deux Hélènes. — Un souffle du matin vous a-t-il emportées? » Il a fait par centaines de ces vers sans prise, tant ils sont frais et

1. *L'Arlequin de plomb.* Flammarion.

tissés d'air vif. Mais voici que l'écrivain a dépassé la soixantaine. Pour un poète dont l'œuvre raconte si ingénument la vie, c'est un événement. Et même, cet événement, M. Paul Fort l'exagère un peu. « Plus d'arcs-en-ciel traversés, dit-il, plus de bonds vers la lune, plus de nique aux météores. Autrefois je pirouettais, versicolore, sur le cristal des mers au fil de l'horizon. — Et maintenant je suis un Arlequin de plomb. »

Il lui plaît de jouer ainsi. Mais c'est une façon de parler, et son art a gardé toute sa souplesse. Évidemment il hésite un peu à aimer, ce qui ne lui arrivait guère autrefois; mais ce doute nous vaut des vers charmants intitulés *la Lettre avant le jour*, qu'on me permettra de citer tout entière pour sa grâce presque tragique :

« Sinon le cri doux qui pleure — au lointain, d'une chouette — nul bruit que celui d'un cœur — à cette heure si muette.

« Encore est-ce bien ma plume, — hésitant à tous moments, — qui gémit son amertume — ou rythme ses battements.

« Sur le papier ou dans l'air — glacial de ma chambrette, — à cette heure sans colère, — à cette heure si discrète,

« Faut-il, mon Dieu, que l'amour — reste le plus fol des leurres — à cette heure avant le jour — à cette heure où le cœur pleure

« Et que l'on t'évoque ainsi, — et que l'on t'écrive encore, — cher amour, mon beau souci, — à cette heure avant la mort. »

Certes, des vers si personnels n'évoquent aucun autre nom, mais comment ne pas reconnaître la ligne de Villon et de Verlaine? Comment ne pas reconnaître votre chant séculaire, alouette du terroir? Il y a un certain chant, d'un son mince et subtil, qui n'est vraiment que d'ici. Quand on l'entend on a le sentiment d'entendre la plus fine musique du pays de France : « De mes bras échappée, Ombre, où donc glissez-vous? » Il y a une certaine vue du monde, qui ne repose que sur des vers légers : « Mon âme, soyez prête — à vous bercer toujours — dessus l'escarpolette — de la nuit et du jour. »

Paul Fort a parfaitement conscience d'avoir été tout exprès pétri par le ciel pour être le poète de ces vers. C'est pour cela que la Providence le fit naître dans Reims, voici soixante années. « Poursuivre la reinette verte sur les meules —, un

papillon au ciel, un oiseau hors des bois, — les étoiles dans le ruisseau de Saint-Eloi, — et mon âme aux pays du Comanche et du Peul, — et mon cœur et mon cœur à travers ses émois, lionceau rugissant dans les déserts, tout seul. — Dieu ne m'avait fait naître un jour aux champs rémois — que pour me consacrer à ces œuvres de choix. » C'est à cette même fin qu'il est allé à l'école. « A l'école j'appris — bouche en coin, nez en l'air — que de propos en l'air et je ne les sais plus. » C'est pour cela qu'il a passé sa vie comme on l'a vu, étudiant l'univers en rêvant. Aussi a-t-il gardé son âme en sa fraîcheur. Et ce vagabondage est la plus haute des sciences : « L'équilibre du Monde, âme primesautière — est tout en la Psyché que tu vas poursuivant. »

***

M. Duhamel nous dit qu'il cultive son jardin, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Il l'écoute et il l'interroge[1]. Sur quoi, tout s'empresse à lui répondre. O merveille! Ces voix des choses font une espèce d'accord. Les maximes, les exemples sont éternellement les mêmes. C'est une constance désespérée dans le devoir de durer. L'exemple de la fourmilière sur le sable ébouleux est saisissant. Chaque remontée d'une ouvrière est une tentative cent fois recommencée, un martyre. Et pourtant on n'abandonne point la cité. Jusque dans la nuit on entend les corps qui glissent et qui s'efforcent. Les végétaux donnent la même leçon de constance. A voir le jardin de M. Duhamel, on se demande quelles vertus nouvelles l'homme a apportées avec lui sur la terre. Les grandes lois étaient là avant lui.

Peut-être a-t-il apporté de l'ordre. M. Duhamel ne croit pas du tout que la nature soit ordonnée. Laissée à elle-même, elle ne donnerait que le spectacle de l'anarchie. Un petit nombre d'espèces végétales, les plus rudes et les plus habiles, installeraient leur tyrannie, en étouffant les plus délicates. M. Duhamel n'est pas démagogue. Il déteste l'usurpateur d'en bas, le liseron tenace. En face de cette dictature du prolétariat, il sait le prix d'une juste autorité. Sans elle, le jardin ne tarderait pas à être submergé par la forêt. Il faut défendre contre le nombre l'œuvre de la civilisation. Il faut aussi défendre la foule contre

1. *Fables de mon jardin* (Mercure de France).

sa propre faiblesse, et le peuple contre lui-même. Aux fleurs de la grande allée qui meurent de soif, du moment qu'on ne peut donner de l'eau tous les jours, il vaut mieux n'en donner jamais. Je ne crois pas que cette ascèse soit très électorale. M. Duhamel est devenu réactionnaire comme la sagesse.

Je regrette un peu qu'il ne soit pas sorti de son jardin. Il aurait reconnu partout ce même courage dont les plantes lui ont donné les leçons. Il n'y a rien de si émouvant que les rivières, que le *lifelike behaviour of rivers*, comme dit Davis. Elles prennent toute la charge des matériaux qu'elles sont capables de transporter, et donnent en tout temps leur maximum d'effort. Elles ne se disent pas : demain je serai épuisée et plus faible; gardons-nous une marge de sécurité. Cette basse prudence est inconnue de la nature. Elles en mettent, comme dit le peuple, tant qu'elles peuvent. Si le lendemain elles ont moins de volume d'eau, ou si la pente est plus faible, elles déposent une partie de leur fardeau. Mais, au premier secours qui leur arrive, elles recommencent à creuser le sol et à se charger à limite. De là cette éternelle alternance dans la nature, d'érosions et de remblayages. De là la variété infinie des collines et des plaines. Cette alternance nous raconte autant de travaux interrompus et repris. Fais tout ce que tu peux. Ainsi parle la rivière. Je crois que M. Duhamel aimerait cette morale.

Elle est en somme de même sens que celle qu'il a reçue de la plate-bande et de la haie, de ses amis les chiens, qui ne transigent pas avec la consigne, et de ses amis les hommes eux-mêmes. L'histoire de l'auto dans le fossé est très caractéristique. Les spécialistes s'agitent en vain pour la sortir de là. Un vieux constructeur de chemins de fer coloniaux calcule : neuf cent cinquante kilos; dix hommes en poussant la dégageraient. Mais il a parlé d'une voix douce et fatiguée, à laquelle personne ne prend garde. Un jeune paysan survient. Il a fait le même calcul. « Dix hommes », dit-il; mais sa voix est claire, jeune et joyeuse; les dix hommes sont là, et voilà l'auto sur la route. Le paysan est déjà parti gaiement, sans vouloir s'arrêter à boire un verre de vin. L'histoire peut paraître désabusée. Je la trouve très consolante.

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE

M. Rip : *Le Guéridon Empire*, musique de MM. Maurice Yvain et Claude Pingault (Comédie des Champs-Élysées). — Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*, adaptation de M. Jean Sarment, musique de M. Reynaldo Hahn (Théâtre de la Madeleine, Compagnie Jacques Copeau). — Le « Champion » 1935.

M. Rip est un des maîtres incontestés de la « revue », qui est un genre difficile. Il triomphe dans le « sketch », qu'on peut considérer comme une sorte d'acte bref (souvent entrecoupé de danses et de chants) ou de scène qui se suffit en soi. En outre, il possède l'art de relier les « sketchs » les uns aux autres dans un bon mouvement, d'en varier les couleurs, d'en opposer les tons. Il sait être tour à tour lyrique et satirique, spirituel et bouffon. Il a la mesure dans l'outrance, le goût dans l'excès. Comme écrivain, comme versificateur, sa virtuosité est remarquable.

Voilà bien des qualités, et dont la réunion est infiniment rare. D'où vient donc que *le Guéridon Empire* ne nous a pas tout à fait entraîné, conquis à l'égal de maintes autres œuvres du même auteur? Cela tient, peut-être, à ce qu'ici la fantaisie se déploie autour d'un seul personnage, d'où elle rayonne comme d'un centre. Elle se présente comme les conséquences d'une situation. En un mot, le spectacle est une pièce, avec tout ce qu'une pièce suppose de continuité, d'enchaînement. Il se pourrait que le talent de M. Rip fût plus à l'aise dans les spec-

tacles composés d'une série d'actions brèves et distinctes, sans plus de rapports entre elles que les boules brillantes entre les mains du jongleur.

Enfin, il me semble que le tissu même du style, cette fois, a desservi l'auteur. L'ouvrage contient de nombreux couplets ou morceaux, en vers de mètres variés. Ce sont les meilleurs passages. Mais la partie proprement dramatique de l'action, la partie parlée est écrite en alexandrins. Or, il faut avouer que M. Rip manie l'alexandrin dramatique, l'alexandrin continu avec moins de liberté que les vers courts. Entendons-nous. Il connaît toutes les ressources, voire toutes les malices de la prosodie post-romantique, telle qu'elle s'est épanouie en Edmond Rostand. Mais il n'en sort pas. Il en reproduit fidèlement toutes les coupes. Ici, précisons encore. Je comprends bien que, dans cette fidélité, il entre une grande part de pastiche. Dans *le Guéridon Empire*, il est clair que la forme des tirades, la façon dont certains éléments du vers sont distribués entre deux ou plusieurs répliques, le jeu des rimes forcées, tout cela est parodique. Mais alors, c'est cette intention parodique, par l'imitation continue et comme rigoureuse d'un langage, qui engendre quelque monotonie. La versification d'Edmond Rostand porte sa date aujourd'hui. N'y a-t-il pas danger à user durant toute une soirée, fût-ce dans un dessein parodique, d'une forme qui date?

Un cercle de spirites, en possession d'une formule magique, fait sortir Napoléon d'un guéridon. Les effarements du grand homme, son inadaptation momentanée, sa réadaptation rapide à nos mœurs politiques forment la matière de la pièce. L'auteur est homme de théâtre. Il a le don de renouveler l'intérêt, de placer brusquement ses personnages en des situations inattendues, pleines d'un burlesque réjouissant. Lorsque Napoléon ressuscité fait sa première sortie dans Paris, c'est la Mi-Carême. Son costume lui vaut un succès. Il est flatté, se croit reconnu, attendu de toute la nation. Dans le café où il est entré, arrive un académicien, spécialiste de l'histoire napoléonienne, lequel lie conversation avec lui, et lui démontre qu'il fait erreur sur toutes les circonstances de son propre règne! L'épisode, joué par Edmond Roze en académicien, est du meilleur Rip, parce que, en réalité, c'est un sketch,

Autre sketch : la reine des reines survient, elle est ivre, Napoléon la prend pour la reine de France, s'étonne des libertés de son langage, mais trinque néanmoins avec elle. La folie s'accentue au tableau suivant, qui se déroule au palais de Fontainebleau, où Napoléon rencontre une troupe de comédiens venus pour tourner un film dont le sujet se place au Premier Empire. L'acteur qui doit interpréter le rôle de l'Empereur est absent, on engage Napoléon pour le remplacer, mais lui se croit revenu à l'époque de son règne. Ne voilà-t-il pas le pape devant lui? Le pape, c'est Dorville. On imagine la drôlerie de cette entrée. Mais comment analyser toutes les scènes? J'ai dit la pensée satirique de l'ouvrage, elle apparaît au deuxième acte. Nous retrouvons Napoléon à la caserne; un nommé Poulard lui a remis son livret militaire et il s'est enrôlé à sa place. Le voici simple soldat pour la première fois. Pour la première fois il s'attendrit sur la vie du troupier. Mais il s'apercevra vite que la carrière des armes n'est plus propice aux ambitieux. Il va reconquérir le pouvoir par d'autres voies, les voies modernes : le journalisme, la politique. De chef de parti il deviendra dictateur, jusqu'au jour où le pays, lassé de son autorité, le fera rentrer dans son guéridon.

Cette fantaisie est présentée avec un grand luxe de décors et de costumes. Une foule d'excellents artistes contribuent à l'agrément de la soirée. J'ai cité l'étonnant M. Dorville et M. Edmond Roze. Celui-ci, au surplus, a mis la pièce en scène avec beaucoup d'habileté. C'est M. Louvigny qui joue Napoléon. La jolie mademoiselle Jacqueline Francell mérite une mention spéciale : elle a une voix charmante. La musique, aimable et gaie, est de MM. Maurice Yvain et Claude Pingault.

***

M. Jacques Copeau a toujours eu une dilection particulière pour ceux d'entre les ouvrages de Shakespeare où les souffles du rêve et de la fantaisie circulent à travers les intrigues de la réalité, les imprègnent, les parfument et même les soulèvent au-dessus de terre, leur prêtent, un instant, comme la brise aux feuilles tombées, la grâce aérienne des oiseaux. On peut

dire que, depuis la représentation de *la Nuit des Rois*, au *Vieux-Colombier*, en janvier 1914, il y eut quelque chose de changé, en France, dans l'art théâtral. Combien de beaux efforts, qui obtiennent aujourd'hui l'adhésion d'un public de plus en plus nombreux, ont pris source, il y a vingt-deux ans, dans cette mémorable soirée!

Beaucoup de bruit pour rien, dans l'œuvre de Shakespeare, est une de ces pièces qui tiennent le milieu entre les grands drames et les féeries. L'atmosphère n'y est pas rigoureusement enfermée dans le cadre d'une action tragique, elle n'y est pas non plus ouverte aux vastes horizons libres, aux odeurs de la forêt mouillée. Certes, la poésie entrecroise sa chaîne à la trame des événements, mais c'est une poésie de cour qui cisèle ses concetti sous les lambris d'un palais, déploie sa mascarade dans les ruelles de la vieille ville, ou poursuit son jeu courtois sur les escaliers de marbre, à l'ombre des ifs taillés.

Ce qui nous semble ici évasion est, au contraire, peinture à peine transposée d'une époque où les délicatesses du langage, l'extrême raffinement des manières s'alliaient fort bien et comme naturellement à la violence, à la brutalité. Les langues sont expertes au madrigal, les corps, ployés aux révérences, mais les doigts, prompts aussi à se crisper sur les pommeaux des dagues. Les idoles de l'honneur hantent tous les carrefours des âmes, et ce n'est pas trop de cette armée de préjugés pour maintenir dans les bornes des apparences polies ces tempéraments furieux. C'est le temps où les gentilshommes portent les couleurs de leurs belles, où les exploits guerriers n'ont tout leur prix que s'ils sont matière à précieuse faconde entre les parois nattées, dans les chambres des dames, le temps enfin des chevaliers. Mais d'une chevalerie déjà cinq et six fois séculaire et par conséquent déclinante, codifiée, alambiquée, où le défi s'aiguise en pointes, où la bravoure est sans éclat si elle est sans esprit. La parole donnée garde, en quelques cœurs purs, une valeur de sacrement, mais la trahison, la noirceur, la canaillerie abondent. L'amour est galant, et c'est encore heureux qu'il le soit, car, s'il n'avait pas ce frein de la galanterie, il se précipiterait sur la pente abrupte où le sang l'entraîne. Les baisers mêmes ne viendraient qu'après l'expansion de la première fougue. Et beaucoup de femmes en ceci sont alors semblables

aux hommes. Elles aussi ont bien besoin, pour se modérer, que l'obligation d'user de paroles choisies les rappelle sinon à leur devoir, du moins à quelque bienséance. Sans doute, il y a des parangons de pureté. Le déchaînement est si général que ces lis sont d'autant plus admirés. Et les vierges ne sont pas vierges à demi. Cependant il est curieux de voir avec quelle facilité un fiancé très épris accueille un ignoble soupçon jeté sur la vertu de celle qu'il aime. Qu'une jeune fille comme Héro, qui a tous les traits de l'innocence et tous les dehors d'une éducation parfaite, puisse recevoir nuitamment dans son lit, comme une chambrière dévergondée, les écuyers de bas étage, cela ne semble point à Claudio, qui doit l'épouser le lendemain, si extraordinaire. Il demande seulement que don Juan, l'accusateur, fasse la preuve de l'infamie. Et le prince d'Aragon, qui assiste à l'entretien, n'est pas tellement surpris non plus. Il est vrai qu'il dit d'abord : « Je n'en crois rien », mais aussitôt après : « C'est fâcheux! quelle triste fin de journée! » Ainsi l'on passe brusquement de l'adoration au sarcasme. Celle dont aucune neige n'eût pu, l'instant d'auparavant, égaler la blancheur, n'est plus qu'une horrible catin.

Dans une société où la débauche est si courante, que font les filles fières, pour peu qu'elles soient douées de malice? Elles s'environnent d'étincelles, lancent des flèches à tous les hommes et en particulier à celui dont le visage les émeut. Ainsi fait Béatrice, dès qu'apparaît Bénédict. Et que fait un garçon tendre qui a réputation de hardiesse et doit soutenir sa renommée? Que fait un jeune cavalier qui craint de montrer sous ses airs joyeux une propension à la mélancolie? Il fait ce que fait Bénédict, surtout quand Béatrice est en vue. Les mots piquants volent à travers l'espace, les métaphores barbelées. Et comme tous les deux s'échauffent à ce jeu, ils s'imaginent naïvement n'être qu'objet de répulsion l'un pour l'autre. Peut-être même en viendraient-ils sincèrement à se haïr, si cette guerre d'escarmouches durait, car quelque poison, parfois, reste dans les blessures. Heureusement c'est une petite cour d'amour que le palais du bon Léonato, gouverneur de Messine. Et le prince d'Aragon, qui est l'hôte de cet excellent vieillard, et Claudio, gentilhomme de Florence, et tous les seigneurs qui se trouvent là (sauf le traître, l'envieux don Juan, le frère

bâtard du prince) tous sont rompus aux ruses et stratagèmes de la passion courtoise. Se promenant par un beau jour sur les terrasses des jardins qu'ombragent les hautes cimes des cyprès, ils feindront de parler entre eux, en grand secret, de la tendresse inavouée que Béatrice nourrit pour Bénédict, puis de l'inclination cachée de Bénédict pour Béatrice, et cela de manière à être entendus successivement de la jeune fille et du jeune homme.

Cette « journée », que Jacques Copeau a mis en scène avec un art exquis est le plus rare moment de la soirée. Les plans divers du décor permettent un libre jeu qui communique à la feinte dont les amoureux sont dupes à tour de rôle un air de naturel et d'insouciante flânerie. Les grâces du tableau, ses balancements symétriques n'ont pas la gratuité d'une simple image picturale; ils rendent le dialogue plus clair, en faisant de chaque réplique une figure visible. Le mouvement soutient le texte, en souligne les passages essentiels, bref prend un sens psychologique. En cela consiste la véritable mise en scène, celle-là même que Jacques Copeau, dès ses débuts, opposait à la fausse, qui n'est que déploiement pour l'œil, « grand spectacle », parade, esthétique d'Opéra.

Donc, Bénédict et Béatrice ont mordu à l'appât, et les voici enferrés. Dès leur première rencontre, ils se voient d'un regard nouveau. Ici une remarque très fine. Intérieurement, chacun des deux plaint l'autre d'aimer sans oser le dire, de lutter contre son entraînement. Cette tendre pitié donne à chacun le sentiment de sa propre supériorité. Dès lors, la vanité est sauve et tout devient aisé; la passion, dans les cœurs, se déchaîne; bientôt, elle laissera tomber son masque. Une nuance d'ironie est constamment sensible chez l'auteur, tout au long de cette peinture. Non seulement le cas de Bénédict et de Béatrice est un perpétuel sujet d'amusement pour les familiers du prince d'Aragon et pour le brave vieux sire Léonato, mais Shakespeare lui-même se divertit aux chassés-croisés de la psychologie amoureuse, à son escrime, à ses simulations, toutes vaines défenses contre le désir, contre le vœu de la nature, plus fort que la pudeur et la volonté. Cependant Béatrice et Bénédict n'abandonneront tout à fait le ton du badinage que lorsque Héro sera faussement accusée. Là encore le trait est d'une justesse pro-

fonde. La gravité de la situation nouvelle ne laisse plus aucune place à l'esprit. Elle pousse Béatrice à avouer, dans un transport d'indignation, le secret le plus obscur de son âme (de son corps aussi peut-être), la souffrance qui est l'explication de son humeur maligne : à savoir le regret qu'elle a de ne pas être un garçon. Oh! comme alors elle vengerait l'offense faite à sa cousine! Mais Bénédict n'est-il pas là? Il s'offre à provoquer Claudio. Sur cet accord, les deux amoureux réconciliés échangent leurs promesses.

Du point de vue strictement dramatique, il est très évident que la pièce pâtit de son manque d'unité. C'est toujours un défaut quand l'intérêt se concentre sur des personnages épisodiques, j'entends qui ne sont absolument pas nécessaires à l'action principale. Celle-ci a pour protagonistes Héro et Claudio, mais ces deux-là nous sont indifférents. Seuls nous captivent Béatrice et Bénédict. Malheureusement, leur aventure n'est qu'une jolie guirlande au fronton du drame central. De là des alternatives de rêverie prestigieuse et de rêverie un peu somnolente. L'inégalité d'intérêt tient en outre à ceci : l'histoire de Claudio et de Héro porte la date de l'époque; l'histoire de Bénédict et de Béatrice a la marque de l'éternité. La disparate est fâcheuse. Peut-être, au temps de Shakespeare, les préférences du public allaient-elles au drame de l'innocence accusée, lequel nous touche aujourd'hui si peu qu'il nous semble, par instants, côtoyer le mélodrame ou friser la parodie.

L'adaptation de M. Jean Sarment n'est en rien responsable de ces flottements. Sa langue a le mérite d'être littéraire sans être livresque. Au surplus, par d'heureux déplacements dans l'ordre des scènes, elle résout le problème ardu qui consistait à éclairer un texte particulièrement difficile. C'est une réussite qui fait grand honneur à l'écrivain.

Les scènes populaires n'ont pas été très bien comprises. Elles sont pourtant excellentes. Mais c'est à croire que le public des théâtres ignore complètement le peuple. Il prend pour des intermèdes comiques (et se refuse alors à les trouver comiques) des tableaux dont la saveur est dans la vérité. Ou bien, il s'imagine que ce sont là des scènes d'un humour spécifiquement anglais, alors que ce qui me frappe, au contraire,

c'est combien la connaissance que Shakespeare avait des gens du peuple garde, après plus de trois siècles et malgré le progrès des « lumières », une valeur universelle et une fraîcheur quasi intacte. Qui ne goûte pas le dialogue des gens du guet n'a jamais dormi dans une chambrée. Qui ne reconnaît pas Dogberry le constable, n'a jamais eu affaire à un caporal en colère, à un garde champêtre échauffé, à un brigadier de gendarmerie bouffi de suffisance et gonflé de pédantisme.

Une délicieuse musique de M. Reynaldo Hahn résonne par intervalles. Les décors et les costumes de M. André Barsacq sont très beaux. Mais l'interprétation s'est montrée inférieure à ce qu'on attendait. Comme on l'a beaucoup dit, je juge inutile d'insister sur ce point. Je louerai seulement M. Boverio, en Donato.

Tant que M. Jacques Copeau n'aura pas sa troupe, tant qu'il sera réduit à improviser des spectacles, à utiliser pour le mieux des éléments disponibles dans l'occasion et rassemblés à la hâte, il ne pourra échapper entièrement à ces hasards, quelque soin qu'il apporte à la mise au point d'une représentation. C'est pourquoi il est urgent que ce maître ait enfin son théâtre. On nous assure qu'il s'installera bientôt à la porte Saint-Martin. Nous faisons des vœux pour que le projet se réalise. Nous croyons savoir que M. Maurice Lehmann, personnellement, le souhaite, et nous l'en félicitons.

***

Le « Champion » 1935 a paru. J'appelle ainsi familièrement, comme c'est aujourd'hui l'usage dans le monde du théâtre, le répertoire monumental que notre ami Édouard Champion consacre à l'activité de la maison de Molière durant l'année 1935[1]. Qualité du papier, beauté de la typographie, choix délicat des gravures, exactitude minutieuse de la documentation, clarté de la composition, rigueur des chiffres, fami-

1. « *La Comédie française*, année 1935 », un fort volume in-8° raisin de XX-408 pages, avec de nombreuses illustrations (Stock, éditeur). Du même auteur, chez le même éditeur : « *La Comédie française*, 1er janvier 1927-31 décembre 1932 » un volume, et « *La Comédie française*, années 1933-1934 », un volume, ouvrages qui font suite à ceux de Joannidès.

liarité charmante et pétulante du style, sérieux du dessein, solidité du fond, que ne louerai-je pas dans ce livre! Peut-être se souvient-on que l'an dernier, quand parut le tome précédent, j'avais, connaissant « mon Édouard », laissé entrevoir ici-même, qu'il se pourrait bien que l'auteur eût mis quelque malice à dresser une antithèse formidable entre l'énormité, le faste du « mémorial », d'une part, et, d'autre part, la minceur, la pauvreté des résultats obtenus par la troupe des Comédiens français, soit que celle-ci eût tenté quelque « sortie » hors des colonnades du péristyle, soit qu'elle eût résisté jusque — ou par delà — la mort dans ses murailles solennelles. Aujourd'hui, le ton est différent. Certes l'historiographe persiste à défendre l'honneur de l'antique fondation contre les attaques en ordre dispersé des journalistes censément malveillants. Et j'ajoute que cette attitude est sincère, donc respectable et sympathique. L'homme de cœur qu'est Édouard Champion s'est attaché à la vieille forteresse, et non moins, sans doute, à la garnison, ainsi qu'aux glorieux souvenirs qui hantent les couloirs, détours, circonvallations et réduits, ornés de bustes aux yeux blancs. Mais prenez garde! L'hommage une fois rendu aux étendards déchirés, reliques des anciennes batailles, le défenseur pieux démasque ses batteries, et le voilà qui vous ouvre sur la maison un de ces feux roulants, je ne vous dis que ça! C'est un bombardement ininterrompu de projets, de réformes urgentes, d'innovations indispensables. Tir très bien réglé, d'ailleurs. Tous les points vulnérables ont été repérés. Il reste à faire ceci, il reste à faire cela! J'ai compté vingt-deux paragraphes qui commencent par ces mots explosifs : « il reste à ... » Cependant, les munitions d'Édouard ne sont pas épuisées. « Il reste à accomplir, dit-il en terminant, bien d'autres choses encore. » Bref, le pilonnage achevé, on ne voit plus pierre sur pierre de la vénérable institution. Mais on entrevoit ce que pourrait être une *Comédie* rénovée...

Je n'ai voulu, pour aujourd'hui, que signaler cette offensive de grand style. Les suggestions d'Édouard Champion sont des plus intéressantes. J'y reviendrai.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

Dans l'atelier de Carpeaux. — Plus d'un demi-siècle après sa mort, il est rare de trouver l'atelier d'un grand artiste à peine modifié et tout rempli encore des manifestations les plus marquantes du génie, sur une période qui embrasse la partie la plus brillante d'une existence quasi éphémère. Carpeaux n'avait, en effet, que quarante-huit ans, lorsqu'il mourut, j'allais ajouter *enfin*, tant l'agonie fut douloureuse et prolongée.

Les plâtres originaux des bustes de femmes demeurés sur des stèles fixent, avec plus de grâce qu'aucun portraitiste de l'époque ne l'a marqué, — ceci devrait être souligné comme l'un des traits les plus certains des dons de Carpeaux, — l'élégance de quelques dames du Second Empire, de la duchesse de Mouchy, née Murat, à cette aïeule souriante, dont on devine la blancheur des bandeaux vaporeux, la marquise de la Valette, dont les nombreux rangs de perles ajoutent une sorte de majesté au fin visage.

L'artiste évoque la race et la grâce passées avec une vivacité, une délicatesse, des qualités d'observation, uue science qui apparaissent au modelé des oreilles, à l'aspiration de la narine qui se redresse, si l'on peut dire, en respirant. Par le doux renflement de la paupière inférieure, il adoucit l'expression de la prunelle profondément creusée dans la pâte; il donne ainsi moins de pesanteur et de fixité aux songes des bustes. Nous croyons retrouver Donatello sous le pastel de Perronneau.

Carpeaux — ce compatriote valenciennois de Watteau — eût peut-être été aussi grand peintre que sculpteur. C'est, en tous cas, un de ces derniers dessinateurs constants, qui dissimulaient leurs croquis dans la paume creusée de leur main. Celui-ci a laissé ainsi des ébauches fugitives de bals aux Tuileries, exécutés dans le fond de son chapeau à claque. La large carrure, le dos arrondi de l'Empereur, la grâce majestueuse de l'impératrice Eugénie, les épaules tombantes, le long col, sont saisis avec une vérité que la main fugitive fixe précieusement, à la seconde où l'œil en recueille l'essentiel.

J'ai vu chez M. Léon Fould[1], en son vivant, des carnets de croquis de Saint-Aubin, que cet homme de goût gardait dans un tiroir de bureau et qu'il nous tendait à feuilleter, comme l'eût peut-être fait Saint-Aubin lui-même. Certains catalogues de ventes du XVIIIe siècle étaient illustrés ainsi, dans les marges, le jour même des enchères, non seulement d'un croquis des tableaux mis en vente, mais avec la silhouette de certains visiteurs. Un incendie, surprenant de vérité, plus peut-être qu'un *instantané* de nos appareils photographiques d'aujourd'hui, m'est resté dans la mémoire.

Le souvenir de ces croquis de Saint-Aubin, de ces gammes quotidiennes par lesquelles il s'entretenait dans son art, me revient à l'esprit, en feuilletant les carnets intimes de Carpeaux.

Sa propre fille, madame Clément-Carpeaux, a bien voulu les retirer du coffre-fort où ils sont à l'abri, le vieux coffre-fort dans lequel Carpeaux lui-même les conservait, au rez-de-chaussée de l'hôtel du boulevard Exelmans, qui fut à la fin de sa vie l'atelier du sculpteur.

Le premier de ces carnets se trouve être celui dans lequel, jour après jour, presque heure par heure, J.-B. Carpeaux fixe les phases de ses fiançailles avec mademoiselle de Montfort, le premier entretien, puis le premier baiser devant la cheminée. Nous sommes au temps qui prélude au naturalisme, à la genèse des Rougon-Macquart, *Madame Bovary* a été condamnée onze ans plus tôt, la vitalité de Carpeaux le porte à ne rien travestir, autant que l'y portent les courants intellectuels de son époque — mais, comme il sait créer le mystère

1. Mort il y a quelques années, père de M. Eugène Fould et de la vicomtesse de Nantois.

et lui donner de noblesse, dégager le charme éternel de ces premières étreintes, les plis d'une robe, l'inclinaison d'une tête de femme sur l'épaule de celui auquel elle va confier sa vie!

Toute la période des fiançailles de J.-B. Carpeaux, alors âgé de quarante-deux ans, avec mademoiselle Amélie de Montfort, fille du général, vicomte de Montfort, est racontée là comme dans les strophes d'un poème. Le mariage a lieu. De quel œil l'époux surveille la jeune femme! Parfois, son imagination surmonte le réel, le survole, anticipe sur les événements; parfois, elle les lui suggère, non seulement tels qu'ils se déroulent, mais en leur prêtant un accompagnement de comparses utiles et décoratifs, peut-être exact et qui prennent place aussitôt, grâce à la sensibilité, à l'émotion de l'artiste, dans la lignée des maîtres passés. La série des croquis de l'accouchement du premier enfant est d'un naturalisme surprenant, nous y voyons l'enfant et la mère ne faisant qu'un, encore, mais le sens de la poésie éternelle de toutes choses, ici-bas, l'ennoblit. Une esquisse peinte exécutée ensuite, d'après certains croquis et de mémoire évoque dans les gris d'Eugène Carrière, les premiers Vénitiens et Fragonard, à la fois, par des détails qu'on ne saurait qu'imparfaitement exprimer, mais qui environnaient avec simplicité les petits événements, de saintes femmes ou de muses, lorsque, autrefois, un peintre s'avisait de les transcrire.

Carpeaux, qui a le sens de l'élégance et de la grâce, comme l'avait Watteau, ce fils d'un couvreur de Valenciennes, Carpeaux qui pétrit la glaise pour ne créer que des formes de la plus gracieuse légèreté, nourrit une admiration passionnée pour le génie qui semble le plus opposé au sien, Michel-Ange.

Un croquis, un très beau dessin accroché dans la petite pièce voisine de l'atelier, représente la Vierge tenant le corps du Christ détaché de la croix, une œuvre inachevée, ébauchée, de Michel-Ange, qui se trouve dans une étroite chapelle de Palestrina, à quarante kilomètres de Rome et que je suis allée voir, au mois d'octobre dernier. Je la reconnais aussitôt. Sur l'original de Michel-Ange la Vierge est à peine dégrossie, elle demeure au second plan avec l'apparence d'une matérialisation plus que de la réalité. Elle émerge des ombres, tandis

que le torse du Christ et les cuisses ont été travaillés dans le bloc, avec cette fièvre et aussi cet attachement pour le réel, cet amour pour l'anatomie humaine qui donne, dans le grandiose même, cette vie brûlante aux masses froides et figées dans lesquelles Michel-Ange prolonge ou crée, tour à tour, leur part d'éternité à des héros, des esclaves et des dieux.

Dans cette petite pièce du boulevard Exelmans, se trouvent également les dernières études, je n'ose écrire les *portraits*, que Carpeaux peignit de lui-même devant le miroir, pendant les mois qui précédèrent sa mort. Sur la dernière de ces ébauches, trois semaines avant la fin, la bouche est ouverte, dans l'ombre, comme pour laisser échapper un râle.

Sur la toile que peignit Titien, à la veille d'atteindre à un siècle d'existence, et qui, demeurée incomplète, fut achevée par Palma, et qui est à Venise, — près du corps du Christ mort étendu, là aussi, sur les genoux de la Vierge, Madeleine, la bouche grande ouverte, clame sa douleur aux siècles à venir. Elle est vêtue d'un velours vert splendide.

La toile sur laquelle Carpeaux, avide de saisir tout ce qui est manifestation de la vie, a fixé le râle de son agonie, est également dans une tonalité verdâtre. C'est un document précieux, mais sur lequel le regard n'ose demeurer trop longtemps fixé, comme s'il y devait saisir ce que la nature interdit à l'homme de considérer, s'il veut garder la force de continuer de vivre.

Mais nous ne saurions demeurer longtemps dans cette atmosphère de mort, nous revenons parmi ceux auxquels le sculpteur a donné le privilège de survivre à leur destinée. Ils ont d'ailleurs à moitié cessé d'être eux-mêmes, ils ne sont plus mademoiselle Fiocre, la svelte et radieuse étoile de l'Opéra, ni madame de Marçay, ni madame de Mouchy, ni Charles Garnier, ni Alexandre Dumas fils, ni le génie de la Danse à qui Carpeaux a donné le masque de la princesse Hélène Racowitza : ils sont un Carpeaux, d'abord. Dieu les avait créés, mais, la mort venue, leur image terrestre est l'œuvre de Carpeaux. Lorsque nous nous trouvons au milieu de ce cénacle, il est vivant.

La fille de Carpeaux, cependant, d'une voix douce, avec des

manières exquises, nous fait les honneurs de l'habitation sur laquelle le XXe siècle passe, après que le XIXe s'est achevé, sans que rien y ait changé, ni le canapé à médaillons, dont le bois est orné d'une débauche d'arabesques, ni les meubles, ni les reliques de madame Carpeaux, née Montfort, au premier étage, les coquillages dont elle avait le goût passionné, les coquilles nacrées des mers chaudes, roses et vertes, changeantes, aux reflets que prend la mer scintillante, à l'heure du couchant. L'ombre de Tahiti et de ses femmes telles que Gauguin les a peintes, le teint bistre et citron, les cheveux obscurs et plats, la lèvre épaisse, déjà asiatique, donne plus de relief, semble-t-il, à la *Flore*, qui est au centre de l'avant-dernier étage du Pavillon des Tuileries qui fait face au Pont-Royal et que les passants ne sauraient découvrir. Monsieur et madame Clément-Carpeaux ont incorporé un moulage original de la *Flore* dans le mur sur une terrasse vitrée, auprès d'une petite pièce de repos voisine de la salle à manger. Quelques arbustes l'environnent. Ainsi, à hauteur des yeux, de l'autre côté du vitrage, la Flore apparaît dans toute sa printanière joie de vivre, sa jeunesse, sa grâce de fille du peuple que le talent du sculpteur a placée dans cet Olympe où sont admis les modèles de Rubens et de Watteau, de Tiepolo et de Titien, et de bien d'autres, auxquels nous retrouverions le sourire de Prud'hon, la fossette de Fragonard et la magnificence enivrée de Véronèse.

« L'art n'a pas de patrie » est une formule d'une bien vulgaire stupidité. Ce qu'il serait préférable de dire, c'est que *l'œuvre d'art n'a pas de patrie*, ou plutôt, que, dans le domaine artistique, le *collectionneur*, l'*amateur n'ont pas de patrie*. Pourtant, comme nous sommes plus émus par les Vénitiens à Venise qu'à Londres, par Franz Hals à Harlem qu'à Rome, par Rembrandt à Amsterdam ou par Vélasquez au Prado, que si nous avions encore le cœur à tenter de voir leurs œuvres à l'*Ermitage*. Carpeaux, comme Chardin, comme Houdon, comme Robert, est essentiellement français. Voilà pourquoi nous les préférons, peut-être, — chez nous. Un Perronneau apporte dans un intérieur de chez nous deux siècles de noblesse familiale, d'élégance bourgeoise, de bonne chair, de gilets roses et de jabots de dentelle.

Ainsi, d'un buste de Carpeaux. Il pourrait représenter exactement l'aïeule qu'on aimerait avoir eue. Il y a des affinités spontanées. Le XVIIIe siècle prouve précisément par sa vogue tout ce dont nous lui sommes redevables encore et qui persiste.

Madame Louise Clément-Carpeaux vient d'écrire un important ouvrage : *La Vérité sur l'Œuvre et la Vie de J.-B. Carpeaux.* Ce sont ces deux volumes qui m'ont amené chez elle. Je voudrais que ceux qui les liront y goûtent la mélancolie de ces existences qui passent pour brillantes, parce que l'œuvre créée est *brillante,* en effet. Mais plus l'œuvre est lumineuse, plus il semble que le destin veuille plonger l'artiste dans la douleur, la maladie, les souffrances, comme pour faire de son agonie une gerbe qui soit à l'humanité plus souriante et d'un parfum plus enivrant et plus tenace.

***

Fastes. — Un homme disparaît, subitement, que je ne me souviens pas d'avoir jamais aperçu, mais dont le nom semble bien marquer une époque, il y a dix ou douze ans... Cependant on a si vite tort, aux yeux des gens qui restent, si l'on s'avise de quelque franchise sur ceux qui s'en vont, qu'il vaudrait mieux n'en pas parler. Mais, alors, l'essentiel s'en évapore aussitôt. Et puis, les familiers qui déplorent le plus bruyamment leur perte, ne se privaient guère, pourtant, de les accabler, vivants. Ce sont leurs racontars qui ont créé les légendes dont est fait, avec l'actualité, le semblant de durée de ces no ms éphémères... Mais je devrais interrompre ces lignes, sans doute, car les vivants nous donnent tort, presque toujours, d'oser regarder en face les morts récents. La bienséance propose de les louer sans réserves. L'oubli vient en effet, plus promptement.

S'il s'agit d'une personnalité importante, si quelque grand talent disparaît, l'avenir est là pour apporter plus ou moins de sévérité, de justice, d'indifférence ou d'hommages, dans ses jugements, selon les préférences de ces esprits chaleureux qui s'avisent de découvrir les génies méconnus ou de restituer à ceux qui reçurent les rayons de la gloire, des clartés qui menaçaient de s'assombrir.

Il ne s'agit, cette fois, que d'un couturier. Son nom revenait souvent, avec affectation et abus, vers les années 1926-1930, dans la conversation des femmes. Toutes reconnaissaient, pourtant, sans exception, qu'il n'avait jamais rien découvert, n'innovait pas, ne dirigeait pas un mouvement, mais le suivait, ce qui serait, si l'on veut, une manière aussi de donner force et impulsion à des tendances nouvelles.

Mais, s'il n'y avait eu pour que l'on pût encore parler d'un couturier, quinze jours après sa fin, que ces raisons, nous ne parlerions certainement pas de celui-ci, qui ne comptait, précisément, que parce qu'il n'innovait pas et parce que les raisons pour lesquelles les femmes parlaient de lui demeuraient presque toujours étrangères à la couture. Sauf ces quelques détails de toilette qu'elles échangent parfois, dans lesquels entrent des combinaisons de mots apparemment créés pour ne pas avancer de paire, comme *crêpe-marocain* ou des inventions fugitives, déroutantes, adoptées avec enthousiasme, portées à satiété et soudain oubliées, — d'un jour à l'autre.

Les repas qu'il offrait, entretenaient la conversation sur le nom de ce couturier, mais moins pour le menu que pour les convives. L'aristocratie italienne avait donné le branle. Quelques Français, incapables de garder un soir la maison et que rongent toutes sortes de curiosités, suivirent, — toujours les mêmes, d'ailleurs.

Le nombre de femmes de tous rangs, à Paris, que dévore l'illusion d'obtenir une robe ou ne serait-ce qu'une écharpe, sans bourse délier, dépasse de beaucoup ce qu'on peut penser! C'est un tribut qu'elles considèrent comme leur étant dû. Elles y goûtent une sensation comparable à celle que leur procure ce qui est défendu, ce qui n'est pas exactement ce qui devrait être, ce qui peut passer, après tout, moins pour un hommage à ce qu'elles exercent autour d'elles d'influence ou le goût, qu'une créance accordée à leur jeunesse et leur beauté.

Je crois que cet homme, assez bel homme, disait-on, jouait à la fois de ce qu'il offrait et de la manière dont il l'offrait. Des ministres — qui n'étaient pas que de l'Intérieur, dînaient à sa table, ce qui n'a rien de surprenant, pensez-vous, mais encore ces altesses, non précisément de rang, mais de bluff

élégant, qui se croient des droits à tout, à peu près, du haut en bas de l'échelle, pour le prestige qu'elles s'accordent grâce à une naissance parfois entachée et qui n'en impose plus, on le sait, qu'aux seuls hommes avec lesquels il ne leur soit vraiment pas permis encore d'ébaucher de relations : les maîtres d'hôtels et le petit personnel des restaurants ou des magasins.

Chez les bons intermédiaires, les vins des meilleures années étaient retenus par le couturier. Sa maison — qui n'était, d'ailleurs, que louée — était décorée par Bramante l'aîné et meublée par Jacob le jeune. Il possédait sur quelque plage à la mode et internationale, ce lot obligatoire de patio, cyprès, d'auvents de tuiles, de chemins dallés, de bassinets et de jeux d'eau qui créent le luxe, — hélas! — dans les faux paysages.

Il invitait par l'entremise d'employés armoriés. Les chroniques racontaient les mots des ministres, énuméraient les quarts et les douzièmes de princesses et de *ladies* et de *contessine* qui animaient de leur présence des bals de plein vent. La société d'après-guerre et d'avant-crise ne s'est jamais montrée aussi mêlée et certaine classe ne parut si bien déclassée que là.

Des fêtes se succédaient, à Paris, pour lesquelles les murs étaient tendus, dit-on, de paillons imitant les diamants; d'autres soupers changeaient en jungle le jardin, avec lots accrochés aux troncs des palmiers de carton, car il faut des lots et du champagne pour attirer à ces fêtes dites « élégantes », le dessus d'un panier où l'on trouve, à la vérité, de tout et même rien.

Des vendeuses occasionnelles, des courtières qui se disaient bénévoles, des rabatteuses dînant d'un cocktail et des danseurs aux cheveux luisants, propageaient les qualités de cet homme qui, sans doute, les possédaient et même d'autres, probablement plus solides, et dont personne ne parlait. Mais ce sont les gens qui le prônaient si fort, — les lèvres encore humides de son champagne, — qui en détournaient, — et, aussi, ce faste épais, dans lequel on voyait se gaver les débris de cinq royaumes, de deux républiques sud-américaines, et je néglige la nôtre.

Il était touchant d'entendre plaider Argante et Junie, —

toutes biseautées, du front aux souliers, des présents de cet Emir de l'Ourlet, — pour justifier ce luxe.

L'imagination d'autres couturiers s'employait à renouveler la mode pendant ce temps, et non les menus et les surprises d'un dîner. Car il est dans ce domaine des femmes probes, courageuses, discrètes, nobles, abeilles de race qui n'échappent ni à leurs responsabilités ni à leur devoir et auxquelles Paris doit encore quelque rayonnement.

Depuis plusieurs années, les invitées : Argante et Junie, les quarts de sérénissimes et les *bellissimes* de seconde zone, demeuraient muettes — et pour cause. Elles n'étaient plus conviées.

Le héros de ces fêtes sans cohésion, ce Barras du Chiffon, sous les yeux de qui se coudoyaient, comme au Luxembourg, pendant le Directoire, ceux qui ont tout perdu et ceux qui ont tout à gagner — meurt à moins de cinquante ans. Les hôtes brillants, la clientèle sans provision, les demi-altesses cosmopolites, les vendeurs titrés et transalpins s'étaient évanouis. Seules, les dettes sans doute — dont tout le monde parlait à tort et à travers, — étaient restées.

Et c'est à l'instant où cet homme actif et dispendieux s'en allait monter une maison à Londres et avait, selon la formule consacrée, *pris des arrangements* avec ses créanciers, qu'il meurt, regretté, assure-t-on, même des gens qu'il n'invitait plus, ce qui est certes, la preuve de qualités et de défauts éclatants, dont le moindre de ces derniers était la frivole humiliation, — ce qui fait sourire, — de n'être pas un Médicis ou, à défaut, un financier,... mais un monsieur dans la Couture.

***

Un quart d'heure avec la plus jolie femme du monde. — Les travaux importants que le musée du Louvre a entrepris dans différentes parties du rez-de-chaussée de l'immense palais, afin de mettre en valeur, selon quelque chronologie, certaines pièces de sculpture exceptionnelles, ont contraint les organisateurs à déplacer provisoirement la Vénus de Milo. Elle a quitté le large fond, pauvrement baigné de ce demi-

jour, dans lequel nous l'avons toujours connue, à l'extrémité de la galerie qui commence sous le grand escalier menant à la Samothrace.

Pour ne point la retrancher du nombre des attractions du Musée du Louvre, on l'a placée, auprès de la clôture qui ferme la galerie en voie de transformation, à quatre mètres d'une fenêtre, à laquelle elle fait face, ce qui est une occasion exceptionnelle de la bien voir, enfin — et de près.

Une banquette est placée sous la fenêtre. C'est là que, deux fois déjà, comme membre des *Amis du Louvre*, je suis allé passer gratuitement quelques instants avec la femme que le monde moderne a le plus chantée, gravée et photographiée, en cent ans.

Nos contemporains se précipitent au-devant de n'importe quel sosie de Greta Garbo. Mais viendraient-ils encore admirer, avec le même trouble profond, la sachant offerte en pleine clarté printanière, une œuvre que, — depuis sa mise au jour, en 1820, hors de la terre rouge de l'île de Milo, où longtemps elle dormit, — les peuples faisaient caravane pour venir contempler dans une galerie de rez-de-chaussée, presque une cave.

Trouver ce chef-d'œuvre de l'univers envié, dans une sorte d'abri de chantier où personne sans doute ne s'aviserait de l'aller découvrir, si familièrement, dans ce jour d'après-midi frais et mobile, au ciel légèrement nué, passagèrement bleu, quelle subite ivresse! Des reflets de lumière blonde vibrent sur celle qui est comme la maîtresse du logis nous laissant pénétrer dans un cabinet de toilette improvisé, au sortir du bain. Nous lui découvrons des perfections délicates, que les pénombres de jadis ne nous avaient jamais permis d'atteindre et d'apprécier.

Je suis revenu la voir, deux fois, déjà. C'est pour quelques semaines beaucoup moins une déesse qu'une vivante. Elle perd de la photographie majestueuse, de la carte-postale multipliée à tant d'exemplaires que nul n'en voit plus que le prestige officiel, quelque chose comme le rôle *d'antique-national type*, l'équivalent de ce que serait, pour certains, un milliard en lingots d'or placé dans une vitrine. Aux yeux de peuplades de touristes ou de simples visiteurs, la Vénus offerte à

Louis XVIII par notre ambassadeur, M. de Rivière, n'est que la statue la plus *chère* du monde, une sorte de phénomène de perfection, auquel le commun et même l'exquis des voyageurs vient apporter le tribut d'une admiration de commande, comme à l'incarnation du chef-d'œuvre de marbre antique, le plus hautement évalué de ceux que détiennent les Français.

Pendant la longue période d'enfouissement, la terre de l'île grecque a nuancé le marbre d'une coloration légère, qui le fait vivre encore semble-t-il. L'ensemble du buste que, (si éprises de maigreur), trop peu de femmes, aujourd'hui, consentiraient de réincarner, perd de son importance; dévêtu de ses lourdes pénombres, il s'affine devant la lumière, sur le fond clair improvisé derrière lui avec du papier bulle collé sur un châssis.

Usée par le temps, plus que le corps, la draperie qui dissimule les jambes, donne à ce torse impeccable, à cette merveilleuse poitrine, une apparence de réalité. L'étoffe est redevenue poussière, presque nuage, ce n'est plus qu'une gaine indéfinissable à la perfection du corps.

Je ne me suis arraché à ma banquette solitaire que parce que le jour allait perdre en tombant ces délicatesses radieuses dont le marbre était vêtu. A quelques reprises, je fus interrompu dans ces repos enchantés par l'apparition de visiteurs qui reculèrent aussitôt, en voyant la galerie fermée par une grosse toile et qui apercevant la Vénus de Milo de profil et de si près, ne la reconnaissaient plus, et, Dieu merci! s'éloignèrent, — à l'instant.

***

Pendant la semaine de Bonté. — Je vois, au pied d'une cathédrale dont la façade et les tours se perdent dans le ciel, un portail ouvert. J'entre. Des flammes luisent à des brasiers de cires environnant l'autel. Un vaste espace demeure vide vers le transept de droite et dans le chœur. Le désordre semble causé par le passage du Destin; la main de l'homme n'en a rien composé.

Un chœur de voix s'élève, ample, aérien, qui annonce « la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous la racontent les quatre évangélistes. » Les voix se sont élevées

avec l'impulsion légère de la première fumée d'une éruption, au-dessus d'un volcan.

Une sorte d'archange drapé, les cheveux lourds, s'avance à grands pas des profondeurs du transept de droite. Il a les pieds nus dans des sandales poussiéreuses et semble porté en avant par le chœur invisible. On devine qu'il va traverser sans jamais prendre de repos des continents, tenant à la main son haut bâton terminé par une croix faite de deux fragments de branches.

Il raconte que « le soir de la veille du Sabbat, Marie-Madeleine et les autres Maries et Salomé et Jeanne et quelques saintes femmes, qui étaient venues de Galilée avec Jésus, achetèrent des aromates pour aller embaumer Jésus. Mais elles restèrent au repos durant le Sabbat, selon la Loi. Le lendemain, avant que les ténèbres fussent dissipées, elles allèrent au sépulcre, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre. Un ange du Seigneur descendit du ciel et s'avançant il roula la pierre où il était assis dessus. Son visage était comme l'éclair et son vêtement comme la neige. Les gardes terrifiés eurent peur de lui et ils étaient comme s'ils étaient morts. »

A cet instant, paraissent devant l'Évangéliste les trois Maries vêtues de sombre et de vert.

Les Trois Maries : — Qui nous ôtera la pierre de la porte du Sépulcre?

L'Évangéliste : — Et regardant, elles virent qu'on avait enlevé la pierre qui était grosse; et entrant dans le sépulcre, elles ne trouvèrent pas le corps de Notre-Seigneur Jésus...

Deux hommes se dressent derrière elles dans un vêtement resplendissant.

Les deux anges : — Pourquoi cherchez-vous chez les morts celui qui vit?...

L'Évangéliste : — Marie-Madeleine court trouver Simon-Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait et elle leur dit :

Marie-Madeleine : — On a enlevé le Seigneur du Sépulcre et nous ne savons où on l'a mis...

Ainsi se poursuivent, alternant avec le récit de l'Évangéliste, les dialogues des anges, des saintes femmes, de Cléophas et de

son compagnon, à Emmaüs, les Grands Prêtres, jusqu'aux dernières paroles de Jésus : — « Recevez l'Esprit Saint, leurs péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez ».

Je transcris presque mot à mot le texte qui m'a été remis à l'entrée de la salle Gaveau.

Hélas! nous ne sommes pas au seuil d'une cathédrale, ni même à l'intérieur, les personnages ne surgissent point des pénombres du transept, les saintes femmes ne sont point drapées de brun et de vert, ni les chœurs dissimulés dans les galeries supérieures de la nef ou dans l'abside. Jésus ne nous apparaît pas aveuglant de clarté, il est tout bonnement vêtu d'un smoking. Mais l'étrangeté de cette œuvre musicale de H. Schütz, qui vécut de 1585 à 1672, c'est que chaque personnage est interprété par *deux* chanteurs, — deux Jésus en smoking se lèvent, lorsque c'est au tour de Jésus de s'exprimer, puis *deux* Marie-Madeleine; puis, *quatre* anges au lieu de deux.

Interprétés chacun par deux voix ces personnages me semblent devancer quelque surréalisme de grande classe et placer cette œuvre à l'avant des grands mouvements qui ont renouvelé l'art. Le cas est d'ailleurs isolé, mais quel parti on en aurait pu tirer, en d'autres cas, avec des œuvres dramatiques où la dualité du personnage se peindrait, par la tonalité différente des deux voix dont, au lieu de se répéter, toujours identiques, comme dans l'œuvre de Schütz, les paroles viendraient se contredire ainsi que sur les lèvres des hommes.

Dans les demi-ténèbres trouées de lumières de la cathédrale, dans laquelle j'imagine l'exécution de cette *Historia der Auferstehung*, je vois chacun de ces personnages *doublés*, — non pas l'un à côté de l'autre, — mais, l'un derrière l'autre, celui placé devant, — le visible, — vêtu d'habillements colorés ou violemment éclairés et l'autre, l'invisible, drapé de crêpe gris, à peine saisissable pour nos yeux.

Les organisateurs de fêtes exceptionnelles auraient, toute prête, une magnifique représentation, dans le vaisseau d'une cathédrale, avec l'œuvre de Schütz, déjà étudiée, mise au point par l'Orchestre de la *Société Philharmonique de Paris*. La maîtrise, la sûreté de goût avec lesquelles mademoiselle

Nadia Boulenger conduit ce soir cet orchestre, Salle Gaveau, marque un effort considérable, que cette grande artiste a réalisé pour une seule fois cependant, « au bénéfice de quelques cas de détresse de la *Semaine de Bonté!* »

***

Mi-Carême, gravée a la manière d'Aubrey Beardsley dans un paravent de Coromandel. — Onze heures du soir, dans les Champs-Élysées, entre *Marigny* et *Concorde.* Température de mai; nuit sans mouvement d'air, dans laquelle les marronniers aux branches levées dressent leurs bourgeons éclatés et drus, qui semblent des corolles de tulipier réduites. On imagine cette flore exotique, incrustée dans le laque bleu-outremer de la nuit par des générations de Chinois artistes.

Un soir pour ces marches indéfinies, sans fatigue, de la vingtième année, comme porté par les fluides du printemps. La puissante poussée de sève nouvelle plaque ces corolles demain ouvertes et déjà réalisées parmi le mystère des branches sombres et dénudées, dans cette synthèse de nuit tropicale, en bordure des hauts lampadaires.

Une brume légère et sans humidité voile les lumières de la place et l'obélisque deviné. A l'instant où nous allons y aborder, une femme et un jeune homme approchent. Elle, vêtue d'un manteau de fourrure sombre, lui de gris clair et sans pardessus. Le couple va me croiser. J'aperçois un loup de velours noir sur le visage du garçon. Il joue nonchalamment d'une balle dorée que retient un élastique.

Le couple est muet.

Je me suis retourné. Les hanches et le dandinement révèlent une femme sous les habits du garçon, il évoque Marlène Dietrich, dans l'intimité des studios.

C'est le soir de la mi-carême, la fille de vingt ans a endossé un costume masculin et posé devant ses yeux un loup de velours noir. Elle avance en lançant la balle dorée qui revient à elle et sous la voûte mystérieuse des arbres pressés, dénudés et comme gemmés de leurs corolles fraîches nuancées de topaze, qui annoncent le tumulte du printemps, elle s'éloigne

comme un personnage d'Aubrey Beardsley qui s'enfoncerait dans la nuit en fleurs d'un Coromandel.

De nouveaux passants qui me croisent parlent de la conférence de Londres et deux autres échangent sur Hitler, en allemand, des propos désabusés.

***

Temps modernes. — Après trois ou quatre ans de silence — si l'on peut dire, car nul n'entendit jamais la voix de Chaplin à l'écran, un nouveau film de *Charlie* attire à la fois la foule et l'élite. Aussi, Chaplin assuré du concours des riches, se donne-t-il le luxe de travailler en sécurité pour le populaire, ce qui assure aux producteurs, qui ne sauraient le dédaigner, le rapport stable, vers lequel ils s'efforcent de tendre, toujours.

Nous ne trouvons rien dans cette suite de *gags*, qui ne soit dédié au monde des petites places. Leur ensemble ne parvient d'ailleurs pas à former un tout homogène, mais les ouvriers d'usines s'y amuseront à voir la mécanique tenir de plus en plus de place dans la vie humaine et y prendront un sentiment excessif de leur importance et de la négligence aussi dans laquelle doivent être tenus les patrons!

Nous avons entendu des rires faire explosion dans la salle pendant le repas de Charlie, à l'aide de la machine qui fait manger plus vite. C'est évidemment l'une des parties les plus amusantes de la représentation. Mais, osons l'avouer, cette suite de scènes au milieu des bielles, des roues à engrenage et dans les prisons n'est pas gaie, et ce qui est pire : elle est *monotone*.

En dépit des rires, ce film est constamment triste.

Il offre l'image d'un cercle immense, mais réduit. Ce mime prodigieux, ce metteur en scène incomparable, qui sait, pour paraître fluet et jeune, s'entourer de géants, ce montreur de phénomènes, ne se débarbouille pas suffisamment de son spleen.

Aux années de richesse et de surproduction mondiales, il apportait une image de raté mélancolique, ayant, comme Mistinguett des yeux tristes au-dessus d'une bouche souriante, et qui, par opposition avec l'éclat de la vie coutumière

nous semblait plus touchante, et l'on disait : *humaine*. Mais, aujourd'hui où le monde meurt de privations, de contraintes, d'ennui, d'angoisse du lendemain, cet évangéliste falot échappé des coulisses de Barnum et des réunions de l'Armée du Salut, nous paraît souvent trop noir, mettons trop gris et surtout trop muet, et encore, par surcroît, trop roublard.

Et puis pourquoi ce défi au progrès, que ce film sans voix, et qui s'intitule : *Temps modernes*?

Charlot l'a compris. Au milieu de tant de *gags* apportés par ses fournisseurs attitrés, il s'est contraint à intercaler une chanson. Mais il ne fallait pas, vous pensez bien, qu'elle s'exprimât dans la langue attendue. Il nous semble entendre de l'espagnol, dans ce que Charlot chante. Peut-être est-ce de l'espéranto, pour être plus international qu'on ne le lui demande? Mais, triste, toujours triste, étriqué, guindé. Et pour terminer, l'*art* dans tout ceci, c'est peut-être, que ce ne soit même pas lui qui chante, mais n'importe quel professionnel enregistré sur n'importe quel disque.

Le grand front, les yeux ouverts, la belle bouche de mademoiselle Goddart mettent dans ce film triste, un charme auquel Chaplin ne paraît pas être très sensible. La nuit passée dans la maisonnette au bord du fleuve peut être projetée dans tous les pensionnats d'Amérique. Elle bat tous les records de la chasteté. Charlie Chaplin ne fait une *affaire* que tous les quatre ans. Mais il faut que ce soit une *bonne affaire*. C'en est encore une excellente, cette fois-ci.

Mais, peut-être, tout de même, faudra-t-il trouver autre chose et que ce Debureau funèbre devienne quelque jour apparemment moins fou, mais aussi moins soucieux de ses intérêts, dans un genre de production moins assuré contre tous risques.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

L'ÉTAIN

Il a été publié récemment les statistiques relatives au marché de l'étain durant l'année 1935.

On y trouve la preuve de l'assainissement de ce marché et des résultats très satisfaisants obtenus par la vigilante surveillance du Cartel international.

La consommation mondiale de ce métal est passée de 117 681 tonnes en 1934 à 141 524 tonnes en 1935, soit une augmentation de 20 p. 100. Il y a eu une corrélation très exacte entre la production de 1935, soit 139 053 tonnes et la quantité effectivement transformée industriellement estimée à 139 000 tonnes. D'autre part, les stocks visibles ont fléchi en 1935 de 17 607 tonnes à 13 841 tonnes. (Depuis le début de la présente année, ils se sont relevés et ils doivent être, en ce moment, très voisins du chiffre de l'an dernier.) Les États-Unis restent les gros consommateurs de la production mondiale. Ils en ont absorbé l'an dernier plus de 62 000 tonnes, soit 44 p. 100, contre 37 p. 100 l'année précédente. La Grande-Bretagne vient au second rang avec 21 000 tonnes. Quant à la France elle ne se place qu'au quatrième rang (après l'Allemagne) avec 8 000 tonnes en 1935, étant, d'ailleurs, le seul des gros consommateurs dont le quantum ait fléchi, l'an dernier, sur l'année précédente. Notons encore que les principaux pays producteurs sont, dans l'ordre d'importance, la Malaisie, la Bolivie et les Indes Néerlandaises.

Il y a quelques années le marché de l'étain était extrêmement troublé. La production qui était de 100 000 tonnes environ en 1921, s'était élevée jusqu'au delà de 190 000 tonnes en 1929, pour redescendre à 156 000 en 1931. La consommation avait bien progressé de son côté (80 000 tonnes en 1921 et 140 000 en 1931) mais néanmoins elle restait loin en arrière de la production. Aussi les stocks visibles s'étaient-ils exagérément gonflés jusqu'à atteindre 66 000 tonnes à la fin de 1931. Simultanément les prix s'étaient effondrés. Passés de 140 livres sterling en 1922 à

320 livres sterling en 1926 et 1927, ils s'étaient avilis rapidement aux environs de 100 livres sterling en 1930 et 1931.

Il était donc indispensable de réglementer la production.

Dès le début de 1931, l'Association des producteurs s'en préoccupa. Mais les premières mesures décidées ou bien ne s'avérèrent pas efficaces ou bien mécontentèrent gravement les producteurs. Le Cartel n'abandonna pas néanmoins la partie. Après de multiples efforts il parvint à imposer de sévères restrictions qui assainirent le marché au point que l'on put bientôt desserrer progressivement la compression initiale. Le « quota » de restriction qui avait été fixé à 33 p. 100 le 1er juillet 1932 a été, depuis, accru à sept reprises jusqu'à 90 p. 100, chiffre en vigueur depuis le mois de décembre dernier.

L'an dernier les cours de l'étain se sont tenus entre 245 et 209 livres sterling. En 1934, ils avaient oscillé entre 243 et 222. Depuis le début de l'année en cours ils ont marqué de l'instabilité. Aussi une réunion officieuse des dirigeants du Cartel international s'est-elle tenue récemment pour aviser aux moyens d'y remédier. Il semble, en effet, qu'actuellement s'exerce une spéculation fâcheuse sur le marché, que certains producteurs — la Bolivie notamment — soient incapables de tenir leurs engagements, tandis que d'autres, comme le Siam, se plaignent amèrement d'être contraints de demeurer très en dessous de leurs possibilités. Le Cartel a, jusqu'ici, montré suffisamment d'adresse et d'énergie pour que l'on puisse considérer qu'avant le renouvellement de l'accord en cours, lequel expire à la fin de 1936, il aura trouvé une solution permettant de consolider le marché de l'étain en attendant que l'on puisse revenir — ce qui est, d'ailleurs, déjà envisagé — au régime de la liberté.

Dans les milieux industriels et financiers étrangers on attache une grande importance à cette question de l'étain. Malheureusement, pour notre Bourse de Paris, elle ne présente qu'un intérêt assez minime. C'est que notre cote n'est encore que très médiocrement alimentée de valeurs de cette catégorie. Une demi-douzaine d'affaires d'étain y font assez piètre figure, même celles qui sont d'origine étrangère. Il y en a, tout au plus, une ou deux qui, pour le moment, ne sont pas sans intérêt.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).